



Bodleian Libraries

UNIVERSITY OF OXFORD

This book is part of the collection held by the Bodleian Libraries and scanned by Google, Inc. for the Google Books Library Project.

For more information see:

<http://www.bodleian.ox.ac.uk/dbooks>

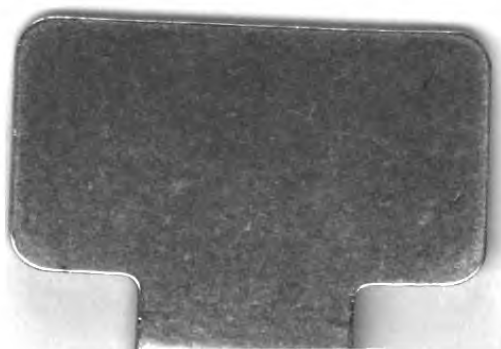


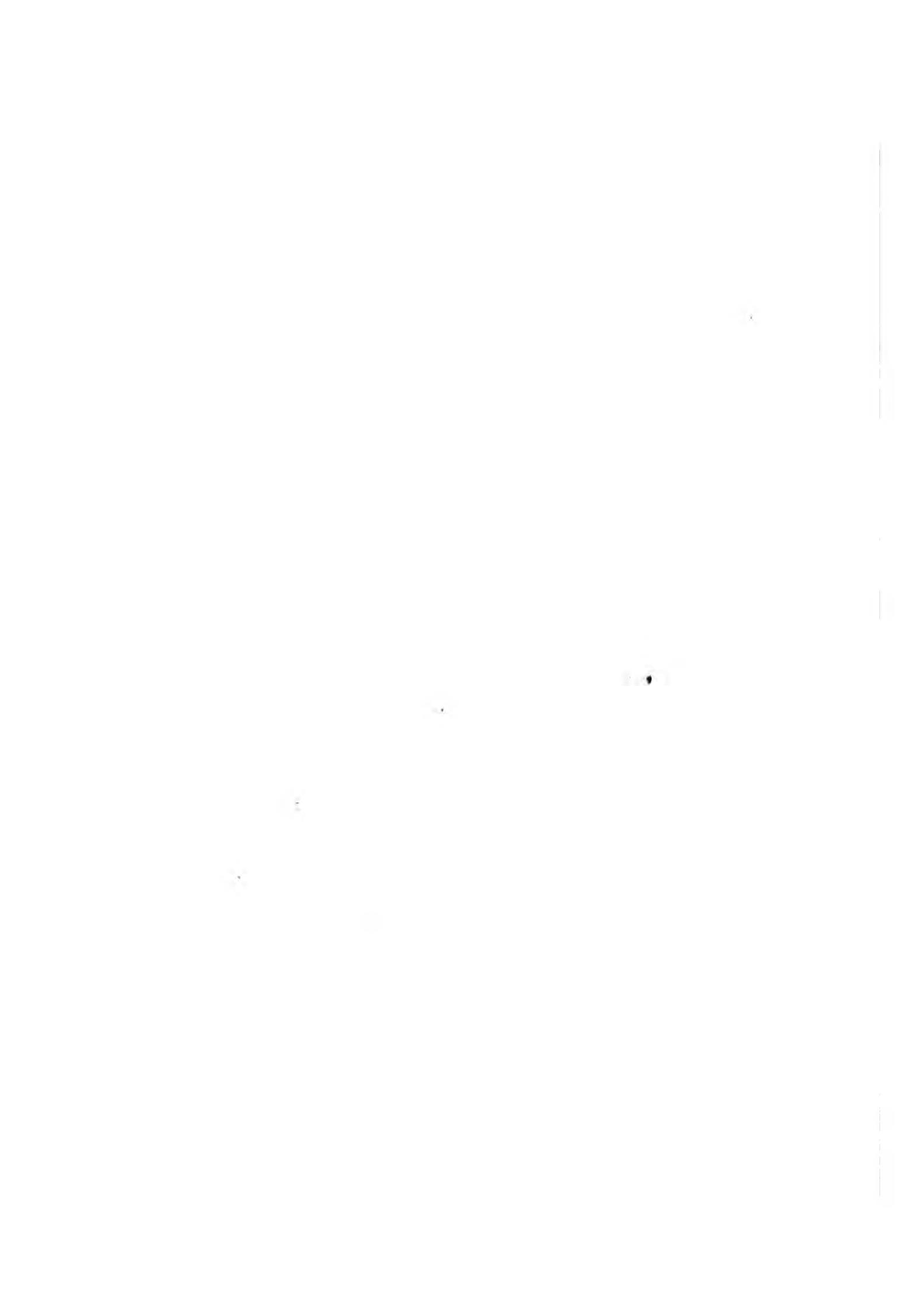
This work is licensed under a Creative Commons Attribution-NonCommercial-ShareAlike 2.0 UK: England & Wales (CC BY-NC-SA 2.0) licence.



Fig. 27526.
J. 99.

Fig. 27526 f. 99



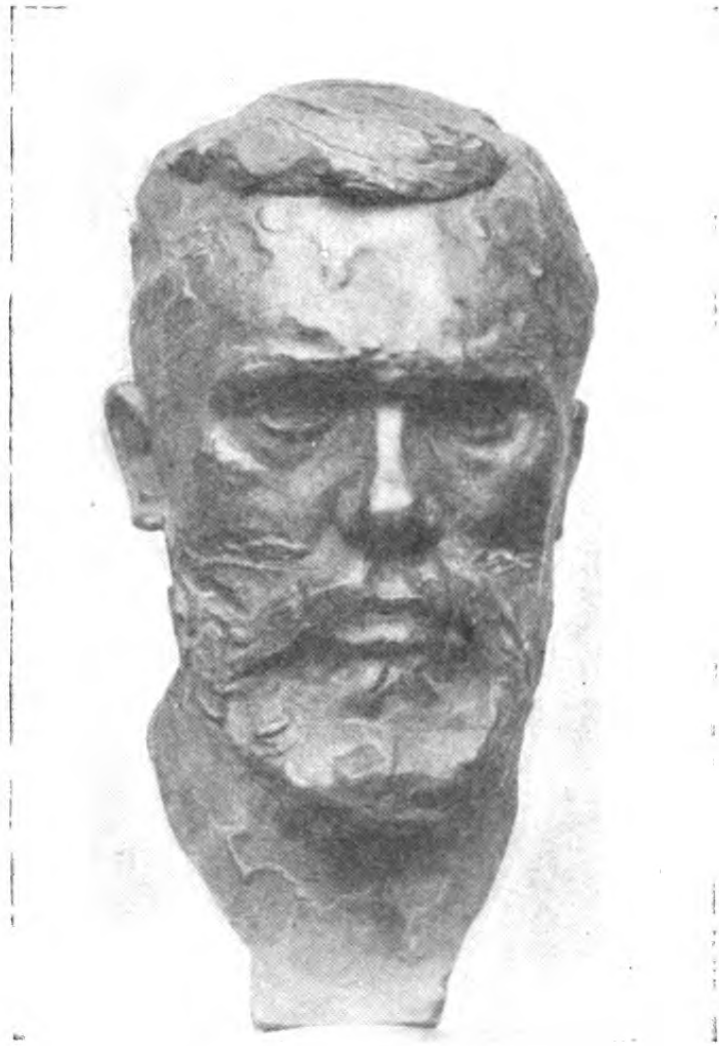


Nelson's "Modern Studies" Series

General Editor—PROFESSOR R. L. GRÆME RITCHIE, D.LITT.

CÉCILE POMMIER

No. 33



GUSTAVE GEFFROY

(Buste par Rodin : Nouvelles Littéraires, 1927)

CÉCILE POMMIER

BY
GUSTAVE GEFFROY

ABRIDGED AND EDITED BY
AGNES L. ANDERSON, M.A., Ph.D.
Lecturer in the University of Birmingham

THOMAS NELSON AND SONS, LTD.
LONDON, EDINBURGH, NEW YORK
TORONTO, AND PARIS



*First issued August 1928
By arrangement with
M. Eugène Fasquelle
Paris*

INTRODUCTION

GUSTAVE GEFFROY was born on June 1, 1855, of Breton stock, in Paris, where his life was spent—the life of a journalist and art-critic, of novelist and historian. He was a friend of the leaders of the modern impressionist school of painting, Monet, Cézanne, and Dégas, and an admirer of Rodin: a man of wide sympathies and interests. He was one of the original eight members of the Academy Goncourt, and was, when he died, on Easter Sunday 1926, the president of that literary body. Officially he had been since 1908 the keeper of the Musée des Gobelins, and his aim there was to renew the art of tapestry-making by introducing into it the modern impressionistic values. The museum bears witness to the work done under his direction.

His best-known works are perhaps his *Life of M. Clemenceau*, his life-long friend; *Les Musées d'Europe*, a monumental work of art criticism in twelve volumes; *Claude Monet*; *L'Apprentie*, a novel, whose theme he took up again twenty years later in *Cécile Pommier*.

To understand the novel which he called after his heroine, Cécile, it suffices to know that Geffroy was a simple, upright, generous soul, a man whose devotion to

his friends, whose love and sympathy with humanity in general, whose sense of the dignity of life, caused those who knew him best to praise him as one of the saints of this earth.

What has he given us in his book? The simple story of the life of a French working girl, one who was doubtless exceptionally gifted, and who had the good fortune to meet, in the course of her career, just the right people to help her to develop her latent faculties, and who had, too, the advantage of living in a city so full of past romance and present glamour as Paris; this girl the author makes a symbol of the honesty and intelligence of the French worker. We trace in him thus the ardent admirer of Balzac and Hugo, those great painters of the social state (Geffroy admitted that he idolized Victor Hugo), and feel in him as in them the abounding pity of the generous heart for suffering humanity.

But even if we do not look deeply for such qualities, we find much to attract us on the surface of the story. Those who know Paris only at second hand will find here descriptions of Paris life which are strikingly true and vivid; and those who know and love Paris will find themselves transported momentarily right into the palpitating heart of that great city. Whether it be the morning hum of a busy quarter, the interior of restaurants or workrooms or simple homes, views from the tops of 'buses, a Sunday night on the Boulevard, a peep at a fashionable crowd in the '80's returning from the races, all the pictures are true to life. Our visits to the Louvre are guided by an expert, a philosopher of art.

INTRODUCTION

vii

We see London, too, through the eyes of our heroine ; there she proves that she has the faculty of making friends in a foreign country, proves that she has the wider outlook which characterizes the best members of every race and nation—consideration and tolerance. We hope that the reader too may find a friend in Cécile Pommier.



CONTENTS

	PAGE
I. LA SOLITUDE	II
II. DÉCOUVERTE DE PARIS	29
III. L'ÉCRIVAIN ET LA DANSEUSE	52
IV. RENCONTRE AVEC LE PROPHÈTE	68
V. LA CAMPAGNE AU BORD DE LA MER	79
VI. SAISON À LONDRES	98
NOTES	135
VOCABULARY	145



CÉCILE POMMIER

I

LA SOLITUDE

CÉCILE POMMIER se trouva seule à dix-sept ans, en 1880, après la mort de sa mère, dans le petit logis qu'habitaient les deux femmes, rue Delouvain, au faubourg de Belleville, non loin de la grande rue et de l'église. Lorsqu'elle revint de l'enterrement de celle qu'elle n'avait jamais quittée, elle connut pour la première fois la solitude, éprouva la sensation extraordinaire du silence, de l'écho muet, des choses qui ne répondent plus, qui sont mortes, parce qu'elles ont été touchées par la mort. Sans se débarrasser de son voile de deuil, Cécile s'assoupit dans le vieux fauteuil accoté au lit, d'où elle avait veillé les derniers moments de sa mère ; elle tomba au néant du sommeil, écrasée par sa fatigue et par son impuissance.

Elle fut ranimée à l'aube par les bruits coutumiers de la vie matinale. Les oiseaux gazouillèrent dans les arbres du jardin d'en face, la cloche de Saint-Jean-Baptiste tinta l'Angelus, les voitures roulèrent, des pas, des voix se firent entendre, le tumulte grandissant de Belleville envahit sourdement la petite rue paisible et provinciale abritée au faubourg. Cécile fut un instant à reprendre le contact et la mémoire de son malheur. Elle se vit de noir habillée auprès du lit vide, en face de la glace et des portraits qui la regardaient d'un passé de plus en plus lointain. On frappa à sa porte.

La voisine parut, proposa son aide. C'était une jeune femme blonde et avenante. Elle et son mari, celui-ci à peine entrevu, s'étaient toujours montrés polis et prévenants pour Cécile et sa mère.

— Je n'ai pas osé venir plus tôt, — dit la voisine, — et puis, hier, nous sommes rentrés tard. . . . C'était le quatorze juillet, nous étions invités dans la famille de mon mari. . . . Quelle tristesse pour vous, ma pauvre petite, l'enterrement dans cette fête ! . . . Comme vous devez vous sentir seule ! . . . Avez-vous pris quelque chose ? . . . Non ! . . . Il ne faut pas rester comme ça, vous tomberiez malade. . . . Venez, j'ai du café au lait . . . vous ne dérangerez personne, mon mari est déjà parti à son travail. . . . Je vous en prie ! . . .

Cécile n'osa pas refuser, et malgré son désir d'être seule, elle était un peu heureuse de se trouver avec quelqu'un qui avait connu sa mère. Elle suivit donc la voisine, entra dans la salle à manger, se laissa convaincre par le lait, le café, le pain et le beurre qui lui furent gentiment servis. Elle reprit des forces avec la merveilleuse aptitude de la jeunesse à se ressaisir malgré tout et contre tout. Après avoir remercié avec effusion cette dame si gentille, elle prit congé, ne voulut pas revenir déjeuner et dîner : elle avait des courses indispensables à faire.

La course indispensable était surtout pour son travail. Il lui restait de l'ouvrage à reporter, et elle espérait en reprendre suffisamment pour la semaine. Pour le moment, elle ne voyait pas autre chose à faire dans l'existence que de travailler, de toucher son salaire, de le répartir pour le loyer, la nourriture, le vêtement. Le reste ? . . . Le reste était de l'inconnu, et Cécile Pommier n'avait aucune idée de ce que pourrait être son existence de jeune fille et de femme. La joie de la famille avait été supprimée par les disparitions, et une

opération de mémoire était nécessaire à la survivante pour revoir les réunions où elle assistait petite fille, autour de la lampe et de la soupière, avec des conversations ponctuées de verres de vin et de tasses de café, qui se terminaient par l'humble apothéose d'un gâteau et d'un bouquet sur la table.

En dehors de ces si lointaines fêtes familiales, depuis ces réunions autour de la table, les promenades du dimanche, les soirées au théâtre, Cécile ne s'arrêtait à aucun désir de ce que l'on nomme le plaisir. A vrai dire, ni le mot, ni la chose n'existaient pour elle. Elle avait toujours été, par une grâce de nature, sauvage et sérieuse : une réserve de mystère était en elle, pour sa destinée future. . . .

Elle fut reçue poliment, mais froidement, par l'entrepreneuse de la rue La Fayette qui lui confiait des travaux de couture :

— J'allais envoyer chez vous, pour savoir ce que devenait l'ouvrage que vous deviez livrer hier.

Sur la réponse de Cécile que sa mère était morte, le visage de la patronne exprima l'impossibilité de tenir compte de cet événement, bien fâcheux, sans doute ; et la jeune fille connut qu'elle se heurtait à une indifférence épaisse et haute comme un mur aveugle et sourd, lorsqu'à sa demande d'un nouveau travail l'entrepreneuse objecta qu'il avait bien fallu le donner à une autre ; qu'il n'y avait rien pour Mlle Pommier, ce jour-là ; qu'elle pouvait revenir voir dans huit jours ; et qu'elle n'avait qu'à passer au bureau pour se faire régler.

Cécile sortit.

Elle n'avait pas marché un quart d'heure, qu'elle lisait la pancarte usitée, à la porte d'un magasin de bonne apparence :

« *On demande des ouvrières.* »

Elle regarda les belles vitrines, les lettres dorées sur la glace : « HARRY, TAILLEUR POUR DAMES », les robes de bonne coupe à l'étalage, sur des mannequins, les étoffes cossues, le travail fini. Elle entra, se trouva en face d'une fillette :

— Pourrai-je parler à Mme Harry ?

— Il n'y a pas de Madame. M. Harry n'est pas marié.

— J'ai vu que vous demandez une ouvrière, et je viens me présenter.

— Alors, c'est à Mme Pierre que vous avez affaire ; Monsieur n'arrête que les vendeuses, mais Mme Pierre ne va pas tarder. . . . Asseyez-vous.

L'apprentie continua ses rangements avec nonchalance, puis s'interrompit, pour demander à Cécile d'un air important :

— Vous savez travailler ?

— Je pense, — répondit l'autre, en souriant.

— Vous sortez d'une grande maison ?

— Ce n'est pas nécessaire, pour savoir son métier.

— Ah ! c'est qu'ici on travaille dans le grand chic et il faut tout savoir : le costume tailleur, la robe de soirée. . . . Les clientes sont difficiles.

— On s'y fait vite.

— Pas si vite que ça. Mme Pierre a donné son compte à plus d'une. . . . Avec elle, ça ne traîne pas. . . . En un clin d'œil, elle vous juge.

— On verra !

La porte intérieure s'ouvrit, un monsieur jeune, à la silhouette anglaise, survint. Cécile devina le patron, dont le regard inspecta le magasin, s'arrêta sur elle.

— Vous attendez quelque chose, mademoiselle ?

— Je viens me présenter, Monsieur.

— Bien. . . . Mme Pierre va vous parler.

Justement, celle-ci entrait, femme brune et mince, d'âge incertain, sans beauté, mais les traits, les yeux

intelligents, les manières distinguées. Elle s'entretint un instant avec Cécile, d'une voix posée et douce, et l'examen rapide qu'elle fit de cette jeune fille en noir, d'un maintien modeste et assuré, fut satisfaisant.

— Soyez ici demain matin à neuf heures, — lui dit-elle, — votre place sera libre. Comment vous appelez-vous ?

— Cécile Pommier.

Elle salua et sortit.

Le lendemain matin, Cécile, le cœur battant, ouvrit la porte du magasin. Elle se sentait un peu dépaycée dans ce milieu nouveau, l'entrevue avec des compagnes ignorées l'agitait intérieurement.

La fillette de la veille lui fit un petit salut protecteur :

— Vous pouvez descendre : faites attention de ne pas manquer une marche.

Cécile aperçut l'escalier en spirale, prit la rampe avec précaution, descendit. Des voix et des rires montaient à ses oreilles. Lorsqu'elle parut, les yeux se levèrent, il y eut un silence. « C'est une nouvelle », chuchota une voix. Plusieurs jeunes filles commençaient seulement à préparer leur travail. Cécile resta debout devant elles :

— Où dois-je déposer mes vêtements, mesdemoiselles ?

Elle avait ôté son chapeau de crêpe, son voile, son léger châle.

Aussitôt, la glace du silence se brisa, les bouches sourirent, les jeunes filles s'empressèrent.

« Elles sont toutes gentilles », pensa Cécile.

L'atelier se composait de douze ouvrières, sans compter Mme Pierre la « première », et Blanche, l'apprentie. Tout le monde était au travail, à l'entrée de Mme Pierre, qui alla découper des patrons sur une table :

— Voilà de l'ouvrage pour vous, Mademoiselle Cécile ;

si vous avez besoin d'un avis, vous le demanderez à Juliette, qui est en face de vous.

On n'entendit plus que le bruit des aiguilles et des ciseaux dans les étoffes ; seules étaient prononcées à mi-voix les paroles nécessaires.

Cécile se rendit compte de l'endroit où elle était, un sous-sol éclairé par de larges vasistas en verre soleil, s'entr'ouvrant par le haut, de façon à cacher le spectacle de la rue et déversant sur l'atelier la clarté blanche qui venait d'un ciel invisible. Les murs nets et propres étaient peints en blanc. La chaleur était lourde, un orage s'annonçait, on dut fermer les vasistas pour empêcher d'entrer la poussière de la rue, soulevée par le vent. Le ciel s'assombrit encore. La pluie fit rage, fouetta le trottoir et les vitres.

Ce fut un instant de distraction et de halte pour les ouvrières qui se lamentèrent sur l'obscurité et le manque d'air. Il fallut allumer les becs de gaz sous leurs abat-jour de soie verte.

— Patientez, — dit Mme Pierre — au renouvellement du bail, nous aurons l'entresol pour travailler.

Sans espérance en l'avenir,
Sans espérance, mieux vaut mourir !

chantonna l'une des couseuses.

— Chut ! . . . il y a des clientes en haut.

L'orage cessa, puis vint midi. Les unes sortirent. Les autres, parmi lesquelles Cécile, passèrent dans un petit réduit attenant, désigné comme réfectoire, et y prirent leur repas qu'elles avaient apporté, puis s'en allèrent faire un tour au square Montholon et rentrèrent à une heure un quart.

Cécile accompagna Juliette, en face de laquelle elle travaillait, et la petite qui l'avait reçue, Mlle Blanche, flattée de promener ses quinze ans avec deux « grandes ».

De toute la journée, on ne vit pas M. Harry, qui communiquait avec Mme Pierre par un tuyau acoustique.

Le soir, à sept heures, toutes quittèrent l'ouvrage avec ordre et partirent prestement, après avoir salué M. Harry occupé dans une cage de verre à sa tenue de livres.

La semaine se termina ainsi, et le dimanche, comme il avait été convenu, Cécile alla déjeuner chez ses voisins ; elle connut, sinon un réconfort, du moins une distraction, à la vue de l'intérieur de ses voisins, devant la table du déjeuner, garnie des hors-d'œuvre qui annoncent le luxe d'une invitation : radis, saucisson, concombres, beurre, en même temps que se voyaient les beautés de la saison des fruits : fraises et cerises écarlates, abricots d'or, pêches couleur de roses, et un gâteau que Cécile avait apporté. C'était charmant et cordial, la dame toujours empressée pour sa jeune voisine ; le mari, ouvrier intelligent, typographe au visage maigre, un peu pâle des travaux nocturnes dans les journaux, s'exprimant bien, accueillant l'invitée d'un bon geste et de paroles de camarade. Il n'avait pas grand'chose à dire, d'ailleurs, ni Cécile non plus : la dame se chargeait de toute la conversation, des demandes et des réponses, en un flux de mots à peine interrompu par la venue des plats qu'elle allait chercher dans la cuisine, et encore continuait-elle à parler de loin, en faisant signe aux deux convives de l'attendre, comme le font les bavards intarissables, hommes ou femmes, impatientés d'écouter ceux qui essaient d'intervenir à travers la précipitation bruyante de leur débit sans arrêt.

Cécile sortit un peu étourdie, remercia vivement ses hôtes, rentra dans sa chambre travailler pour elle jusqu'au soir, alla terminer sa journée par un tour mélancolique aux Buttes-Chaumont, où tant de tour-

nants d'allées, tant de stations sur les bancs lui rappelaient les expressions de visage et les conversations de sa mère, qu'elle revoyait et se récitait sans même chercher à les évoquer.

C'est sous l'empire de ces pensées, qui naissaient en elle sans effort, que Cécile vécut désormais, allant méthodiquement à son travail, mesurant son temps et sa dépense, filant à travers la vie, sans être trop remarquée, petite de taille, rapide de marche, sobre de gestes. Il fallait la voir de près, scruter son visage, pour s'apercevoir de la beauté, annoncée plutôt que réalisée par ses traits, où il y avait à la fois de l'enfance passée et de la jeunesse naissante : un ovale encore maigrement dessiné ; un front clair et ferme ; une jolie bouche aux coins abaissés par le chagrin ; des yeux gris, par moments voilés ; un être en formation d'esprit, qui avait déjà de l'acquis et du jugement. Son être moral ressemblait à son être physique. Il y avait en elle une force latente : tout était en ordre en elle comme autour d'elle ; elle réglait ses réflexions et ses actes comme elle faisait son ménage.

Prenant, après la traversée des Buttes-Chaumont, son éternelle rue La Fayette, elle parvint, à travers la foule endimanchée, jusqu'à la place de l'Opéra, et de là au Boulevard. Il était sept heures du soir : harassée de sa longue course, elle entra dans un établissement de bouillon, déjà rempli de dîneurs, parmi lesquels elle ne sut tout d'abord se diriger. Enfin, revenant sur ses pas, prête à sortir, elle avisa tout contre le bureau de la caissière, une petite table dont personne encore n'avait voulu. Elle s'y installa satisfaite, choisit son menu sur la carte que lui présenta la servante en tablier blanc, et tout en dînant, de ce coin où personne ne faisait attention à elle, elle put regarder à loisir les convives entassés dans la salle. Elle les vit occupés à choisir des

mets et à les manger, en jetant des coups d'œil furtifs sur les assiettes de leurs voisins. L'assistance se composait de ménages qui n'avaient pas voulu rentrer chez eux, leur promenade faite ; peu d'enfants ; des vieilles gens, hommes et femmes, savourant seuls leur repas choisi, depuis le potage au vermicelle jusqu'à la confiture ; des jeunes hommes dont on entendait la conversation et les rires, employés de commerce et de banque, finissant leur journée de vacance et commençant leur soirée ; quelques-uns, en compagnie de jeunes filles en lesquelles Cécile reconnaissait le genre de ses camarades du faubourg, plus élégantes, habiles à suivre la dernière mode par une forme de chapeau et de corsage, par la couleur d'un ruban.

En somme, elle n'était pas mécontente d'être là, pour une fois. Elle ne voulait ni ne pouvait prendre l'habitude du restaurant, elle était trop marquée par la vie de ménage et par la manière d'être héritée de sa mère, pour se plaire ailleurs que dans son chez elle. Mais enfin, elle n'était pas fâchée de voir du monde, des gens qui ne lui disaient rien et qu'il lui était permis de regarder à son aise, sans en avoir l'air. Tout en finissant de dîner, elle réfléchissait à sa situation, et sans se tracer de programme d'existence, il lui fallait bien prendre des résolutions. Elle en prit une, qui lui coûtait terriblement, mais qu'elle voyait nécessaire, c'était de quitter la maison et le quartier où elle habitait et qu'elle aimait pour tous ses souvenirs. Elle se voulait toujours solitaire, mais davantage perdue dans la foule, comme elle l'était au restaurant. Seulement, où aller, comment découvrir l'endroit rêvé par sa naïveté ? Elle se promit de chercher pendant les instants qu'elle aurait de libres.

Elle se leva, paya et sortit.

Au dehors, réconfortée, défatiguée, elle éprouva un bien-être qu'elle ignorait depuis longtemps. Un chaleu-

reux soir d'été animait le ciel du crépuscule de nuages d'argent frangés de rose. Les verdure de Paris palpi-taient sous une brise presque insensible. Au long du boulevard qui s'étendait devant elle, les lumières com-mençaient à s'allumer sous leurs globes changés en fruits dorés. La foule allait et venait, heureuse de vivre, en allure lente. La chaussée était encombrée de fiacres, entre lesquels passaient les lourds omnibus. Les ter-rasses des cafés s'encombraient de spectateurs non-chalants. L'Opéra illuminé, les théâtres tout proches, Vaudeville, Nouveautés, Opéra-Comique, appelaient le public de leurs affiches. Cécile songea au théâtre de Belleville où avait été menée son enfance, et, en même temps, elle reconnut qu'il était temps de rentrer dans son vieux quartier.

Elle avisa l'omnibus de Madeleine-Bastille, prit place à la station. L'omnibus arrivait, Cécile monta sur l'impériale, où il n'y avait qu'une place. Assise derrière le cocher, elle assista à la féerie du boulevard depuis la rue Drouot, se pencha sur le tumulte du carrefour Montmartre, leva les yeux sur l'architecture pittoresque de la porte Saint-Denis et de la porte Saint-Martin, vit flamber la façade du théâtre de la Renaissance, consacré à la comédie, du théâtre de la porte Saint-Martin, dédié au drame, de l'Ambigu, voué au mélo-drame, des Folies-Dramatiques, bruissantes des grelots de l'opérette. On arrivait place de la République, « Belleville-Louvre » s'offrait à elle. Elle y grimpa, et c'est sur la petite voiture cahotante, zigzaguant sur la chaussée étroite, qu'elle rentra dans le faubourg.

La vie du dimanche soir y éclatait plus drue que partout ailleurs. Les bons compagnons y déambulaient avec leurs compagnes et leurs mioches, les uns tirés par la main, les autres juchés sur des épaules solides. Comment faisaient-ils tous, pour ne pas se perdre, à

travers cette foule compacte ? Ils s'appelaient, s'attendaient aux croisements de rues, s'arrêtaient aux tables des marchands de vin et des cafés. Les orgues faisaient retentir leur voix mécanique. Il y avait de la rigolade et de la chanson dans l'air. Peu à peu, la nuit venue, cette foule humaine semblable à un fleuve noir coulait à pleine rue, entre les hautes maisons pareilles à des falaises. Des ondes de lumière, sous les becs de gaz et par les vitrines des boutiques ouvertes, éclairaient cette foule aux milliers de visages, et l'on percevait subitement, dans cette mêlée confuse, un regard, un geste, vite disparus dans le double courant ascendant et descendant qui emportait tout. . . .

C'était la fin du voyage, la voiture tourna, s'engouffra dans le vaste couloir du dépôt des omnibus. Tout le monde descend. Cécile achève la route à pied. Elle monte son escalier, ouvre sa porte sans bruit, la referme, ouvre sa fenêtre, y reste assez longtemps dans le vieux fauteuil. Elle respire l'air du soir et se laisse aller à ses pensées. En face d'elle, le jardin est embaumé des roses qui poussent en désordre parmi les herbes, les verdure des acacias et des frênes bougent doucement sous la brise chaude. La demie de l'heure sonne dans les hauts clochers, qui se dressent à gauche sur le bleu profond du ciel, que commencent à percer les feux scintillants des étoiles.

Cécile se demande ce que sont toutes ces étoiles, les unes grosses, comme toutes proches, roses et rouges, les autres fines, lointaines, leurs perdues, bleues et vertes. Qu'est-ce que cette large traînée, que l'on dirait de sable doré, qui barre le ciel de sa grande route faite pour des chariots d'or ? C'est de la vie immense et mystérieuse. Et qu'est-ce que cette petite fille seule au monde, parmi la foule effrayante des humains et sous la foule plus effrayante encore des astres silencieux, qui

regarde et rêve appuyée à la barre de sa fenêtre ? Que va-t-elle devenir, parmi tout ce qu'elle ignore ? Comment va-t-elle se diriger dans le noir et le tumulte et laquelle de ces lumières éclairera sa route ? Soudain, au-dessus des hautes maisons, une grande lueur pâle monte dans le firmament, une ligne brillante apparaît, puis la lune ronde, en argent et en or, surgit. On ne voit plus qu'elle, elle envahit bientôt tout le ciel, elle s'empare aussi de la terre, rend blafardes et bleues les maisons, et phosphorescentes les verdure. Cécile ne distingue plus les milliers de feux brillants des étoiles, et elle est bientôt prise et inondée à son tour dans l'immense clarté, douce et apaisante, qui enveloppe le monde. Elle continue de rêver tout éveillée, les yeux ouverts à la fois sur la féerie de l'espace enchanté et sur le songe intérieur où se mêlent ses regrets et ses incertitudes, double image de son destin, à la fois perdu dans l'infini et fixé sur un point de l'univers. Elle soupira.

Quand elle s'aperçut que l'air fraîchissait et qu'elle allait s'endormir, elle quitta son fauteuil, n'alluma pas de lumière, comme elle le faisait chaque soir, se coucha, attendit le sommeil, en regardant le fragment somptueux de ciel bleu et or encadré par son humble fenêtre.

Le lendemain, tout en se rendant à son atelier, elle résolut de poursuivre l'accomplissement de sa décision de la veille, malgré tout ce qui l'attachait à ce quartier où elle était née, et qu'elle regardait comme sa patrie. Elle se dit qu'elle pourrait y retourner, si elle ne se plaisait pas ailleurs.

Une circonstance qu'elle ne désirait pas lui fut propice.

— Ne venez pas lundi, mademoiselle Cécile, lui dit Mme Pierre, je n'aurai pas d'ouvrage pour vous ni pour Mlle Juliette.

Elles étaient les dernières venues, et quoique Cécile entrevît des jours de chômage, sa volonté ne changea

pas. Après avoir passé son dimanche chez elle à trier ses vêtements et ses objets, à faire la part de l'utile et de l'inutile, arrivée au soir, elle fit son compte. Elle avait devant elle à peu près cinq cents francs, total des économies de sa mère et des siennes. Son déménagement lui coûterait cinquante francs, elle aurait un demi-terme à payer, en alignant encore le denier à Dieu et les frais imprévus, il lui resterait environ deux cents francs, pour faire face au chômage possible, qu'elle ne supporterait pas longtemps, se dit-elle : elle découvrirait d'autres maisons, elle aurait de l'ouvrage chez elle, enfin, elle se débrouillerait. Là-dessus, le lundi matin, elle se mit en route avec son déjeuner dans un journal.

Tout droit jusqu'à l'Opéra, jusqu'au boulevard, jusqu'à la Madeleine, elle marcha sans trop savoir pourquoi. Elle n'avait pas la prétention d'habiter dans ces parages, mais elle voulait connaître comment étaient faites les petites rues et les maisons derrière ces façades splendides. Elle prit la rue Royale, tourna à gauche dans la rue Saint-Honoré, se crut revenue dans son faubourg. Les maisons étaient hautes, vieilles, plus vieilles même qu'à Belleville, surtout lorsqu'elle eut traversé la rue Castiglione. Les petites boutiques étaient nombreuses, boulangeries, pâtisseries, boucheries, poissonneries, fromageries, fruiteries, dont les étalages débordaient souvent sur les trottoirs. Il y avait aussi des marchands de vieux meubles et de curiosités, devant lesquels ne put s'empêcher de s'arrêter Cécile, pour admirer les jolies choses. Et des marchands de vin, des restaurants, des petits cafés, enfin tout le décor de la vie ouvrière, commerçante, bureaucratique, et une allée et venue de ménagères avec leurs mioches, comme là-haut sur la colline.

« Ce sera bien le diable si je n'arrive pas à trouver mon affaire ici », pensa Cécile.

Elle avisa une petite porte, au-dessus de laquelle était cloué l'écriteau : *Chambre à louer*. Au bout du couloir, la porte de la loge, éclairée par une fenêtre donnant sur une cour. Dans la loge, une bonne femme à cheveux gris, en train d'écumer son pot-au-feu et qui regarda Cécile par-dessus ses lunettes, pendant qu'un chat rouge venait flairer la nouvelle venue.

— Vous avez une chambre à louer, madame ?

— Oui, mademoiselle.

— Combien ?

— Trois cents francs, mais il y a une petite cuisine avec.

— C'est clair ?

— Très clair, beaucoup d'air et une vue bien agréable.

— Puis-je la voir ?

— Certainement, la chambre est vide, mais c'est un peu haut pour moi, au cinquième. Allez-y toute seule, c'est le n° 3. Et voilà l'escalier.

Elle lui montra, auprès de la porte de sa loge, un trou noir comme le fond d'un puits, où l'on ne distinguait même pas les premières marches.

— Tenez-vous bien, prenez la rampe.

Cécile s'engagea bravement sur les degrés de cette sombre échelle. Elle monta deux étages dans l'obscurité. Au troisième, une lueur de jour commençait d'éclairer les murailles noires de vétusté. Au quatrième, on voyait réellement à peu près clair. Au cinquième, on voyait clair tout à fait.

Elle avisa la chambre n° 3. Elle ouvrit, fut éblouie. Elle entra dans le soleil. Elle referma la porte, ouvrit la fenêtre, avant même que de regarder la chambre. Sa stupéfaction et son ravissement augmentèrent à lui faire perdre la respiration. Sous ses yeux, en dépendance d'un hôtel particulier, un jardin féérique de pelouses, de gazon vert, de fleurs éclatantes, de charmilles taillées,

de hauts arbres dont les feuillages construisaient une muraille de verdure, à croire que l'on avait devant soi un parc ou une forêt. A gauche, on apercevait l'architecture élégante de l'hôtel aux toits d'ardoises mansardés, une petite cour et un corps de logis imposant. Au-dessus du toit surgissait le fût d'une haute colonne sur la plate-forme de laquelle se tenait debout, dressé sur les nuages, un homme de bronze, vêtu d'une tunique courte, la tête ceinte d'une couronne de laurier, portant en sa main droite le globe du monde.

« C'est la colonne Vendôme et Napoléon, — devina Cécile. — Je ne les avais jamais si bien vus. »

Elle se retourna alors vers la chambre, sa chambre, car elle n'admettait pas qu'on pût lui en contester la propriété future, et elle la trouva belle, carrelée de rouge, avec une cheminée de marbre noir, des placards, une alcôve et une cloison vitrée, derrière laquelle était la cuisine, suffisante d'installation.

Elle sortit, aperçut contre sa porte le robinet d'une fontaine, referma la porte et dégringola l'escalier si vite qu'elle faillit choir dans les ténèbres, avec la crainte que la concierge n'eût reçu une autre postulante à cette chambre merveilleuse.

— C'est entendu, madame, je prends la chambre.

— Vous avez raison, ma petite demoiselle, — répondit la concierge, qui allait tremper un bol de soupe, et qui suspendit son opération, malgré le miaulement désespéré du chat rouge.

Elle ajouta :

— Vous permettez que je donne à déjeuner à mon Rouget ?

— Certainement, madame. Il est superbe, votre Rouget.

— N'est-ce pas ? . . . Là, je suis à vous.

Cécile signa l'engagement, donna son nom et son

adresse, offrit dix francs à la gardienne de son futur paradis.

— Est-ce assez ?

— C'est bien, ma petite fille. . . . Tout le monde ne m'en donne pas autant. Pour la peine, vous prendrez bien une tasse de mon bouillon. . . . Il est bon, vous savez.

Cécile accepta sans façon, raconta un peu son histoire, dont la demande lui fut faite et qui fut reçue avec un attendrissement jovial. La concierge et la locataire se quittèrent en vieux amis, et Cécile enchantée s'en alla terminer son déjeuner sur un banc des Tuileries, à l'ombre d'un massif, d'où elle apercevait le bassin avec ses statues de Fleuves, la place de la Concorde avec son obélisque et la perspective des Champs-Élysées, troués lumineusement par l'Arc-de-Triomphe de l'Étoile.

Elle ne connaissait guère tous ces aspects, mais ils se classaient dans son esprit et elle se promettait de les voir de plus près.

Elle se leva de son banc de pierre, traversa le jardin, prit la rue Castiglione, s'arrêta place Vendôme, leva les yeux vers l'homme de bronze, plus haut que jamais, plus perdu que jamais dans les nuages, et s'orientant, chercha à voir sa future maison, sans y parvenir, mais crut bien distinguer de la place, au bout d'une large entrée, le jardin qu'elle surplombait de sa fenêtre. Puis elle revint sur ses pas, suivit son chemin sous les arcades de la rue de Rivoli, où elle prit son omnibus pour Belleville.

Chez elle, elle acheva ses rangements et ses raccommodages, et en allant chercher son dîner remit son congé à la concierge.

De retour chez elle, elle dîna, il faisait encore grand jour, et pour finir la soirée s'installa dans le vieux fauteuil, à l'embrasure de la fenêtre, avec les livraisons

des *Misérables* laissées par ses frères, qu'elle avait déjà lues et qu'elle se mit à relire avec une passion nouvelle. Elle crut découvrir un monde ignoré. Les figures puissantes d'Hugo prirent devant elle un relief, une expression, une vie, qu'elle ne soupçonnait pas. Auparavant, cette lecture avait été une distraction. Cette fois, c'était autre chose, une singulière absorption de son être par des personnages qui se levaient tour à tour devant son imagination et devant ses yeux mêmes, pour penser, agir, souffrir devant elle. C'est ainsi qu'elle aperçut Jean Valjean et l'évêque Bienvenu, puis Fantine et Javert, puis Cosette chez les Thénardier. Elle s'arrêta, haletante, après la rencontre de Cosette et de Jean Valjean dans le bois de Montfermeil. Elle vivait cette histoire poignante comme la misère qu'elle avait vue autour d'elle et qu'elle avait connue aussi. Elle eut du mal à s'endormir, agitée par sa lecture, rêvassa qu'elle était une autre petite Cosette, perdue comme elle dans les bois, avec un fardeau trop lourd et qu'un bon génie allait surgir pour l'aider à le porter.

Le lendemain, et les jours suivants, elle continua cette lecture à laquelle elle ne pouvait s'arracher. Elle fit connaissance avec les amis de l'A. B. C., la barricade héroïque, Marius et Éponine, Enjolras et Gavroche. Elle songea aux jours du siège de Paris et de la Commune, vécus par elle en petite fille . . .

Seulement, Cécile se dit qu'elle ne pouvait passer tout son temps à lire et qu'il lui faudrait espacer ses heures de récréation. Elle regarda encore dans l'humble bibliothèque de ses frères, fit un paquet du tout, se promettant de mieux y regarder quand elle serait dans son nouveau logis. Mais elle dut défaire le paquet pour y ajouter un lot de livraisons illustrées achetées à bon marché par elle, chez un brocanteur de la rue de Belleville. Elle avait lu ce titre : la *Comédie Humaine*,

par H. de Balzac. Elle ne savait pas ce que c'était que Balzac, mais la *Comédie Humaine*, quelle enseigne, quelle promesse ! Ce serait pour plus tard. En attendant, elle était prise et bien prise par le démon de la lecture.

Cela ne l'avait d'ailleurs pas empêchée, tout au long de cette semaine, de faire ses affaires. D'abord, elle se renseignait chez M. Harry, pour savoir si le chômage continuait, et Mme Pierre lui avait dit de revenir le lundi suivant. Elle allait donc avoir la semaine complète à elle. Le déménageur lui désigna le samedi pour le transfert de la rue Delouvain à la rue Saint-Honoré. Cécile aurait ainsi le dimanche pour commencer à s'installer, et le lundi elle travaillerait.

Le samedi matin, comme il avait été dit, les meubles, les paquets de linge, la vaisselle, les bouquins, tout fut chargé sur la voiture avec célérité par le patron déménageur et son aide. La veille, Cécile avait payé le terme en cours, dit au revoir à sa concierge. Quand tout fut emballé, elle remonta pour un dernier coup de balai dans cette chambre, où il ne restait plus que de la poussière et du vide. Elle s'accouda à la fenêtre ouverte, contempla une fois encore le vieux jardin silencieux, les hauts clochers d'où étaient tombées les dernières heures de sa jeunesse en deuil. Elle regarda disparaître la voiture où cahotaient ses souvenirs. . . . Les larmes jaillirent de ses yeux, elle reprit sa volonté, descendit, donna la clef à la concierge qui était sur le pas de la porte, entendit des fenêtres curieuses s'ouvrir, et précédée, accompagnée, escortée de ses ombres chères, elle partit sans retourner la tête.

II

DÉCOUVERTE DE PARIS

IL était midi lorsque Cécile quitta la rue Delouvain. Elle déjeuna sur un banc des Buttes-Chaumont, eut un suprême regard pour le beau parc qui avait été le seul décor de nature de ses jeunes années, prit un tramway qui la mena à la gare Saint-Lazare, et de là s'en alla à pied jusqu'à son nouveau domicile, où elle arriva avant ses déménageurs. Elle les attendit chez la concierge, sur l'invitation qui lui en fut faite par la bonne femme, laquelle voulait absolument lui servir à déjeuner : pour des raisons que la brave femme ne se formulait peut-être que confusément, Cécile avait plu à la mère Rouget.

— Car j'ai le même nom que mon chat, — avait expliqué celle-ci, — ou plutôt, mon chat a le même nom que moi. . . . Je n'ai plus que lui. — Et vous, — ajouta-t-elle, — vous êtes encore plus seule que moi, à ce que je vois. Mais vous êtes jeune, vous vous referez une famille, et vous allez travailler. . . . Tout de même, quand vous vous embêterez trop là-haut, venez un peu me tenir compagnie en passant. . . .

Cécile remercia avec effusion la mère Rouget. Les déménageurs arrivaient. Ils étaient moins dispos que le matin, le logement était haut placé, il fallut ajuster les meubles, le lit, l'armoire, clouer des planches. Ce fut au soir seulement que Cécile, après avoir souhaité le

bonsoir à sa protectrice, se retrouva seule. Sa fatigue exigeait le repos. Elle dormit tout d'une traite jusqu'au matin et réveillée fut un instant sans se souvenir qu'elle avait changé de quartier et de logis. Le désordre de la chambre la renseigna vite. Sa toilette et ses commissions faites, elle se mit à la besogne. Cette petite fille, calme en apparence, était l'activité et l'ardeur mêmes. A la fin de la journée, tout était en ordre, le linge dans l'armoire, chaque objet à sa place, le carreau lavé, les vitres claires, les rideaux accrochés. Par une disposition du hasard, la chambre, plus grande que celle de la rue Delouvain, permettait les mêmes arrangements de meubles, le lit en face de la fenêtre, l'armoire au pied du lit, la commode vis-à-vis de la cheminée, le buffet en face de l'armoire, la table au milieu de la chambre. Cécile plaça son vieux fauteuil dans l'embrasement de la fenêtre, contempla son œuvre et vit que rien n'était changé au décor de son existence. Les photographies avaient leur air lointain dans leur cadre, les flambeaux de cuivre reluisaient comme de l'or, la pendule à colonnes noires était remise en marche.

Il lui fallait le lendemain s'en aller aux nouvelles chez M. Harry. Elle y obtint du travail pour tous les jours de la semaine, mais le samedi, elle et plusieurs autres furent encore prévenues qu'il n'y aurait rien pour elles pendant quelque temps. C'était la morte-saison qui s'établissait, la morte-saison des mois d'été, du temps des vacances. Il allait sans doute en être ainsi jusqu'au mois de septembre ou d'octobre.

Cécile chercha inutilement pendant plusieurs jours et enfin eut un peu de travail dans une maison de confection. Elle rentra chez elle, heureuse de sa nouvelle chambre, la fenêtre ouverte sur un vaste ciel, et d'entendre des chants d'oiseaux, dans les arbres dont les cîmes oscillaient sous la brise chaude de l'été. Elle

étala les pièces à coudre, se mit à la besogne, et le soir venu reconnut qu'en ne perdant pas une minute, elle gagnerait environ trente sous par jour, ce qui était dire l'impossibilité de vivre avec ce métier-là. Ses petites mains se dépêchèrent jusqu'au soir, et encore le lendemain et le surlendemain. Elle rapporta, comme elle l'avait prévu, 4 fr. 50, et de l'ouvrage encore pour trois jours. Mais au bout de ces trois nouveaux jours, plus d'ouvrage. Cécile se remit en route, récolta çà et là quelques pièces à coudre, et ainsi, avec des intermittences, le mois d'août tira vers sa fin.

A travers ces péripéties de l'existence à gagner, Cécile, par ses entretiens avec la mère Rouget et par l'observation forcée de ce qui l'entourait, apprit la maison qu'elle habitait et le voisinage de sa chambre. Deux boutiques, l'une d'un tonnelier marchand de bouchons ; l'autre, un petit café à l'ancienne mode. Il y avait un logement par étage, avec vue sur la rue et sur la cour. Au premier, habitait le tonnelier. Au second, un fourreur. Au troisième, une plumassière. Au quatrième, un accordeur de pianos.

Au cinquième, où se trouvait Cécile, quatre logis, compris le sien. Les trois autres étaient occupés par la bonne du tonnelier, par une femme seule déjà âgée, qui vivait d'une petite rente, et par un bonhomme également seul, qui passait sa vie parmi les bouquins, qui en écrivait, disait-on, et qui devait bien aussi posséder quelques rentes. La femme et le bonhomme faisaient eux-mêmes leur ménage et leur cuisine. Tout ce monde-là était absolument tranquille, et Cécile était bien tombée dans ce cinquième étage, qu'elle appelait toujours son paradis.

Malheureusement, les effets du chômage se faisaient sentir là comme ailleurs, le mois de septembre fut un pénible mois, et il fallut toute sa vaillance à la jeune

solitaire pour ne pas éprouver davantage l'anxiété du lendemain. Tous les jours battant Paris pour chercher quelque travail de couture et pour le rapporter lorsqu'elle l'avait terminé, il lui restait ses soirées et ses dimanches de libres. Ses soirées, elle les passait chez elle, à coudre et à raccommoder pour elle, se donnant comme distraction et comme récompense un peu de lecture.

Le dimanche, elle ne pouvait songer à s'en aller bien loin, son budget ne lui permettant aucun moyen de locomotion. Par les Tuileries, elle gagna la place de la Concorde, fit le tour des statues de villes imposantes, appuyées sur leurs épées, leurs ancres, leurs ballots de marchandises, la tête ceinte de couronnes crénelées. Les souvenirs de la guerre lui revinrent devant Strasbourg, qui disparaissait presque, la tête et le buste seuls émergeant sous l'amas des couronnes d'immortelles, des bouquets de fleurs fanées, des drapeaux aux trois couleurs cravatés de deuil. Lorsqu'elle s'engagea dans les Champs-Élysées, elle eut un émerveillement devant ces parterres fleuris, ces allées d'arbres tracées pour la promenade, et devant tant d'enfants joufflus et roses, riant et courant, respirant la joie dans l'air et dans la lumière. « Voilà les heureux du monde », se dit-elle avec un retour sur son enfance, mais sans envie : « Bah ! nous étions aussi contents nous autres devant les boutiques de la Chaussée Ménilmontant, quand on nous menait promener à la barrière et sur les pentes des fortifications. On peut être heureux partout », conclut-elle philosophiquement. « Tout de même, c'est bien joli ici, et ces enfants avec leurs vêtements et leurs rubans de toutes les couleurs, leurs joues roses, leurs yeux brillants, ressemblent aux fleurs des parterres. »

Elle s'arrêta cette fois à l'Arc de Triomphe, dont elle fit consciencieusement le tour, regardant de tous ses

yeux les sculptures solennelles et les noms inscrits à l'intérieur des pilastres, mais elle vit surtout la figure de la *Marseillaise*, qui semblait s'élancer la bouche ouverte, la lame au poing, hors de la pierre. Assise sur un rebord du monument, elle contempla la montée des Champs-Élysées, qui venait vers elle en une belle pente large et douce. Les équipages s'y pressaient au trot de leurs chevaux en deux files régulières, l'une montante, l'autre descendante, sans un embarras, sans une erreur. Toute cette cavalerie attelée à des chars obéissait aux injonctions pacifiques des gardiens de la paix. Les fiacres de toutes couleurs, jaunes, beiges, violets, traînés par des chevaux de tous genres, vifs ou somnolents, s'y mêlaient aux coupés étincelants menés par des bêtes rapides, les calèches passaient aussi vite, avec une allure ample et molle, glissant sur le pavé en bois de l'avenue, comme sur un parquet ciré, à la suite de deux belles bêtes, caparaçonnées de cuirs et de métaux bien astiqués, bais bruns, alezans, noirs et blancs, le poil noir et luisant, la crinière peignée comme une chevelure, portant haut leur tête aveuglée par les œillères, bien tenus en main par des cochers impeccables, reluisants comme leurs chevaux, la cocarde au chapeau de soie, les mains gantées de clair, ayant auprès d'eux un petit groom habillé comme un singe de cirque. Arrivées à l'Arc, les voitures montantes contournaient le monument toujours à leur droite pour s'en aller, par une courbe savante, rejoindre l'avenue du Bois, sans se mêler davantage à la file qui venait en sens inverse. La plupart de ces voitures étaient découvertes, et sur leurs coussins apparaissaient des femmes élégantes, dont les robes s'étalaient en corolles de fleurs, au-dessus desquelles se balançaient comme des papillons de minuscules ombrelles multicolores.

Cécile ne pouvait se lasser de contempler ce spectacle

qui se renouvelait sans cesse. Ces jeux d'ombre légère et de soleil éclatant, parmi lesquels passaient les chevaux et les cochers, les belles dames et des enfants parés et fleuris, des fillettes et des garçonnetts vêtus comme des petites princesses et des petits princes de contes de fées, et aussi des messieurs corrects, aux airs sérieux et protecteurs. Elle distingua encore parmi tous ces attelages des chevaux qui passaient librement et prestement, montés par des cavaliers et par des amazones, soulevés de leur selle à chaque enjambée de leur monture, hommes et femmes coiffés de chapeaux hauts de forme, ceux des femmes garnis de longs voiles bleus ou verts, qui s'envolaient au vent de la course. La jeune fille n'avait pas eu encore la vision et la sensation de la vie luxueuse et élégante, comme elle l'eut par cette fin d'après-midi de cette fin d'été. Elle savait, mais elle comprit mieux, en la voyant en action, qu'il existe une classe privilégiée par la fortune pour laquelle l'objet principal de la vie est de paraître, de tirer une jouissance de repos, de plaisir, de vanité, de tous les avantages et de tous les ornements que les travaux de la civilisation mettent à sa portée. Elle vit aussi que la classe à laquelle elle appartenait trouvait son gain et sa subsistance à l'abri de ce luxe, sans cesse renouvelé et alimenté par les changements incessants de la mode.

« Nous les habillons, nous les ornon, et tous les autres métiers s'emploient à leur construire ces belles maisons, ces palais que je vois, et à les remplir de meubles et d'objets comme il y en a dans les magasins chics et, en échange, nous y gagnons de quoi vivre. . . »

Elle partit charmée du spectacle, revint chez elle où elle s'enferma dans le silence des soirs de dimanches. Elle contempla le ciel où couraient, se déformaient et se reformaient les lueurs d'or, de cuivre et de rose du couchant. De petits nuages passaient, gris et bleus,

s'avivaient soudain de feu, se dissolvaient dans la lumière, magnifique apothéose du jour qui va se changer en nuit, et que Cécile admira plus encore que le défilé des voitures.

La promenade des Champs-Élysées l'avait tellement étonnée et ravie qu'elle la refit le dimanche suivant. Puis, traversant les Tuileries un autre dimanche pour atteindre la Seine et suivre le quai de la rive gauche, elle admira du pont des Saints-Pères l'aspect qu'elle avait devant elle, de la Cité dominée par les tours carrées de Notre-Dame, par la flèche en aiguille d'or de la Sainte-Chapelle. Le fleuve coulait fort et agile, brisant ses courtes lames aux parapets des quais et aux piles des ponts, emportant des bateaux-mouches chargés de foule. Les arbres en bordure des berges et des quais formaient une large allée de verdure au passage de l'eau. Un ciel profond et féérique, pavoisé de bleu pur où montaient quelques nuées d'argent, se déployait au-dessus du paysage historique de Paris, de ses ponts, de ses tours, de ses coupoles, de ses vieilles maisons qui dressaient fièrement leurs visages vénérables et altiers, couturés de rides et de cicatrices, et brillants de leurs vitres enflammées par le soleil.

Cécile découvrait Paris. . . .

Le pont des Saints-Pères franchi, elle suivit le quai au long des boîtes des bouquinistes, l'œil curieux de ces amas de livres rangés dans leurs casiers, mais ne perdant pas de vue la ligne des monuments.

Elle passa devant la légère coupole de l'Institut, la passerelle du pont des Arts, se pencha au parapet pour regarder le jardin aux grands arbres à la proue de la Cité, puis la massive architecture de forteresse du Pont-Neuf, et s'engagea sur le pont pour voir la statue de Henri IV. Elle reconnut celui-là, « Henri IV sur le Pont-Neuf », après avoir rencontré Voltaire et Condorcet inconnus

d'elle. « Que de choses à apprendre ! » pensait-elle avec le regret de son ignorance. Que devint-elle, lorsque du parvis Notre-Dame son regard se leva vers le sommet des tours ! Elle fut écrasée de cette masse, stupéfiée de tout ce qu'elle percevait peu à peu, des portes creusées profondément et habitées par une foule de statues, des détails de sculptures multipliés à l'infini, des fleurs, des feuillages. Elle se recula, vit d'autres statues debout, de chaque côté de l'immense rosace et jusqu'au haut, des figures, des choses qu'elle ne devinait pas. Elle fit le tour du formidable vaisseau, son émerveillement, sa stupeur ne firent qu'augmenter devant l'énormité de l'ensemble, la complication des détails, des lignes, des contreforts, d'où jaillissait la flèche d'arrière, fine comme une aiguille, droite comme un mât.

Au tournant de l'abside, revenant vers la façade, elle vit à une porte une statue si tendre, si douce d'expression, si résignée et si courageuse, qu'elle s'arrêta devant cette Vierge Marie, trouvant cette mère douloureuse ressemblante à sa mère à elle. Revenue aux portes de l'église, elle passa le seuil. Immédiatement, elle fut engloutie dans l'obscurité mystérieuse, à ne savoir où se diriger. Elle entra dans la sombre région du silence, n'avait pas encore connu cette sensation d'être perdue dans une forêt de piliers où le jour ne pénétrait pas. Seule, une petite lumière rouge brillait comme la lointaine clarté qu'aperçoivent les enfants égarés dans les bois. Elle vit aussi que sur une partie des murailles se dessinaient des rosaces, en forme de roses de pierre, dont les pétales s'illuminaient sourdement de profondes lueurs de pierres précieuses. Ces lueurs, dorées, pourpres, vertes, bleues, violettes, traversaient l'espace de l'église, coloraient le calcaire des colonnes et des dalles, et les yeux bientôt habitués à l'ombre qui emplissait la nef et les bas-côtés, voyaient aussi voltiger muettement dans cette ombre

ces lueurs propagées des vitraux qui s'en allaient expirer aux noires profondeurs de l'édifice.

Cécile prit place sur une chaise dans une encoignure, d'où elle assista à cette fantasmagorie des rayons du jour explorant la roche des siècles. Elle y subit la splendide et solennelle influence d'un étrange décor, aussi bien disposé pour la foule, les lumières, la musique, les chants, l'encens, les costumes sacerdotaux que pour l'isolement de l'être humain.

Elle resta longtemps dans cette ombre et cette fraîcheur. L'ombre se fit plus épaisse, les rayons colorés diminuèrent, s'apaisèrent, quittèrent des verrières pour en enflammer d'autres. Elle sortit. Il faisait encore grand jour. Tournant autour de la cathédrale, elle avisa la pancarte : *Entrée des tours, 20 centimes*. Elle crut pouvoir se permettre cette dépense somptuaire, gravit l'escalier en vis autour de l'arbre de pierre, sortit sur la première galerie, eut une sensation d'espace au-dessus du Parvis, de la Seine, de l'Hôtel-Dieu, des bâtiments de la Préfecture de Police. Auprès d'elle, de hautes statues ; derrière elle, le treillis sculpté des pierres de la grande rose.

Elle continua sa montée jusqu'à la seconde galerie, fut effrayée de l'apparition des tours dressées au-dessus d'elle, se heurta partout, à chaque angle de la balustrade, aux animaux fantastiques, des bêtes couvertes d'écaille, la gueule ouverte, un aigle tenant sous sa serre un pauvre chien expirant ; un aigle enserrant de ses griffes le rebord de pierre ; un aigle dévorant une grappe de fruits ; une cigogne, son long bec fermé ; un bouc à tête d'homme, garni de deux oreilles et de deux cornes ; un chien à deux têtes ; un canard, bec ouvert ; un sanglier méditant ; un ours se tenant une patte et riant ; un éléphant observant, la trompe repliée ; un chien rué sur des raisins ; une chèvre couverte d'une épaisse

toison ; puis un être terrible, des yeux morts, un bec qui s'ouvrait en un rictus atroce, la tête et les épaules couvertes d'un camail monacal ; un autre de la même famille, homme à tête de tigre dévorant un enfant ; et le plus effrayant de tous, le diable accoudé, sa tête de taureau et de bouc entre ses mains, tirant la langue à la ville. Tous d'ailleurs clamaient vers Paris, gueule ouverte ou bec ouvert, tous regardaient dans le vide d'un air féroce, comme s'ils frémissaient devant une proie.

Parmi ces animaux infernaux, un homme à longue barbe, coiffé d'un bonnet pointu, les yeux écarquillés, regardant penché, épouvanté ; et sur le sommet d'un clocheton, un ange sonnante de la trompette. C'est égal, Cécile n'était pas rassurée parmi cette assemblée fantastique, ce cauchemar de pierre d'une vie si violente.

Elle acheva l'ascension, sortit au sommet de la tour de gauche, se crut en plein ciel, parmi les nuages, s'adossa essoufflée au bord de la plate-forme. De là, elle ne vit plus la cathédrale, elle vit Paris, le Paris du dix-neuvième siècle qui a quinze siècles d'histoire sous lui et en lui, Paris immense, qui va jusqu'aux horizons de la campagne, un amas de maisons, de fumées, de verdure, que traverse la courbe lumineuse de la Seine, barrée de ponts, bordée d'arbres, océan de vagues pétrifiées d'où émergent les hauts monuments, les clochers et les dômes. Devant elle, au-dessus de la place, les hauts toits de l'Hôtel de Ville, les clochers carrés de Saint-Gervais et de la Tour Saint-Jacques ; au loin, d'autres clochers et le massif de l'Opéra. Elle fit le tour de la plate-forme, à l'est reconnut les clochers jumeaux de Saint-Ambroise, les collines de Belleville ; à l'ouest, elle vit l'autre tour devant elle, et le prodigieux vaisseau de la cathédrale, avec son peuple de bêtes, d'anges et de démons, puis, au delà, le Panthéon, dominant la montagne Sainte-Genève.

A ce moment, la journée tombait aux heures du déclin, le soleil transparaisait sous les chaudes nuées, encore tout en or, puis il rougit, incendia la Seine de ses derniers feux, et Cécile vit ce que les livres ne lui donneraient certainement pas, ce ciel immense, cette profondeur de bleu, sous laquelle il n'y avait en suspension que de petits nuages d'argent à sa droite, des nuages d'or pâle et de cuivre rouge à sa gauche, et le vol noir des hirondelles qui entrecroisaient leurs circuits et leurs cris autour des massives tours et de la minuscule fillette, dont l'imagination rêvait devant la sublimité de Paris, soudainement révélée.

Elle quitta à regret la hauteur, le ciel, les nuages, la pure lumière, la ville déroulée jusqu'aux confins de la terre, descendit la spirale de pierre avec l'idée que par cette ombre, à peine éclairée de quelques meurtrières, elle allait de la clarté aux ténèbres, elle retournait vers la sombre nef envahie de nuit souterraine. Elle eut la sensation particulière, en reprenant pied sur le sol, que l'on éprouve en quittant un bateau mouvant pour la terre ferme, et de la place du Parvis mesura encore la hauteur et la puissance des tours, le sommet perdu au ciel, les galeries, la rosace, les chimères, enfin les trois portes creusées dans la façade. Notre-Dame de Paris, c'était cette majesté de pierre, cette chose énorme, sombre et magnifique, construite au milieu de la Seine. Quel travail humain pour cette grandeur religieuse ! Quelle réunion extraordinaire de figures si différentes, les unes en extase, en méditation, douces et pures, les autres, grotesques, ricanantes, parfois terribles ! Que signifiait cette mêlée d'enfer et de paradis ? Cécile se souvint alors qu'elle avait chez elle les livraisons d'un autre livre de l'auteur des *Misérables*, que ce livre avait pour titre : *Notre-Dame de Paris*, en enseigne au-dessus d'une image de la cathédrale, et qu'elle pouvait, le soir

même, y chercher les réponses aux questions que les vieilles pierres lui avaient posées. Ce qu'elle fit aussitôt qu'elle put prendre sa place de repos dans sa tranquille chambre.

Quelle surprise et quel émerveillement ! Elle parcourait un monde nouveau, déchiffrait l'histoire de Paris par ces scènes du Palais de Justice, de la Cathédrale, de la Cour des Miracles, des beaux logis seigneuriaux, des ruelles, des places, des berges, hantés par le monde des écoliers, les soldats, le populaire. Elle regardait le roi blotti dans son retrait, Gringoire entrant au cabaret, Phébus de Chateaupers passant à la tête de ses gens d'armes, la Sachette dans sa logette grillée, Esmeralda dansant sur la place du Parvis, sous les yeux ardents de Claude Frollo caché dans son réduit de la cathédrale, sous l'humble adoration de Quasimodo accroché à une balustrade. L'archidiacre, le sonneur contrefait, rebut humain, borgne, bossu, bancal, épris de la beauté, faisaient songer Cécile aux figures sculptées, anges déchus, bêtes monstrueuses et diaboliques, qu'elle avait rencontrées aux tournants des galeries, couvant Paris entier des regards flamboyants jaillis de leurs yeux de pierre. Désormais, la stupéfiante cathédrale était habitée pour elle par ces ombres anciennes, et quand il lui arriva ensuite de traverser la place du Parvis, elle ne put s'empêcher, en levant les yeux vers la façade sombre, de frissonner en pensant que peut-être les regards du mauvais prêtre et ceux du pauvre sonneur de cloches, étaient fixés sur elle, comme sur l'inconsciente fille d'Égypte, dansant en vis-à-vis avec sa chèvre.

Il fallait un guide à Cécile pour se diriger à travers ce monde touffu de la lecture. Elle trouva ce guide tout près d'elle, de la façon la plus simple et la plus inattendue.

Un soir, qu'elle était allée quérir de l'eau à la

fontaine commune du corridor, elle s'y rencontra avec son vieux voisin, qui habitait la chambre contiguë à la sienne, et qu'elle entendait tousser le soir et le matin, celui que la concierge lui avait décrit comme un bonhomme vivant parmi les bouquins. C'était un vieux sans âge, un vieux aux cheveux gris, presque blancs, bouclés derrière les oreilles, des grosses lunettes relevées sur le front. Mais le regard de ces yeux fatigués était pur comme un regard d'enfant, et une expression souriante les animait, qui n'était pas démentie par la bouche dessinée en finesse et en bonté, entre les moustaches grises au poil rare et une barbiche qui paraissait une barbiche de théâtre accrochée au menton. Cécile, malgré elle, eut un peu envie de rire en apercevant son voisin, vêtu d'une vieille houppelande, jadis bleue, devenue verte, et coiffé d'une sorte de bonnet de police qui datait au moins de l'armée du temps de Louis-Philippe. Elle ne rit pas, mais ne put empêcher son rire de se changer en sourire, ce que voyant, le bonhomme, tout en remplissant son broc, sourit aussi.

— Je n'ai pas, — dit-il, — un bien beau costume pour me présenter à une demoiselle, mais je profite de l'occasion pour m'excuser, si parfois ma toux vous empêche de dormir. Je n'ai pour toute société que mon asthme, dont je me passerais volontiers, et ce n'est pas pour vous un voisin bien agréable.

Cécile lui affirma qu'elle dormait fort bien et qu'elle était heureuse d'habiter une maison et un étage aussi tranquilles, et tout en répondant aimablement, elle ne put s'empêcher de jeter un coup d'œil chez le voisin, dont la porte était grande ouverte, et d'y apercevoir des livres, et encore des livres, couvrant la muraille, la table, les meubles, les fauteuils, les chaises.

Le vieux qui observait Cécile lui dit :

— Vous regardez mes bouquins ! . . .

— Oui, je vois que vous avez une autre société que votre asthme.

— C'est vrai, heureusement pour moi ! . . . Mes livres, ce sont des compagnons, avec lesquels je discute quelquefois, mais avec lesquels je suis le plus souvent d'accord. . . . Est-ce que vous aimez les livres, mademoiselle ? — conclut-il brusquement.

— Je suis en train de les aimer. . . . Tenez ! je vais vous chercher celui que je lis en ce moment.

Elle entra chez elle, ressortit avec ses livraisons de *Notre-Dame*.

— Ah ! celui-là, c'est un fameux. . . . Je vous fais mon compliment. . . . Ça et les *Misérables*. . . .

— Je les ai lus aussi.

— Et les *Travailleurs de la Mer*, et l'*Homme qui rit*, c'est un bagage de roman assez extraordinaire et qui tient sa place dans l'œuvre du père Hugo.

— Est-ce qu'il a fait beaucoup d'autres livres ?

— Vous ne les connaissez pas ! . . . Je crois bien qu'il en a fait beaucoup d'autres. . . . Entrez, mademoiselle. . . . Une jeune fille comme vous peut entrer chez un vieux bonhomme comme moi. . . .

Elle entra de sa démarche aisée. Il lui montra une planche sur laquelle il y avait tout du long des livres avec le nom d'Hugo. . . . Elle lut quelques titres : *Les Voix Intérieures*, *les Rayons et les Ombres*, *les Chants du Crépuscule*, *la Légende des Siècles*, *Les Châtiments*, *Les Chansons des Rues et des Bois* et d'autres encore, les pièces de théâtre, les romans.

— Il vit toujours, n'est-ce pas ?

— Mais oui, il se promène dans Paris, comme vous et moi.

— C'est un homme prodigieux !

— Oui, il y en a comme cela de temps en temps. Rabelais au xvi^e siècle, Molière au xvii^e, Voltaire au

XVIII^e. . . . Je vous dis mes préférences, mais il y en a d'autres. . . . Balzac. . . . *La Comédie humaine*. . . .

— Je l'ai achetée avant de quitter mon quartier, mais je ne l'ai pas lue encore.

— Lisez, mademoiselle, mais je vous préviens : c'est dur et fort. Il vous faudra la relire, plus tard, quand vous saurez mieux la vie.

Ce premier entretien se termina à peu près ainsi. Cécile prit congé du bonhomme, le remercia de l'offre qu'il lui fit de la renseigner sur ses lectures possibles, aux moments que son travail lui laissait libres, moments de plus en plus fréquents, qui la rendaient, non pas inquiète de l'avenir, mais obsédée du présent, occupée à résoudre le problème de la vie au jour le jour. Elle gardait toutefois assez de liberté d'esprit, avec un mouvement de curiosité qui l'aiguillait vers l'inconnu, pour s'intéresser à ce voisin singulier.

Professeur de rhétorique, M. Porphyre Rondeau avait subi la crise de 1870-1871 en garde national pendant le siège de Paris ; il s'était retrouvé après la tourmente maître de l'emploi de son temps et de l'activité de son esprit. Il avait quarante-cinq ans, il ne reprit pas sa place dans les rangs de l'Université. Un modique héritage lui suffit pour payer son terme, son lait, ses légumes et ses fruits. Il expliqua à Cécile qu'en temps ordinaire, leur voisine, Mlle Lechevallier, lui faisait sa cuisine, ses commissions et donnait un coup de balai à son carrelage ciré, un coup de plumeau à ses livres. Il se tirait d'affaire ainsi, sauf les mois d'été, pendant lesquels Mlle Lechevallier allait prendre provision de santé et de force à la campagne. Alors, M. Porphyre Rondeau faisait ses affaires avec l'aide de la mère Rouget qui lui évitait des courses à l'extérieur, des achats de pommes de terre, de salades et de fruits. Pour son lait et son journal du matin, il allait les chercher lui-même,

désireux de prendre l'air et de se dégourdir les jambes, et tout le monde dans le quartier connaissait le bonnet de police et la barbiche du bonhomme. Ce n'était là d'ailleurs que le nécessaire vital. Pour le reste, M. Porphyre Rondeau y consacrait la plus grande partie de ses journées et d'assez longues soirées. Il travaillait à une *Histoire littéraire du XIX^e siècle*, qu'il avait commencé de préparer pendant ses dernières années de professorat. Il avait publié d'abord un premier volume in-8° consacré au « Renouveau », issu du XVIII^e siècle et de Rousseau, mais qui avait été transfiguré par l'adjonction d'une nouvelle pensée et d'un nouveau style, par la période du premier Empire et de la Restauration, de 1800 à 1830 : Chateaubriand et Mme de Staël, un monde de rêveries, d'inquiétudes, de prophétisme lucide avec le premier, de lyrisme et de critique avec la seconde ; Senancour, Benjamin Constant, apporteurs de psychologie, tendre et désespérée avec celui-là, mathématique et féroce avec celui-ci ; Lamartine, créateur et initiateur d'une nouvelle poésie de l'amour, par ses strophes douces et brûlantes, où l'éternelle Nature est le fond indifférent et grandiose, devant lequel apparaissent et s'évanouissent les expressions et les gestes de la passion douloureuse au cœur de l'homme ; Alfred de Vigny, lucide et triste, haute raison inclinée vers les drames de la fatalité et du sentiment ; Stendhal, héraut d'un romantisme véhément, sous la sécheresse appliquée des phrases.

Un second volume était prêt, et M. Porphyre Rondeau en corrigeait les épreuves avec un soin méticuleux et de nombreux ajoutés. Il était consacré au « Romantisme », allait de 1830 à 1850, racontait et étudiait cette période splendide de la littérature française, subdivisée en deux larges courants, qui ne forment qu'un fleuve, l'un de poésie qui portait les œuvres de Victor Hugo, Alfred

de Musset, Théophile Gautier, Gérard de Nerval, Auguste Barbier ; l'autre de prose, avec les œuvres de Balzac, Stendhal, George Sand, Dumas père, Eugène Sue. Les historiens qui surent rénover l'histoire, la forcer à revivre le passé dans ses profondeurs et non plus seulement par ses apparences de textes contradictoires, Augustin Thierry, Michelet, étaient présents. Un chapitre était consacré aux influences antérieures et parallèles qui s'exerçaient sur les nouveaux venus par Byron, Walter Scott, Goethe, Schiller, les dramaturges espagnols. Et M. Porphyre Rondeau faisait ressortir que ces influences étrangères n'entraient pas pour la première fois dans les destinées de la littérature française, que Corneille avait entendu les voix d'Espagne, que presque tout le XVII^e siècle avait été sous la sujétion de l'antiquité, et que c'était pourtant au nom du classicisme ainsi assujetti que tant de juges critiques proclamaient le romantisme anti-français. M. Porphyre Rondeau jugeait d'ailleurs cette période célèbre sans s'ériger en pédant, se refusait à y voir le triomphe de la déraison, parce que la passion et la sensibilité y étaient représentées depuis leurs nuances les plus fines jusqu'aux éclats de leur paroxysme.

Il observait qu'à ce compte tous les grands poètes ont été des romantiques, et il ajoutait que jamais à aucune autre époque littéraire, la nature n'avait été associée aux joies, aux douleurs, aux pensées de l'homme, comme elle l'était par les poètes romantiques ; que jamais non plus, les rouages les plus secrets de la conscience, de la volonté, des vices, des vertus, des caractères de la race humaine n'avaient été mieux montrés, expliqués, démontés, reconstitués que par les prosateurs analystes, créateurs du roman de mœurs, qui doublent l'histoire par le récit des existences inconnues, supposées et inventées d'après des indices,

et qui deviennent des existences vivantes par la magie de la science et du style.

— Mademoiselle, — dit M. Porphyre Rondeau, lorsqu'ils eurent fait connaissance et qu'elle eut exploré sa bibliothèque, — je ne puis vous présenter à notre voisine, puisqu'elle est absente, mais je puis vous faire les honneurs de son logis. Elle n'y verra pas à redire, et je ne puis faire un meilleur emploi de la clef qu'elle m'a laissée pour donner de l'air à sa chambre. . . . Je crois que cela vous intéressera.

Il ouvrit. Cécile entra. Ce fut une nouvelle surprise. Elle regardait de tous ses yeux, pendant que M. Porphyre Rondeau lui racontait ce qu'était la locataire absente. Mlle Stéphanie Lechevallier, aujourd'hui une femme à cheveux argentés, fut autrefois une danseuse d'opéra, quasi célèbre à Paris et à travers les capitales de l'Europe. Comment elle était arrivée à cette chambre au cinquième étage d'une vieille maison de la rue Saint-Honoré ? c'est ce que nul n'avait à connaître, puisque la principale intéressée n'avait de confiance à faire à personne. Si elle gardait le souvenir des péripéties de son existence, elle le gardait bien et le faisait bien garder, car M. Porphyre Rondeau ne fit savoir à Cécile que la manière d'être de sa voisine vivant en sécurité d'une rente viagère, à Paris ou en Normandie. La jeune fille, d'ailleurs, était tout employée à admirer le délicieux décor de la chambre de Mlle Stéphanie Lechevallier qui la surprenait plus que tout le reste.

C'était simple au premier coup d'œil et c'était cette simplicité qui excitait l'étonnement admiratif de Cécile au point de la retenir sur le seuil. Elle n'avait jamais vu chez elle et ailleurs que des intérieurs encombrés de toutes les choses nécessaires ou soi-disant nécessaires, que l'on ajoute chaque jour à ce que l'on possédait

déjà. Ici, rien d'inutile, et tout était parfait. Les murs étaient tendus d'un papier d'ornement et de fleurs gris et rose. Dans une alcôve, un lit d'acajou, dont le chevet s'agrémentait de têtes et de cols de cygne en bronze doré, et une table de nuit montée haut sur quatre pieds, à tablette de marbre gris encadrée d'une légère galerie de bronze ajourée. De chaque côté de l'alcôve, des rideaux de soie puce retenus par des agrafes dorées, les mêmes rideaux qu'aux fenêtres, car il y avait deux fenêtres, et il semblait bien que deux chambres avaient été réunies en une seule très vaste.

Entre les deux fenêtres, un secrétaire d'un aspect ravissant, sans moulures, la tablette d'un épais morceau de marbre rouge au-dessus de deux tiroirs, une façade d'une seule pièce, avec un motif d'instruments de musique en bois de couleur, incrustés dans le bois d'oranger et encadré d'une guirlande de violettes, aux feuilles en bois violet et vert, les tiroirs ornés de la même manière.

Dans un angle, une armoire à une seule porte du même acajou que le lit, avec un fronton de bronze doré où se retrouvaient les deux cygnes, tenant de leur bec chacun l'extrémité d'une guirlande de fleurs ; dans l'autre angle, un petit bureau ventru en marqueterie. Une commode en face les fenêtres, de trois tiroirs à poignées de cuivre, surélevée par quatre pieds fins. Dans le troisième angle de la pièce, un léger clavecin.

Au milieu de la chambre, une table ronde faite de bois de différentes couleurs, du gris au rouge, en passant par le violet et le vert.

Sur la cheminée de marbre gris, une pendule de bronze vert antique et de bronze doré, la Polymnie accoudée, d'une grâce et d'une mélancolie indicibles, et deux candélabres semblables, vert et or, qui se reflétaient dans une glace de bois sculpté au fronton

surmonté d'oiseaux. Sur la commode, la statuette de cire d'une danseuse, jarret tendu, un pied à plat, l'autre posé sur une pointe, les bras relevés en un geste arrondi, les jupes de mousseline de soie évasées en corolle, toute la figurine délicate animée, un fin visage blanc et rose, une chevelure noire, des yeux noirs. Ce petit chef-d'œuvre était abrité par un globe de verre, et la précaution ne paraissait pas inutile, cette sylphide ayant un tel mouvement nerveux, comme prête à prendre son vol.

— C'est Mlle Stéphanie, — expliqua M. Porphyre Rondeau, — modelée par un sculpteur qui s'y entendait. Et voici une couronne offerte à l'artiste en Russie.

Il montrait sur le secrétaire cette couronne de lauriers d'or, frêle et brillante, également sous globe, accrochée à un coussin de satin noir.

— Il manque le tapis qui est très joli aussi, — renseigna M. Porphyre Rondeau. — Il a été mis en garde pour l'été.

Cécile remarqua alors qu'il y avait chez Mlle Stéphanie un parquet et non du carreau, comme dans sa chambre et celle du voisin.

— Oui, Mlle Stéphanie a fait les frais nécessaires pour être logée à son goût. . . .

M. Porphyre Rondeau fit voir aussi la cuisine aux faïences et aux cuivres absolument nets.

— Ici, — conclut-il, — il n'y a rien de trop, et il y a beaucoup, parce que tout est ordonné pour le plaisir des yeux, que le strict nécessaire est enfermé dans les meubles et le placard, et que jamais rien ne traîne. Hélas ! je ne peux pas, moi, arriver à établir l'ordre ainsi parmi mes livres et surtout parmi mes papiers. . . . Il est vrai, — ajouta-t-il en souriant, — que je passe parfois une heure à retrouver une note qui n'est pas à sa place.

Cécile se promet, sans en rien dire, lorsque sa situation serait moins difficile et qu'elle pourrait disposer d'un peu de temps, d'établir un peu d'ordre dans l'amas de paperasses qui faisait de la chambre de M. Porphyre Rondeau un fouillis inextricable. Pour l'instant, le souci de son travail, l'incertitude du lendemain dominaient et opprimaient son existence. Elle constata avec angoisse que ses ressources s'épuisaient, en même temps que ses forces diminuaient. Insuffisamment nourrie, il lui arriva plusieurs fois de connaître la faiblesse à la montée des escaliers et à la fin de ses soirées de couture, lorsque ses yeux, brûlés par la lumière de la lampe, commençaient à ne plus distinguer les points.

Un soir, elle tomba dans le couloir, au moment de rentrer chez elle. Une porte s'ouvrit, une femme vint l'aider à se relever. Cécile la reconnut pour la bonne du tonnelier qu'elle avait rencontrée dans le corridor et l'escalier et avec laquelle elle avait échangé les bonjours et les bonsoirs de politesse que l'on se doit selon le code du bon voisinage. Cette femme aida Cécile à s'asseoir sur une chaise, qu'elle tira vivement jusqu'au seuil de sa chambre, fit respirer un vinaigre de toilette à la jeune fille toute pâle.

— Allons ! ce ne sera rien, mademoiselle. . . . Aussi, vous travaillez trop. . . . Quand je remonte, je vois toujours la lumière sous votre porte.

— Il faut bien, — répondit faiblement Cécile.

— Restez un instant chez moi, je vais chercher quelque chose pour vous remettre tout à fait.

Cécile n'eut pas la force de refuser. La bonne rentra, portant un bol de lait chaud, qu'elle obligea Cécile à boire.

— Il faut vous coucher, mademoiselle. . . . Tout à l'heure, je vous apporterai une brique chaude, pour rétablir la circulation, et demain il n'y paraîtra plus.

Cécile ne put se refuser à ces bons offices, puis accueillit d'un sourire M. Porphyre Rondeau, qui rentrait aussi, un peu essoufflé. Il ajouta sa sollicitude à celle de la voisine qui vint, comme elle l'avait dit, réchauffer le lit de Cécile et la border comme une infirmière, en lui laissant par surcroît un bol de lait à portée de sa main.

— Là, dormez bien, ma petite, et à demain matin.

Le lendemain, ce fut, avec la domestique du tonnelier, la bonne mère Rouget qui vint voir sa locataire confuse et acceptant les soins de ces braves gens. Elle eut le café au lait, des œufs, du pain mollet, du raisin, comme une convalescente, et elle se douta bien que M. Porphyre Rondeau était pour sa part dans ces largesses. Il vint discrètement dans la matinée, avec une allure de bon docteur, assujettit ses besicles, fit tirer la langue à la malade, lui tâta le pouls, la rassura et se rassura.

— Voyez - vous, mademoiselle, vous êtes tombée d'inanition. Il ne faut pas vous laisser aller ainsi. . . . Vous n'avez qu'à parler, on vous aidera à passer ce mauvais pas. . . . Et voici que Mlle Stéphanie revient aujourd'hui et va s'occuper de vous.

Au commencement de l'après-midi, en effet, Mlle Stéphanie entra dans la chambre de Cécile. Malgré le costume, la jeune fille crut voir entrer la danseuse de cire, tant la démarche était vive et légère. Le visage aussi était reconnaissable avec ses yeux noirs. Seule, la chevelure noire avait disparu, remplacée par une chevelure blanche, d'un blanc éblouissant qui laissait miraculeusement un air de jeunesse à la sexagénaire. Elle déploya toutes sortes de grâces avec beaucoup de naturel, offrit ses services d'une manière qui ne laissa pas place au refus.

Les bons offices de Mlle Stéphanie ne se bornèrent pas à ces soins indispensables que nécessitait l'état de

faiblesse de Cécile. Le premier jour, elle lui offrit d'aller se renseigner auprès de son patron et de parler pour elle. La course faite, Cécile sut que la morte-saison prenait fin, que les commandes réapparaissaient, et qu'elle serait la bienvenue à l'atelier le lundi suivant.

Jusque-là, elle fut choyée, ranimée par cette étrange famille que le hasard suscitait pour elle. Mlle Stéphanie exigea qu'elle vînt déjeuner avec elle. On déjeunait, bien entendu, dans la cuisine, et on ne passait qu'avec des pantoufles dans la belle chambre, où le tapis revenu étalait sa rosace de roses et sa bordure de violettes. Le dimanche qui précéda le retour au travail de Cécile, M. Porphyre Rondeau fut du déjeuner, et la jeune fille, tout oreilles, écouta la conversation de l'écrivain et de la danseuse, qui lui ouvrait des perspectives nouvelles sur la société, sur la vie et sur l'art qui embellit la vie, laquelle a grand besoin de cet embellissement. Le déjeuner fini, Eugénie vint prendre des nouvelles de la malade et la mère Rouget vint aussi, affirmant sérieusement que son chat Rouget gardait la loge. C'est ainsi que Cécile fut sauvée par la collaboration de la concierge, de la bonne du tonnelier, de l'ancienne danseuse et de l'historien de la Littérature au XIX^e siècle.

III

L'ÉCRIVAIN ET LA DANSEUSE

LE lundi, Cécile Pommier retourna chez Harry. Elle n'était pas mécontente de la maison, bien que différente des ateliers de couture qu'elle avait connus dans son faubourg. Elle ne cherchait pas non plus les relations avec les autres, mais l'une d'elles, Mlle Georgette, qui descendait aussi la rue La Fayette, prit l'habitude de l'accompagner jusqu'à l'Opéra, où elles se séparaient.

Au bout de quelques semaines, Cécile avait rétabli l'équilibre de son budget, sans avoir rien pu faire accepter à ses obligeants voisins de leurs dépenses pour elle. Ne sachant comment reconnaître tant de bontés, elle s'avisa naïvement, un dimanche matin, qu'elle pouvait bien écorner sa paye du samedi pour offrir des fleurs à ce quatuor de braves gens. Elle eut le bon goût de ne pas les accabler de gros bouquets difficiles à conserver, se borna à quelques roses qu'elle répartit entre ces camarades si divers, en commençant par la bonne mère Rouget, qui eut les larmes aux yeux en recevant ce cadeau, le premier de ce genre qu'elle eût jamais reçu. Elle plaça les fleurs sur sa commode, et sa loge obscure, emplie à l'ordinaire de l'odeur du ragoût et de la soupe aux choux, en fut tout illuminée et parfumée. Pendant le temps que durèrent ces belles fleurs, accueillies comme des étrangères en visite, on put souvent voir la mère Rouget assise devant elles,

comme en extase, avec son chat rouge sur les genoux. Pour Eugénie, à laquelle Cécile offrit son présent pour son reposoir, elle serra les mains de la jeune fille à les broyer de ses poignes solides, et disposa les fleurs en deux parts égales devant Pie IX et Léon XIII. M. Porphyre Rondeau se confondit en salutations et en excuses, visiblement ému, parvint à faire une place, parmi ses bouquins et ses papiers, aux roses rouges de sa voisine, et affirma que *l'Histoire littéraire du XIX^e siècle* allait en prendre un éclat inattendu. Enfin, ce fut en tremblant que la dernière touffe, la plus belle évidemment, fut portée à Mlle Stéphanie Lechevallier. Cécile se demandait si ces fleurs n'allaient pas paraître du superflu dans un intérieur aussi parfait, et en déranger l'harmonie si bien réglée.

— Pas du tout, — répondit Mlle Stéphanie, à qui elle fit part de sa crainte, — les fleurs, celles que vous m'apportez, — c'est bien pour une fois, — les fleurs rendent de la vie aux choses défuntes, voyez !

Et les roses, au milieu de la table ronde, dans un vase de cristal tout simple, semblaient jaillies de tout ce qui les entourait.

Mlle Stéphanie embrassa Cécile, lui dit de revenir la voir l'après-midi, si elle avait le temps. Pour le moment, elle était en costume de ménagère, blouse grise, cheveux enserrés dans une coiffe, mains gantées, armées du plumeau et du chiffon, les deux fenêtres ouvertes. Cécile n'eut garde de refuser l'invitation, et vers deux heures retrouva sa voisine dans une jolie et simple robe qui allait comme un gant à son corps souple.

— Je sors tous les jours, ou presque. . . . Le dimanche, je reste chez moi, non pas pour recevoir, car je ne connais plus personne que mon voisin, M. Porphyre Rondeau, et vous, — ajouta-t-elle aimablement. — Cela n'est pas contradictoire. J'imagine volontiers que nous

habitons le même appartement, avec des chambres séparées. Si Eugénie était libre, nous aurions pu la prendre à notre service commun, mais ça va bien comme ça, du moins pour moi. J'ai réglé ma vie une fois pour toutes, comme on règle un ballet, mais cette fois, sans grand orchestre. . . .

Cécile montra le clavecin ouvert.

— C'est vrai. Je vous ai priée de venir, pour vous jouer quelques airs de danses dans l'espace. . . . Vous y verrez passer et repasser, tourner et saluer tous les génies de l'air. . . . Et vous verrez aussi notre bon voisin entrer sans bruit, s'asseoir et ne plus bouger. Vous ne lui direz rien. . . . Je joue beaucoup pour l'arracher à son travail. La musique à petite dose est un repos, car à grande dose, c'est un éreintement. . . . Asseyez-vous sur ce fauteuil, dans l'ombre de l'encoignure, vous y serez bien. . . . Attention! je commence.

Elle effleura le vieil instrument, qui se mit à chanter. Cécile goûta un charme nouveau pour elle à écouter ces sons qui tombaient dans le silence. Bientôt, la mélodie et l'accompagnement se précisèrent. Une pure et large cadence s'éleva de l'instrument vieillot, les phrases semblèrent traverser la chambre avec des pas réglés et des révérences.

— La danse d'Armide, — dit Mlle Stéphanie.

Cécile regarda ces mains magiciennes, maigres et blanches, où brillaient les anneaux et les chatons des bagues, et cet instrument merveilleux où s'éveillaient des échos pareils.

— Le ballet d'Iphigénie.

Pendant ce temps, M. Porphyre Rondeau était entré, comme l'avait annoncé Mlle Stéphanie, et il était allé s'asseoir à pas feutrés dans la bergère douillette qui l'attendait. Les bras appuyés, la tête légèrement

renversée, les yeux mi-clos, il connut la quiétude, récompense du travail du vieil homme, qui a pour outils le papier, l'encrier et la plume.

La joueuse de clavecin fit entendre encore un morceau frémissant et léger, où les voix de l'air et la ronde des farfadets tournaient le soir parmi les herbes et les fleurs d'une clairière, dans une lumière de clair de lune. C'était nocturne et vif, murmurant et évanoui : puis cela recommençait et s'arrêtait net, comme si les cordes de l'instrument se brisaient sur un écho perdu et profond d'une forêt.

— Le ballet des Sylphes.

Quand Mlle Stéphanie s'arrêta, vira avec son tabouret pour faire face à ses auditeurs, elle s'adressa à Cécile :

— Eh bien, mademoiselle ?

— Oh ! Mademoiselle, que c'est beau ! On croirait des esprits qui dansent ! C'est comme un rêve.

— La musique est un rêve, en effet, — dit Mlle Stéphanie.

— Elle parle quand notre émotion ne sait plus que dire, — continua M. Porphyre Rondeau. — Chantez un peu, maintenant, mademoiselle Stéphanie, — demanda l'écrivain, — chantez un air de la *Vie d'une Femme* de Schumann.

Mlle Stéphanie pivota sur son tabouret et, cette fois, ce fut un dialogue étrange entre deux voix presque pareilles. La voix juste et pure de Mlle Stéphanie accompagnait en tremblant les notes aériennes du clavecin. L'instrument et la chanteuse mêlaient leurs souffles fatigués, et les mots s'évaporaient en l'air avec les notes. C'était si lointain et si tendre, si haletant et si soupiré, si plaintif et si soupirant, si amoureux de la vie et si incliné vers la fin de tout, que Cécile avait peine à retenir ses larmes. . . . Quant au vieil écrivain, il pleurait réellement et silencieusement.

Quand Mlle Stéphanie se tourna de nouveau, Cécile fut étonnée de lui voir un visage souriant.

— C'est un reste de voix, — dit-elle, — que vous avez entendu. D'ailleurs, je n'en ai jamais eu guère davantage. Ma voix était dans mes jambes. Elle y est encore, car je trotte tous les jours, mais j'ai perdu le souffle qu'il faut pour trotter en musique. . . . Allons ! dit-elle, en s'adressant à M. Porphyre Rondeau, ne pleurez plus, voilà vos cigarettes d'eucalyptus, c'est bon pour votre respiration, et c'est bon aussi pour chasser les mites de ma chambre. Maintenant, pour terminer la fête, je vais vous faire une tasse de thé.

Elle passa derrière le rideau de soie jaune, tendu à la porte vitrée de sa cuisine, et de la même main qui réveillait l'âme du clavecin, elle fit chanter la bouilloire.

Pendant sa courte absence, M. Porphyre Rondeau la célébra d'une voix convaincue :

— C'est une femme dont vous pouvez prendre exemple, non pas que je vous conseille de vous faire danseuse pour commencer. Non, mais celle-ci qui a dansé, qui a couru le monde, qui a vécu, est devenue une philosophe de l'existence. Elle a su, du jour au lendemain, changer sa manière de vivre, la réduire au nécessaire, tout en gardant en elle un culte vivace du souvenir. . . . Chaque objet ici lui parle. . . . Elle a conservé sur une falaise normande une maisonnette, où elle va tous les étés. Elle a connu la tristesse, — conclut-il. — Elle en a fait de la bonté. . . . Son amitié pour moi est un bienfait.

— Taisez-vous, mauvaise langue, — dit la danseuse, revenant. — Vous allez m'aider, mademoiselle Cécile, et nous servirons ce vilain homme.

Cécile assista à la cérémonie du thé, au versement de l'eau bouillante, au temps de l'infusion, à la disposition des tasses sur le plateau, avec le sucrier et les gâteaux.

— Acceptez un nuage de lait dans votre thé, qui est un peu fort, c'est excellent. La prochaine fois, c'est vous qui le servirez, et je vous apprendrai à le faire.

— M'apprendrez-vous aussi à jouer du piano ? — osa Cécile.

— Mon piano est un clavecin. . . . Oui, je vous apprendrai, si toutefois vous avez des dispositions. . . .

— Autrement dit, le don, appuya M. Porphyre Rondeau. Je suis frappé, et depuis longtemps, en lisant et en étudiant les écrivains de notre siècle et de tous les temps, de la variété d'expression qui fait de chacun d'eux un type original. Ils ont tous appris les mêmes règles auxquelles ils se sont tous à peu près conformés, cela va de soi, mais s'il n'y avait en eux que cette acquisition uniforme, ils auraient tous produit des œuvres pareilles par la contexture. . . . Au lieu de cela, quelles différences de formes, d'arrangement, de parole, d'inspiration verbale ! . . . Je ne parle pas de l'invention, de la création, du sujet, je ne parle que de la façon de dire, qui est toujours venue, qui viendra toujours mystérieusement du don que l'on apporte en naissant. . . . On naît écrivain, on naît peintre, sculpteur, musicien.

— Ou danseuse, — dit Stéphanie.

— Ou couturière, — se permit Cécile, qui écoutait sans perdre un mot, la respiration arrêtée, cette dissertation nouvelle pour elle.

— Couturière, mais oui, ma chère petite, — dit la maternelle danseuse. — Il faut un œil de dessinateur pour couper un costume, un œil de peintre pour inventer un assemblage de couleurs, une main de sculpteur pour donner la forme à une robe et à un manteau, pour en rêver l'ampleur, la chute et les plis. . . . Il y a des génies dans la couture, comme ailleurs, et ces génies sont appointés dans certaines maisons comme des

ministres d'État. . . . Je vous souhaite, ma chère enfant, une destinée pareille.

— L'important est d'aimer son métier, — ajouta M. Porphyre Rondeau. — Si vous allez à votre atelier comme à une corvée, vous n'y ferez jamais rien de bien, vous vous acquitterez de votre tâche sans goût, ni plus ni moins. . . . Et vous continuerez ainsi toute votre vie, jusqu'à ce qu'on n'ait plus besoin de vous, et vous en verrez d'autres vous distancer, non pas toujours par amour de ce qu'elles font, mais par ambition, par désir de parvenir. . . . Le moyen le meilleur, c'est de comprendre, de perfectionner son travail, de vouloir toujours davantage et mieux !

— C'est décidé, — dit Cécile, — puisque je suis dans la couture, je vais tâcher de faire une bonne couturière.

— Je suis bien sûre, — dit aimablement Mlle Stéphanie, — que vous êtes déjà très forte, je vois cela dans vos yeux, et je lis dans vos mains. . . . Donnez-moi votre main gauche. . . . Très bien ! la paume large, les doigts courts, mais déliés et carrés du bout. . . . Pour les lignes, c'est comme tout le monde, des chances de bonheur et de malheur qui se contrarient, un chemin de fortune avec un sentier de fatalité qui le traverse. . . . Des bosses de volonté et d'affectivité. . . . Vous êtes bien constituée pour vivre, pour être heureuse, et même pour souffrir.

— C'est de la bonne aventure, et de la mauvaise aussi, que vous m'annoncez-là, mademoiselle. . . . Tout cela est déjà commencé pour moi, et depuis longtemps. . . . Mais croyez-vous vraiment que la destinée est écrite par les lignes de la main ?

— Oh ! non, pas plus par cela que par le reste. Mais notre destinée est en nous, écrite dans nos mains, comme sur nos visages, comme dans notre écriture, comme dans nos paroles. . .

— Dans notre esprit et dans notre cœur, — acheva M. Porphyre Rondeau. . . .

— Mais venez, mademoiselle, je vais vous montrer comment est fait mon clavecin. . . .

— Je prends congé de vous, dit M. Porphyre Rondeau, je dois terminer des épreuves à rendre demain matin. Je retourne donc à mon grimoire.

Mlle Stéphanie prit plaisir à expliquer à Cécile, en voyant que celle-ci comprenait ses explications, le mécanisme de l'instrument qu'elle ouvrit, dont elle lui montra le double clavier, les six octaves, les tiges fixées aux touches avec leurs plumes de corbeau, dont les pointes flexibles s'appuyaient sur les cordes, les faisaient vibrer, résonner et chanter de leurs voix cristallines et sèches. Elle lui fit en conclusion exécuter des gammes que la petite écoutait confuse et charmée, comme une musique céleste. Surprise, Mlle Stéphanie vit son élève d'une heure jouer finalement les gammes des deux mains, sans se tromper.

— Je vous ai dit que je vous apprendrai. . .
Maintenant, je crois que vous apprendrez.

Elles se séparèrent. Mlle Stéphanie retomba au repos méditatif de ses dimanches. Cécile alla reprendre son linge après toutes ces émotions.

Le dimanche suivant, à dix heures du matin, elle sortit, pour reprendre le cours interrompu de ses promenades, gagna les arcades de la rue de Rivoli, chercha, parvenue à la hauteur de Saint-Germain-l'Auxerrois, à se souvenir d'une visite au Louvre faite autrefois, — qu'il y avait longtemps de cet autrefois ! — finalement, demanda un renseignement à un gardien de la paix, qui lui indiqua l'entrée sous la voûte, juste en face l'église. Elle entra, se trouva dans la salle basse du musée égyptien, gardée par le sphinx colossal.

Elle fut interloquée, stupéfaite devant les figures de

granit sombres, noires, bleuâtres, verdâtres, qui l'accueillirent dans le silence où l'on n'entendit que le frôlement de ses pas légers. . . . Elle était seule dans la salle, et il lui sembla pénétrer dans l'assemblée mortuaire de personnages changés en pierre depuis une éternité. Ils avaient des bouches épaisses, hermétiquement closes, des yeux ouverts d'aveugles, sans prunelles et sans regards. Certains d'entre eux étaient des géants assis, les bras pliés, les deux mains sur les genoux. D'autres, les jambes en mouvement de marche, un bâton à la main, parurent à Cécile des voyageurs subitement arrêtés dans leur course. Elle lisait sur les socles des noms de divinités et de rois, des dates indiquées par des dynasties chiffrées.

Elle continua sa promenade autour de ces êtres chargés d'années, métamorphosés en immortelle matière et elle finit par démêler le sens mortuaire de cette sombre réunion. Chaque statue devint une gardienne du secret des tombeaux. . . .

Elle gravit un escalier, large et aisé, aux marches de pierre jaunies par le temps, muni d'une rampe de fer, et elle pénétra dans de nouvelles salles d'un tout autre décor que la salle basse peuplée de colosses, d'hommes et de femmes aux proportions exactes, de divinités à têtes de panthères, de sarcophages et de momies. Ici, sous le verre des vitrines, des objets de tous genres, rangés dans un ordre parfait, se présentaient à ses yeux, des dieux minuscules, de ceux que l'on enfermait dans les sépulcres avec les défunts, des rois, des animaux sacrés, des colliers, des bagues, tous ces bijoux d'une finesse et d'un goût singuliers. Presque tous étaient ornés d'oiseaux aux ailes étendues, faits de pierre, où les nuances du bleu et du vert se sertissaient de fins lisérés d'or, et près de ces oiseaux, qui étaient des éperviers, des insectes au dos bombé, aux ailes fermées,

qui ressemblaient à des hannetons, des scarabées que Cécile était tentée de croire endormis, continuant leur sommeil et leur rêve d'insectes sous les vitrines du musée, accroupis sur la plaque d'un collier ou accrochés au chaton d'une bague.

Une autre foule commençait d'envahir les salles, une foule vivante, la foule des dimanches, et Cécile songea à regarder sa petite montre d'argent. Il était tout près de deux heures, il y avait trois heures que la jeune fille vivait dans les salles du musée, dont elle emporta encore, en s'en allant, deux visions qui la stupéfièrent. D'abord, celle de la princesse Toui, statuette précieuse dans une cage de verre, posée sur une colonne entre deux salles. Cécile songea à Mlle Stéphanie devant cette fine princesse, qui avançait l'un devant l'autre ses pieds furtifs, et qui n'aurait pas été déplacée dans la chambre où la danseuse de cire évoluait de toute sa grâce dans une autre cage de verre.

L'autre vision fut celle du Scribe assis comme un tailleur au milieu d'une salle : celui-là était la réalité même, il avait beau être en pierre jaune, avec des cheveux peints, des sourcils et des cils dessinés en noir autour de l'émail blanc des yeux, il était étonnant d'attitude, il écoutait véritablement ce qui lui était dicté et, sûrement, il allait écrire de cette main droite qui tenait le stylet, sur cette feuille que tenait la main gauche. Cécile, comme elle avait pensé à Mlle Stéphanie Lechevallier tout à l'heure, devant la princesse Toui, pensa à M. Porphyre Rondeau au milieu de ses paperasses, levant la tête pour écouter et se préparant à écrire, sauf que M. Porphyre Rondeau était son propre scribe et s'écoutait lui-même, tandis que celui-ci était sans doute au service de l'un de ces puissants rois en granit verdâtre ou rose, même de l'un de ces sombres dieux aux mains posées sur les genoux, peut-être aussi de

la déesse Sekhet à tête de panthère, capable de dicter des ordres à ce pauvre homme si attentif, tout yeux et tout oreilles, se disait Cécile.

La faim commença à se faire sentir dans le jeune organisme fatigué par cette marche lente sur les dalles et les parquets du Louvre. Elle se trouva à l'air libre, et puisqu'elle avait recommencé à gagner sa vie, et qu'elle avait de l'argent dans son porte-monnaie, elle s'en alla déjeuner dans un proche restaurant. Elle y dévora avec une certaine joie de vivre, au sortir de la nécropole égyptienne, le pain tendre, le jambon rose, la salade verte et la grappe de raisin dont elle fit offrande à sa fringale. Son repas terminé, elle se demanda si elle n'allait pas retourner au Louvre, mais elle était fatiguée, il devait y avoir vraiment trop de monde, et puis elle avait promis d'aller voir Mlle Stéphanie et son clavecin, et pour rien au monde n'aurait voulu manquer à sa promesse. Elle gagna donc la rue Saint-Honoré où sa voisine l'attendait.

— Enfin, j'ai une nouvelle visite à mes dimanches, cela fait deux, car notre voisin ne manque jamais de venir me demander une tasse de thé ou de chocolat. . . . Aujourd'hui, il y aura du chocolat quand nous aurons pris notre leçon de clavecin. . . . Allons ! exécutez-moi des deux mains les gammes montantes et descendantes, nous allons voir si vous vous souvenez de la leçon de dimanche dernier.

Quand M. Porphyre Rondeau vint, au signal de la musique, Mlle Stéphanie Lechevallier lui dit sa satisfaction de la mémoire et de la vivacité de compréhension de Cécile. Ils en eurent bientôt des preuves nouvelles, quand, autour du chocolat fumant dans les tasses, ils firent raconter à Cécile l'emploi de sa matinée, et que celle-ci fit défiler devant eux, en les accompagnant des pensées qu'ils lui avaient suggérées, les personnages du

rez-de-chaussée, les vases, les bijoux, les scarabées du premier étage, sans oublier la princesse Toui dont elle fit hommage à Mlle Stéphanie, et le Scribe, dont elle offrit l'image à M. Porphyre Rondeau.

— Savez-vous, mademoiselle Cécile, — dit celui-ci, — que vous avez fort bien fait de ne pas courir tout le musée au hasard, enfilant, traversant toutes les salles, et de vous en tenir à la première où vous êtes entrée. Vous en avez eu une impression qui se serait perdue avec le reste, si vous aviez galopé tout le Louvre. Je connais bien le Louvre, et c'est ainsi qu'il faut le visiter. Retournez-y, puisque cela vous intéresse, et même, je le vois, vous passionne, et quand vous aurez travaillé ainsi toute seule, je vous remettrai dans le bon chemin, si vous vous trompez de route.

— J'irai avec vous un jour, — dit Mlle Stéphanie, — je vous montrerai des choses que j'aime, mais faites votre choix avant.

— La prochaine fois, — reprit M. Porphyre Rondeau, — entrez à gauche, sous la même voûte, vous verrez l'Assyrie, qui vaut aussi la peine d'être vue, et, s'il vous reste du temps, allez voir la Grèce.

Cécile promit, fière d'être encouragée, et en même temps, modeste devant ces voisins si savants. Rentrée chez elle, elle se dit qu'elle pouvait aller au Louvre sans eux, mais elle mesurait le temps gagné par leur contact, comprenait plus vite et voyait mieux, lorsqu'un mot précis de Mlle Stéphanie, une explication claire de M. Porphyre Rondeau venaient au secours de son intelligence encore enfantine, de sa curiosité mal définie.

Le dimanche suivant, Cécile entra au Louvre par la porte qui lui avait été indiquée, se trouva projetée de la rue de Paris en pleine Assyrie. Elle n'y ressentit pas une impression de la même force profonde qu'en Égypte, regarda avec un respect sans terreur les colosses de

Khorsabad, taureaux à faces humaines, porteurs de fausses barbes tressées. Elle ne retrouva la vérité qu'elle avait devinée aux œuvres égyptiennes que dans le corps trapu, ramassé, en basalte, de l'architecte Goudéa, dans les corps souples et puissants des animaux, lionnes au repos ou poursuivies, chevaux attelés à des chars, lancés au galop de guerre ou de chasse, tels qu'ils sont gravés sur les bas-reliefs.

Elle continua sa promenade, parvint à des salles où se leva tout à coup devant elle un art différent, des colonnes couronnées de feuillage, des figures d'une puissance fine, mesurée, qui se dressaient en attitudes élégantes, avec des gestes d'une grâce surprenante, sur des fragments de murailles et sur des socles. L'une d'elles, une femme sans tête, le corps ailé, semblait fuir le bloc où elle était fixée, tant son élan était sûr et rapide. Cécile était en Grèce, dans une région dont il lui était impossible de ne pas ressentir l'atmosphère de clarté et de vie harmonieuse.

Que devint-elle, lorsqu'elle quitta ces salles de Sélinonte pour pénétrer dans les galeries où l'art grec aligne ses rangées de dieux et de déesses, d'hommes et de femmes, aux proportions impeccables, où l'on cherche en vain un défaut ou une tare. On aurait dit que les statues vivaient et chantaient. Il y avait autour d'elles de la joie et de la fête. Aux frises d'un temple, des chevaux s'enlevaient du même mouvement régulier, comme aux sons d'une musique, et leurs cavaliers participaient à ce même rythme de course, bondissaient avec leurs montures, ivres comme elles de l'espace parcouru, mais les guidant d'une main sûre, maîtresse de l'allure et du but. Des jeunes filles passaient en procession, vêtues de robes longues et de tuniques, et sûrement elles chantaient un hymne cadencé, à voir la régularité de leur marche et son aisance harmonieuse.

Des dieux surgissaient avec un calme souverain : Bacchus, couronné de pampres, d'une grâce voluptueuse, presque efféminée ; Mercure, subtil et agile, des ailes à son casque et à ses talons ; Apollon, le plus beau, le plus fier, son arc à la main, le visage rayonnant de lumière, beauté qui plane au-dessus de l'univers ; Hercule, couvert de la peau de lion, appuyé sur la massue, vainqueur des monstres ; Jupiter, chevelu et barbu, force imposante qui commande à tous et à tout. Les déesses égalent les dieux : Junon, orgueilleuse ; Cérès placide, chargée d'épis et de fruits, image de la terre féconde ; Minerve, casquée, la lance à la main, guerrière invincible qui donne à Cécile le beau frisson d'une force qui serait juste, tant il y a de lucidité et de raison marquées à ce front pensif, à cette bouche sérieuse ; Diane, devant laquelle Cécile s'arrêta longuement, qui l'émut par sa fierté farouche, un air de hauteur qui n'exclut pas la grâce, celle qui rattache sa tunique sur son épaule, celle qui passe en courant avec sa biche ; Vénus, enfin, déesse de l'amour, femme épanouie, orgueil de la chair, mère du monde. . . .

Cécile reprit son ardeur devant l'art gothique, qui raviva en elle le souvenir de son ascension de Notre-Dame, et lui parla immédiatement un langage qu'elle entendait, par une humanité triste et narquoise, pitoyable et héroïque, qui ressemblait à celle de son faubourg. Elle goûta avec délices ce que contenait le beau nom de Renaissance, le changement en figures françaises de la mythologie de la Grèce, ses trois Grâces, ses Dianes, ses Vénus, ses Cérès, devenues des divinités fastueuses, mais qui avaient gardé sur leurs visages et dans leurs mouvements quelque reflet de leurs origines et de leur croissance sur la terre et sous le soleil de l'Attique. Elle vit que cette influence de la Grèce persistait à travers toutes les époques. Le

xvii^e siècle lui offrit le spectacle des tournures gréco-romaines, théâtrales, pompeuses, de ses héros et de ses héroïnes, et Louis XIV l'amusa comme un Apollon à perruque. Le xviii^e siècle lui apprit une nouvelle métamorphose des formes antiques, devenues familières avec ses divinités bocagères, ses naïades, ses nymphes et ses satyres déguisés et apprivoisés.

Lorsqu'elle pénétra aux salles de peinture, munie de l'itinéraire que lui avait tracé M. Porphyre Rondeau, le monde de la couleur ravit ses yeux, fit comprendre davantage à son esprit comment l'art exprimait la vie. Elle s'y vit dans un pays nouveau, qui réunit tous les pays, environnée d'une population d'êtres qui avaient vécu et semblables à ceux qui vivaient encore, et à ceux qui vivront demain. Du Midi au Nord, de l'Italie et de l'Espagne à la Flandre et à la Hollande, de l'Allemagne à l'Angleterre et de toutes les parties de la France, les paysages et les figures se séparaient et s'assemblaient, étonnants de diversité, montrant à ceux qui savent les voir les beautés de leurs richesses et les aspects de leurs existences. Elle va vers le Vinci, comme vers un magicien, à ses visages recéleurs de secrets et posant au passant la même éternelle question par le sourire de leur pensée. Elle admire l'ordre brillant des petits tableaux hollandais. Elle s'amuse de la galante mascarade du xviii^e siècle, et bien qu'elle soit séduite par elle ne sait quel charme émané de Watteau, c'est Chardin qu'elle aime, l'existence reposée qu'il représente aussi bien que les Hollandais, mais avec une tendresse qui n'est qu'à lui et qu'il révèle même par un flacon de cristal, par des fruits, par une brioche piquée d'une fleur. Enfin, celui qui l'appelle sans cesse, c'est Rembrandt : ses visages de femmes, dorés de lumière, son Ménage du menuisier illuminé d'un rayon, son Christ éclairé d'une flamme intérieure, et lui-même, Rem-

brandt, à tous les âges, jeune et déjà pensif, avec sa toque de velours et sa chaîne d'or, et vieux, un mouchoir noué sur la tête, fatigué et orgueilleux, les yeux profonds, regardant tristement et fièrement. Sans rien savoir de sa vie, Cécile compare ces deux images, voit entre elles un abîme de douleurs. Oui, c'est Rembrandt qu'elle préfère à tous, et lorsque M. Porphyre Rondeau lui demande, en manière de plaisanterie, quel est le tableau du Louvre qu'elle aimerait le mieux posséder, elle lui répond, sans hésitation, que c'est un petit tableau où il y a un homme à barbe blanche, assis au pied d'un escalier en spirale, par lequel descend la lumière.

— C'est le *Philosophe en méditation* ! Plaisant choix pour une fille de dix-huit ans ! — dirent M. Porphyre Rondeau et Mlle Stéphanie Lechevallier.

IV

RENCONTRE AVEC LE PROPHÈTE

TOUTE cette période de la vie de Cécile Pommier fut ainsi employée à de multiples occupations. Elle était à l'âge où la force de la vie physique peut faire face à tout ce qui se présente pour exciter l'activité du corps et de l'esprit. Le mouvement du sang et l'équilibre du système nerveux permettent d'accomplir comme choses naturelles de véritables prodiges. Cécile était, de plus, pourvue d'une méthode apprise par l'habitude, presque sans enseignement. Petite fille, elle avait toujours terminé ce qu'elle avait commencé, ne laissant jamais rien en désordre, ménage, cuisine ou couture. Jeune fille, elle continuait ces pratiques, faisant tout rapidement et sans fièvre. Couchée lorsque la fatigue et le sommeil venaient, elle se levait tôt, sans regret et sans mauvaise humeur, expédiait son ménage, facile à tenir, déjeunait, faisait sa toilette, s'habillait, partait ponctuellement pour l'atelier. La journée finie, elle rentrait d'un pas régulier, flânant des yeux aux vitrines, s'intéressant de plus en plus, par ce qu'elle avait appris, aux curiosités, aux meubles, aux tableaux, aux étalages des librairies.

Elle n'avait pas cessé de lire, et ses conversations avec ses voisins n'avaient fait que confirmer son goût et le diriger. Elle s'était plu aux romans d'aventures tels que *Les Trois Mousquetaires* et *Monte-Christo*, et

elle avait su discerner, sous l'appareil de l'imagination, la finesse de l'observation, la tenue des caractères, la vivacité des dialogues. Mais tout cela s'absorbait facilement, tandis qu'au contraire, elle connut un travail ardu de l'esprit, et, par moments, une véritable souffrance, à entrer dans le monde de Balzac. Elle lut et relut certaines pages, pour démêler, à travers ces pages pleines, ardentes, profondes, l'analyse de tant de sociétés diverses et de tant d'individus variés par lesquels l'écrivain justifiait ce titre formidable de *La Comédie humaine*.

Elle finissait par aimer ce magicien, qu'elle trouvait infernal et qui se révélait céleste, lorsqu'il faisait se lever de son œuvre et du grouillement de ses monstres quelque créature angélique, toute pureté et tout amour, toute bonté et tout sacrifice, qui brillait comme une lumière céleste au milieu de l'enfer social. Cécile sentait qu'il aimait ces êtres de choix, ces enfants chéris de sa puissante imagination, et que s'il les offrait en holocaustes à la vérité, c'était pour obéir aux lois inexorables de la vie. En revanche, il les dessinait de traits si délicieux, il les peignait de couleurs si suaves, qu'il faisait leur sort enviable et que l'on préférerait avec enthousiasme le sort cruel de ses victimes au sort victorieux de leurs bourreaux.

Quand elle fit part à M. Porphyre Rondeau de ses impressions de lecture, et qu'elle lui demanda la cause de cette possession de son esprit par les récits de Balzac, il lui fut répondu que celui-ci, plus qu'aucun autre, avait substitué la vie des êtres à sa propre personnalité. Il ne se racontait pas sans cesse, comme font beaucoup d'écrivains de talent et de génie, il racontait les autres. Cela ne l'empêchait pas d'être lui-même, d'avoir, quoi qu'on en ait dit, un style reconnaissable entre tous.

Certains avaient eu ce don, et M. Porphyre Rondeau

nomma Shakespeare et Molière, Walter Scott et Charles Dickens comme créateurs d'êtres, mais, pour lui, Balzac avait eu l'idée, entre toutes géniale, de faire une société par la réunion de tous ses personnages, et son œuvre imaginée avait pris, par la force de la vérité et par le sortilège de la manière de dire, une physionomie historique. M. Porphyre Rondeau y insistait : Balzac était non seulement le grand romancier du XIX^e siècle, mais le grand historien des mœurs du temps qui commence à la fin du Premier Empire, qui englobe la Restauration et le règne de Louis-Philippe. En cela, il a été le chef d'une révolution littéraire, le modèle impossible à éviter des écrivains qui l'ont suivi et qui ont voulu exprimer les mœurs de leur temps.

Cécile écouta attentivement les paroles de M. Porphyre Rondeau et elle les répéta si bien à Mlle Stéphanie, non pas mot à mot, comme une leçon apprise, mais dans leur esprit, que celle-ci en fut stupéfiée et dit sa stupéfaction au voisin.

Tous deux arrivèrent à cette opinion que leur jeune amie possédait un don particulier de mémoire qui pouvait s'exercer sur tous les objets et sur tous les sujets.

Ils s'étaient attachés tous deux à Cécile ; le vieil homme et la vieille demoiselle n'avaient plus de famille. M. Porphyre Rondeau avait bien son grand ouvrage dans lequel il vivait en réfugié, construisant comme un abri ce monument de pages de papier noircies d'encre, qui doit se changer en livre imprimé. Mlle Stéphanie Lechevallier avait son ménage, le culte de ses meubles et de ses objets, l'amour de la ville et de la campagne. Chez tous deux, malgré l'amitié qui les liait et qui leur suffisait avant l'arrivée de Cécile, il y avait encore place pour un attendrissement devant une jeunesse qui leur inspirait un désir de protection, comme s'il s'agissait

d'une fille retrouvée. Cécile de même éprouvait une reconnaissance filiale pour ces étrangers si généreux, si bienveillants, qui lui apportaient une aide qu'elle n'aurait jamais osé espérer sous cette forme imprévue qui était la conversation, le bienfait de la parole.

Le premier résultat de ce jeune épanouissement de son esprit, ce fut son métier qui en bénéficia. Au moment du carnaval de cette année-là, M. Harry reçut la commande d'un costume de dame pour le bal de l'Opéra. La cliente ne disait pas ce qu'elle voulait, elle n'en savait rien, comme il arrive souvent, elle désirait quelque chose d'original, un peu voyant, mais distingué tout de même. Il avait cherché et proposé, et Mme Pierre n'avait pas été plus heureuse dans ses tentatives. Ce fut celle-ci qui en parla à Cécile, qu'elle avait jugée parmi ses camarades comme la plus avisée et la plus réfléchie. La jeune fille se souvint d'un tableau du Louvre, où la taille craquait sous le satin rose, où le visage s'encadrait de tulle noir, la comtesse de Barck, peinte d'une façon preste et charmante par Henri Regnault. Elle n'eut même pas besoin de retourner au musée pour se remettre en mémoire la forme de la jupe et du corsage, l'arrangement de la coiffure, la vision des pieds menus et des bas blancs bien tirés. Elle apporta le lendemain matin à Mme Pierre un dessin sommaire, vrai dessin d'artiste couturière, où tout était indiqué. La « première » étala sur la table le patron en papier, et ce fut Cécile qui d'un coup de ciseau hardi, détermina la longueur, l'ampleur et la tournure du costume. Le modèle accepté, le déguisement en Manola rose et noire exécuté se trouva être une merveille, la cliente fut ravie, M. Harry aussi, et même Mme Pierre qui ne manifesta pas à Cécile l'ombre d'un sentiment douteux pour sa réussite. Bien au contraire :

— Je n'ai pas grand'chose à vous apprendre, — dit-

elle à la jeune ouvrière, — puisque vous devinez si bien, mais ce que je sais, vous le saurez, et je vous garantis que vous trouverez à vous occuper à Paris où vous voudrez.

— Oh ! Madame, je sais surtout que j'ai grand besoin de vos conseils, et que j'ai tout à apprendre ; j'espère bien rester longtemps auprès de vous.

Dès lors, Cécile qui avait toujours pris son métier au sérieux, s'y intéressa d'une manière plus précise. Associée au travail de Mme Pierre, elle acquit le coup d'œil rapide qui lui faisait deviner, d'après la forme et l'allure d'une cliente, quelle coupe il fallait donner à l'étoffe, pour habiller le corps qu'elle s'habituaît de plus en plus à considérer comme un mannequin, ou mieux, comme une statue. Si la taille, les proportions, les volumes s'équilibraient, rien à reprendre, l'étoffe devait s'adapter d'une façon rigoureuse, appliquée ou flottante, selon le goût particulier et la mode. S'il y avait quelque défectuosité, visible ou à demi cachée, elle devait être corrigée par le vêtement. Cécile excella bientôt à ce jeu de découvrir l'accord entre la forme vraie et la forme factice. Elle arriva à penser sans cesse à ces harmonies nécessaires. Dans la rue, l'œil fixé sur les passantes, elle distinguait les bien habillées des mal habillées, corrigeait en imagination les costumes considérés comme parfaits, et qui étaient portés fièrement, avec des airs de vanité tout à fait amusants. Cécile discerna que l'une des plus grandes affaires de la femme, si ce n'est la plus grande, est la toilette, et que la plupart croient que « c'est arrivé » lorsqu'elles ont un certain chapeau sur la tête et une certaine robe sur le dos.

Elle discerna aussi que ce qui guidait le plus le choix de la femme, était non le goût particulier, qui est rare, mais le souci de la mode. Que cette mode convienne ou

ne convienne pas à toutes, il importe peu, toutes la veulent, les grandes, les petites, les grasses, les maigres. Pour s'adapter à la loi de la saison, les grandes se feront petites, les petites se grandiront, les grasses se feront maigres, les maigres engraisseront. Le génie de la couture le veut ainsi pour les changements à vue qui ont lieu deux fois par an, saison d'été, saison d'hiver, avec des modes intermédiaires et préparatoires de printemps et d'automne.

L'occasion allait bientôt se présenter pour Cécile d'assister à une de ces grandes fêtes de la Sainte Mode, où Paris excelle. Le Grand Prix était proche. L'ouvrage était abondant et pressé et il avait fallu veiller à l'atelier. Comme les ouvrières aussi étaient des femmes, cette fièvre se communiquait à elles, et c'est avec une curiosité nerveuse et même avec de l'enthousiasme, que les costumes « dernier cri » avaient été confectionnés par ces jeunesses, aussi fières et heureuses de les admirer une fois finis que les clientes de les porter.

Il était d'usage que ce jour-là, M. Harry offrît à Mme Pierre une entrée au pesage, pour voir de près les inventions des autres couturiers, auxquels des emprunts habiles pourraient être faits, pour la campagne et la mer, et pour voir aussi « l'effet » des robes sortant de la maison Harry. De même on apercevait le patron, mais dans une tribune, où l'une de ses clientes lui réservait une place chaque année. La plupart des ouvrières avaient également à cœur d'aller aux Acacias voir le retour des courses, alors que les voitures de tous genres, landaus, calèches, coupés, breaks, défilent lentement comme des dais à la procession, laissant aux spectateurs admirer les idoles, les femmes à blason, les étrangères de marque, les actrices réputées pour leur talent ou leur beauté.

Ateliers de couturières, de modistes, de fabricants

d'ombrelles, de fleuristes, faisaient assaut de toilettes, et dès une heure de l'après-midi, cherchaient les places les meilleures, s'emparaient des chaises, attendaient le défilé.

Cécile se laissa convaincre, après sa première surprise à la pensée qu'elle pouvait figurer dans une fête de ce genre, dont elle n'avait jamais entendu parler que comme d'une cérémonie privilégiée et lointaine.

— Décidez-vous, mademoiselle Cécile, — lui dit Mme Pierre, — moi, je vous engage fortement à accompagner Georgette et Louise. Vous serez première et essayeuse un jour, vous inventerez des robes et des toilettes, il vous faut voir la mode en action.

Ces préceptes coïncidaient avec ce qu'avait deviné Cécile, et elle se rendit aux raisons de Mme Pierre et aux désirs de ses compagnes. Elle fit mieux, elle les aida à concevoir leurs costumes, à choisir leurs étoffes, leur donna la main pour l'exécution. Au jour dit, les trois jeunes filles qui avaient lié partie ensemble, furent au rendez-vous convenu de la gare Saint-Lazare. Elles furent ravies de s'apercevoir et se complimentèrent mutuellement de leurs toilettes. Georgette portait un modèle de la maison Harry, en mousseline blanche à pois brodés noirs et maïs, était coiffée d'un chapeau de paille de riz blanc, que Cécile lui avait conseillé, pour compléter les harmonies de sa robe. Quant à Louise, elle devait tout son costume à Cécile : robe de cachemire bleu de France, coupée à la Vierge, chapeau bergère en paille d'Italie, garni de fleurs des champs, le tout imité d'un portrait de Mme Vigée-Lebrun par elle-même, observé au Louvre.

— Vous êtes très jolie ainsi, — lui dit Cécile, — et vous aussi, Georgette, vous avez ce qui sied à votre tournure et à votre visage.

Les deux demoiselles furent enchantées, enchantées

aussi de la simple robe en mousseline de laine prune revêtue par Cécile, à la mode du jour, mais sans éclat, avec un chapeau de paille de même nuance, enguirlandé de feuilles et de fleurs de luzerne.

Ce fut ainsi qu'elles parvinrent à l'allée des Acacias et qu'elles prirent place sur trois chaises, Cécile entre les deux toilettes claires, et qu'elles assistèrent au retour triomphal des chars, en rangs serrés, menés au pas des chevaux par des cochers stylés. Cécile revit, avec de plus superbes atours, l'armée féminine qu'elle avait déjà vu défiler aux Champs-Élysées, devant l'Arc de Triomphe. Cette fois, il s'agissait d'une fête éclatante, d'un cortège de carnaval dirigé par la mode, de couleurs magnifiques étalées aux feux du soleil couchant, à l'ombre de minuscules ombrelles balancées comme des fleurs au souffle de la brise. On eût dit une armée de divinités entrant triomphalement dans une cité conquise, par une allée garnie de spectateurs, venant assister à l'apothéose.

Bien entendu, les jeunes filles qui accompagnaient Cécile, et Cécile elle-même, cherchaient dans ce défilé les toilettes auxquelles elles avaient travaillé et qui pouvaient faire honneur à la maison Harry. Elles en reconnurent plusieurs avec plaisir. . . .

Il y avait assez longtemps qu'elles étaient à la même place, et elles commençaient à éprouver le besoin de se dégourdir les jambes, de voir d'autres spectacles, s'il y en avait. Elles gagnèrent la porte ouverte sur Paris par l'avenue du Bois et y arrivèrent juste à temps, pour voir passer, entourée d'une escorte étincelante de cuirassiers, sabres au clair, une calèche attelée à la Daumont, avec un piqueur qui ressemblait au postillon de Longjumeau. Dans la voiture, un homme de visage paisible et sévère.

— Le président de la République ! — dirent Georgette et Blanche.

La voiture et l'escorte n'étaient plus qu'un nuage de poussière dorée au loin de l'avenue, que l'attention de la foule était attirée par une autre voiture.

— L'ambassadeur d'Angleterre ! Son cheval a été battu ! . . .

— La reine d'Espagne !

— L'empereur du Brésil !

— Le roi des Belges !

On marchait plus à l'aise dans la large avenue, ombragée et gazonnée, où la foule costumée du dimanche proclamait la joie d'une cérémonie entrée dans les mœurs. Non loin des jeunes filles, marchaient des jeunes gens aux allures d'artistes, qui ne nommaient pas seulement les têtes couronnées et les altesses blasonnées.

— Tiens ! — dit l'un, montrant un fiacre, — Degas et Forain.

Et un autre :

— Voilà Zola ! . . .

Cécile regarda, aussi longtemps qu'elle put l'apercevoir, la carrure puissante de l'auteur.

Puis, à peu de distance :

— Alphonse Daudet !

La figure fine, le regard aigu et appuyé, passa celui qui était l'auteur de *Fromont jeune et Risler aîné*.

Arrivées au rond-point de l'Étoile, les trois jeunes filles s'arrêtèrent un moment, avant de traverser la place. Un grand mouvement de foule se produisait.

— Qu'y a-t-il encore ?

— Victor Hugo ! . . . Victor Hugo ! . . . — répondaient les voix de la foule.

Et toutes ces voix, de plus en plus enthousiastes :

— Vive Victor Hugo ! . . .

Cécile n'était pas revenue de sa surprise qu'elle voyait le vieillard à trois pas d'elle. Celui-là n'était pas

en voiture, ne revenait pas du Grand-Prix. Il était sorti à pied, se perdant au profond de la foule, comme autrefois, pendant les grandes journées qu'il avait célébrées. Il parut, petit, fort, râblé, le visage coloré comme d'un soleil couchant, la barbe blanche, marchant à petits pas, pressé par tous, les hommes, les vieux, les jeunes, les femmes, les enfants, qui tous se précipitaient vers lui, voulant lui crier leurs vivats, le toucher, toucher ses vêtements. Des femmes lui présentaient leurs enfants, et il souriait comme un vieux dieu de ces hommages et de ces offrandes d'un peuple délirant qui lui chantait sa gloire. Il tendait ses deux mains, serrait toutes les mains avides, ouvertes vers lui. Il arrivait près de Cécile, et Cécile Pommier émue, tremblante, défaillante, tendit aussi sa main d'ouvrière vers l'homme de génie, qui la prit de sa forte main, large et courte, en même temps que le regard de feu de ses yeux profonds et noirs se croisait avec le regard attendri jusqu'aux larmes des yeux gris de la jeune fille toute pâle. Hugo ôta son chapeau, son vieux chapeau de marin, la salua, elle, en saluant la foule, et son grand front couronné de cheveux blancs brilla avec la majesté auguste d'un astre dans ce tumulte de Paris acclamant son poète.

Un officier de paix accourait, avec une escouade de gardiens pour dégager le grand homme enserré de toutes parts, étouffé presque, porté à chaque pas par la houle humaine. On lui fit place, on arrêta la file des dernières voitures et il traversa l'avenue du Bois, dans le grand espace vide, pour gagner l'avenue d'Eylau, annoncé et suivi par les mille et mille voix qui lui faisaient un retour triomphal à sa maison.

— Vive Victor Hugo ! . . .

Cécile, qui avait été séparée de ses compagnes, fut rejointe par elles qui la félicitèrent d'avoir pu serrer

la main du grand homme. Elle ne pouvait répondre, encore émotionnée.

— Maintenant, — dit Louise, — il est temps de regagner Paris. Vous allez venir avec moi toutes deux à la maison, où maman sera très contente de vous avoir à dîner. Il y a la soupe et le bœuf avec un poulet rôti, et personne d'autre que nous, mes parents et mon frère. Georgette a déjà accepté hier et prévenu chez elle, et si vous étiez bien gentille, mademoiselle Cécile, vous feriez comme elle. Allons, c'est dit ?

— Je vous remercie, mais je ne peux pas.

— Pourquoi cela ? . . . Voyons ! un bon mouvement. Ce sera un plaisir pour tout le monde.

— Merci encore, mais cela m'est impossible. . .

Rien ne put la décider.

— Allons ! ce sera pour une autre fois.

V

LA CAMPAGNE AU BORD DE LA MER

DEUX jours après, Mlle Stéphanie proposa à Cécile de venir au théâtre avec elle.

— Bien que j'aie perdu cette habitude, — lui dit-elle, — j'irai cette semaine pour vous. A votre âge, c'est une forte émotion que de voir sur la scène une autre vie ; plus tard, cela peut paraître fade.

— Plus tard, — dit M. Porphyre Rondeau, — on a les drames en soi, et les comédies aussi, et les acteurs et les comparses, et tout cela s'agite dans les ténèbres autant et plus que les autres dans la lumière !

Le samedi suivant, Cécile revêtue de sa robe prune et Mlle Stéphanie Lechevallier, en noir, avec quelque scintillement de jais au corsage, gravissaient le grand escalier de l'Opéra, puis d'autres escaliers encore, pour parvenir à la deuxième galerie. Cécile eut un premier saisissement en pénétrant dans ce temple de la musique, où l'architecture aux vastes proportions supporte la richesse surabondante des sculptures et des dorures, encadre d'un décor de palais magique la montée des spectateurs. Tout ce monde arrivait lentement, avec des poses qui semblaient apprêtées et qui étaient voulues par les costumes d'apparat, depuis les fins souliers jusqu'aux coiffures d'un art raffiné. Les robes et les manteaux traînaient sur les marches, créant un

intervalle entre les femmes qui s'avançaient peu à peu en ascensions majestueuses. Les messieurs, auprès d'elles, leur offraient le bras avec des allures de cavaliers servants.

— Ce sont les mêmes qui défilaient au jour du Grand Prix, mais ici, elles ont l'air plus sérieux, — dit Cécile, accoudée auprès de Stéphanie à une balustrade de marbre.

— L'air que l'on prend dépend de l'endroit où l'on se trouve, et ces gens savent plus d'un rôle, — répondit Mlle Stéphanie. — Ici, on va comme à un office, et c'est à l'honneur du théâtre. Mais vous allez voir tout à l'heure, ce sera bien mieux encore.

Elles s'installèrent à leurs places, au premier rang, et Cécile fut en effet plus éblouie qu'en montant le grand escalier. Autour d'elle, au-dessus d'elle, au-dessous d'elle, dans la salle vaste et profonde comme un abîme, sous la clarté d'un lustre immense brillant de tous ses feux, l'assemblée la plus manifique éblouit la jeune fille à se croire transportée dans un autre monde.

Au rebord de toutes les loges, les femmes débarrassées de leurs manteaux, se montraient aux regards et regardant aussi de leurs yeux et de leurs jumelles, échangeant avec leurs connaissances des bonjours d'un léger mouvement de tête, laissant tomber des sourires, puis continuant leurs conversations qui se confondaient dans l'immense salle en un léger bruissement, ponctué par les pincements de cordes des violons à l'orchestre.

Brusquement, le murmure et les accords cessèrent, le chef d'orchestre avait levé son bâton, l'introduction résonna dans le silence et l'immobilité du public. Cécile frissonna au déploiement d'une musique limpide, qui déroulait ses ondes claires et lumineuses comme celles d'une rivière au soleil. Les phrases se succédaient en un bel ordre savant. Enfin le rideau se leva, le docteur

Faust apparut dans son cabinet d'alchimiste, vêtu de sa houppelande, chantant tristement dans sa barbe blanche sa vie finie, sa science inutile. Méphisto surgit tout de rouge vêtu, la plume de coq au bonnet, railleur, joyeux et tentateur. La voix des acteurs détachait les mots, qui arrivaient à travers l'orchestre, et Mlle Stéphanie, accoudée à son fauteuil, voyait Cécile appuyée au rebord, oubliant tout. . . .

Sitôt la fin de l'acte, l'assistance avait repris son même aspect qu'avant le lever du rideau, les éventails se balançaient au bout des doigts gantés de blanc, les regards brillaient et s'abaissaient, les têtes se tournaient vers les messieurs venus en visite. Une promenade se faisait par les couloirs, les escaliers, et dans le grand foyer, où Mlle Stéphanie mena Cécile qui se vit toute menue, toute perdue parmi ces splendeurs d'or, sous ces peintures qu'elle distinguait mal dans la brume lumineuse. Ce qu'elle voyait mieux, c'étaient l'aspect et l'allure des messieurs en habit noir, vernis, lustrés, impeccables, le costume sacrifié et pourtant solennel, pour accompagner les magnifiques déguisements des femmes. Mais la jeune fille était pressée de connaître les aventures du docteur Faust, et bientôt se déroula l'histoire. . . .

Ce fut lorsqu'elle se trouva seule avec Mlle Stéphanie, dans l'avenue de l'Opéra sillonnée des derniers mouvements et des dernières lueurs de la fête de Paris nocturne, qu'elle donna libre cours aux sentiments qu'elle avait éprouvés.

— Enfin, vous êtes contente de votre soirée ?

— Oh ! Mademoiselle, c'est ma plus belle !

Cela fut dit d'un tel cœur, que Mlle Stéphanie fut reconnaissante à Cécile du plaisir qu'elle lui avait donné.

— Nous y retournerons encore, car il faut que je me prépare à quitter Paris pour mes vacances annuelles. . . .

Si vous vous y prêtez, je vous montrerai alors un autre théâtre.

Le lendemain, qui était un dimanche, Mlle Stéphanie ne fut pas peu surprise d'entendre à travers la cloison une voix pure s'élever comme un chant d'oiseau. Cécile redisait la *Chanson du roi de Thulé* qu'elle avait entendue la veille, et cela sans rien omettre, ni un mot, ni une inflexion, jusqu'à la fin qui se perd dans l'infini de la rêverie par des notes soupirées.

— Est-ce possible ? . . .

Pour répondre à la jeune fille, elle ouvrit son clavecin, joua l'air, qui répandit sa mélancolie plaintive jusqu'à Cécile. Celle-ci comprit et vint.

— Vous connaissiez ce chant ?

— Je l'ai retenu.

— Eh bien, M. Porphyre Rondeau a raison, vous avez une mémoire un peu surprenante. . . . J'ai déjà vu cela, des jeunes filles, des jeunes gens qui chantaient un air, récitaient une tirade, pour les avoir écoutés une fois. . . . Mais le fait n'en est pas moins étonnant. . . . Voulez-vous répéter les paroles ?

Cécile, accompagnée au clavecin, chanta de nouveau sans une faute.

— Vous n'avez pas seulement de la mémoire, vous avez une jolie voix. Si vous appreniez, vous feriez une chanteuse de théâtre.

— Jamais ! — répondit Cécile avec énergie. — Je ne veux pas jouer de rôles ! Me montrer en public, moi, Cécile Pommier ! — ajouta-t-elle en riant. — Je ne suis pas née pour cela. . . . Voyez-vous, Mademoiselle, je ne sais pas encore bien ce que je veux, mais je crois savoir ce que je ne veux pas. Je ne voudrais pas de l'une de ces existences comme j'en ai vu au Grand Prix et à l'Opéra . . . ni sur la scène, ni dans la salle, je veux dire dans les loges. . . . Aux dernières galeries, avec

vous, oui, on est bien. . . . On voit tout, on n'est pas vu !

— Ne faites pas de projets. . . . La vie fait de nous ce qu'elle veut. . . . Rappelez-vous cela. . . . Je sais que vous êtes prudente, c'est écrit dans vos yeux gris, mais où vous serez, le destin ira vous chercher. . . . En attendant, si vous n'avez rien à faire aujourd'hui, aidez-moi à préparer ma malle. . . . Vous saurez ce que j'emporte pour aller à la campagne.

— Alors, vous partez ? — dit Cécile, avec une anxiété qui fut sensible au tremblement de sa voix et visible à l'expression de son visage.

— Oui, à la fin de la semaine, et je compte vous emmener.

— Moi ! . . .

— Oui, vous, s'il y a moins de travail chez Harry et si l'on vous donne un congé. Informez-vous de cela demain. . . . Cela vous plaît-il ?

— Oh ! Mademoiselle, avec vous, j'irai où vous voudrez.

Elles se regardèrent, échangèrent ainsi un de ces serments informulés qui se passent de paroles.

Selon sa promesse, Mlle Stéphanie retourna avec Cécile au théâtre. Cette fois, au Théâtre-Français, où *Tartuffe* était affiché. Ce n'était plus la splendeur de l'Opéra, ni la même assistance et son grand rôle de figuration mondaine dans un palais. Ou si c'était la même assistance, c'était un autre rôle, plus tranquille, presque grave, en accord avec l'esprit du lieu. Dès les premières répliques, le langage clair, les réparties promptes, la cadence du vers, qui n'empêchait pas les choses dites de garder le ton de la conversation, enchantèrent Cécile, et sur son fin visage passèrent, en impressions rapides, les nuances de la comédie bourgeoise qui se déployait devant elle et qui, peu à peu, devenait un

drame angoissant, où se jouait le sort d'une maison, la quiétude d'une famille. Quand parut enfin Tartuffe, au troisième acte, il était attendu par Cécile avec une terreur de petite fille qui croit voir entrer l'ogre. . . . Elle se rassura en écoutant de quelle façon Dorine tient tête à l'homme noir et sournois, et le rire anima sa physionomie à l'unisson du rire qui courait la salle. Que Cécile aima donc cette Dorine, la servante, et cette Élmire, la maîtresse !

Elle soumit ses impressions à M. Porphyre Rondeau, le lendemain, autour du chocolat savoureux que leur offrait Mlle Stéphanie avant son départ, et l'écrivain expliqua que Goëthe et Molière étaient deux esprits de genres opposés, s'exerçant de manière contraire sur des sujets humains, ou plutôt les choisissant différents.

— Chaque fois que Molière a conçu une œuvre, il a voulu aider l'homme et la femme à voir clair et à s'appuyer sur la raison. . . . Il les prévient des dangers qu'ils courent, et il les prévient impitoyablement. Il les épouvante par sa farce et son ironie. Pour les récompenser, toutes ses pièces finissent par des mariages, des mariages selon la nature, de jeunes gens entre lesquels il n'est jamais question d'intérêt, d'argent, de dot. . . . Ah ! quel brave homme ! . . . Mais Shakespeare, qui n'a représenté que les fatalités de la vie, avec l'impartialité d'un créateur, quel grand poète ! . . . Pour moi, je les aime tous les deux, et je les mets au-dessus de tous les autres, Goëthe compris ! J'espère que vous comprendrez et aimerez tout cela comme moi et Mlle Stéphanie.

— Oh ! monsieur, j'ai autant de plaisir à vous écouter que d'aller au théâtre. . . . Si vous saviez quel bienfait, vous et Mlle Stéphanie, vous m'avez apporté ! . . .

— Allons ! tant mieux, ma chère enfant. Cela prouve que le hasard fait parfois bien les choses, lui qui les fait si mal d'habitude. Il faut continuer à nous voir, et

quand nous n'y serons plus, continuer à penser à nous. Pour le moment, Mlle Stéphanie m'a dit son désir de vous avoir à la campagne. Acceptez, vous ferez bien.

— Si cela se peut, je ne demande pas mieux. Et vous, monsieur, ne vous reposez-vous jamais ?

— Il promet de se reposer cette année, — dit Mlle Lechevallier. — Il a fini de corriger ses épreuves, donné son dernier bon à tirer, et en attendant que son livre paraisse, il devrait bien venir nous voir à Hagueville, où nous tâcherions de lui faire le séjour agréable. . . . Mais je sais d'avance qu'il n'en fera rien. . . .

— Je ne puis dire ni oui, ni non, — dit le vieil écrivain.

— Vous voyez ! . . .

— C'est que j'ai un troisième et dernier volume à écrire, et le temps me presse !

— Oh ! il est bien avancé votre troisième volume, avec toutes les notes que vous avez prises et les chapitres que vous avez déjà écrits.

— Hélas ! c'est un livre que je ne finirai peut-être pas. Le siècle a encore trop d'années à courir.

— Eh bien, vous arrêterez le siècle à la date d'aujourd'hui.

— Il est vrai que le plus fort est fait, et que ces quatre-vingts ans de littérature tiendront en trois volumes. Le dernier sera aussi chargé que les autres, avec tout le mouvement réaliste et positiviste du Second Empire et de la troisième République, dominé par la philosophie de Renan et de Taine. Le théâtre autour de Dumas et Augier, le roman renouvelé par l'art de Flaubert, des Goncourt, continué par Daudet, par Zola. Et, à travers cela, la suite de l'art romantique par Hugo évolué, par Théophile Gautier, et un renouveau de poésie, comme il y a eu un renouveau du roman, par Baudelaire, les Parnassiens, Mallarmé, Verlaine. . . . Ah ! oui, c'est encore bien de la besogne pour moi

— Oui, mais comme vous serez heureux d'avoir classé toute cette production. Ce sera votre gloire.

— La gloire est le soleil des morts, a dit Balzac. Attendons en paix sa venue, comme si elle devait vraiment venir, mais ne faisons rien pour la forcer. Le travail n'a pas besoin de réclame.

Ainsi se dévidaient ces sages réflexions, autour des tasses fumantes, devant le ciel d'été nouveau, dont les nuages argentés passaient lentement sur l'azur, dans le cadre de la fenêtre, entouraient le Napoléon de bronze. M. Porphyre Rondeau dissertait aimablement, Mlle Stéphanie souriait, Cécile écoutait.

Celle-ci, le lendemain, apporta la nouvelle que la morte-saison s'annonçant, la maison Harry se privait d'une partie de son personnel. Cécile, par faveur, et par l'appui de Mme Pierre, qui l'avait associée à son travail, obtenait un mois de congé payé. Elle reviendrait ensuite préparer, avec sa protectrice, la saison d'hiver.

— C'est parfait, — dit Mlle Stéphanie, — nous partons le 30 et passerons tout juillet dans ma maison des champs, que je ne quitterai que fin septembre, pour vous revoir satisfaite de votre sort.

Sur ces arrangements et ces promesses, les deux femmes, la vieille et la jeune, alertes l'une et l'autre, prirent le train à la gare Montparnasse, avec deux billets de seconde classe pour Granville. Elles partirent le matin. Cécile avait le souvenir du train de banlieue qui l'emportait autrefois avec sa famille vers la tante qui habitait Saint-Leu-Taverny, mais elle voyait maintenant avec d'autres yeux, et ce fut d'une surprise sans cesse excitée, aussitôt après le tintamarre des gares parisiennes et la traversée de la zone et des maisons entassées des villages suburbains, qu'elle se trouva en pleine vitesse et en pleine campagne. Tout passait, tout fuyait devant elle, les champs, les bois,

les collines, les vallons, les rivières, les nuages, et aussi les petites villes, les villages, les hameaux, les fermes isolées, les troupeaux de vaches et de moutons et les rares humains disséminés dans l'étendue, les paysans courbés sur la terre, les paysannes dans les chemins, les enfants debout contre une haie et qui criaient au passage du train. Quelle féerie dans ce mouvement tournoyant et vertigineux ! Les images évanouies, qu'on avait à peine le temps d'apercevoir, se reformaient sans cesse en d'autres images, qui tombaient les unes sur les autres, mais à travers tout se dessinait, on ne sait comment, une vaste région indéterminée, d'une amplitude extraordinaire, la vaste terre s'arrondissait sous le vaste ciel libre.

Au passage des villes, le train ralentissait sa marche, et l'on avait le temps de voir un clocher, un château, des rues, des maisons, des boutiques, des gens sur le pas des portes, de rares passants. La vie provinciale offrait sa tranquillité aux voyageurs emportés par le bruit dans la vapeur trépidante, aux halètements coupés de sifflets stridents. Cécile, si vite que ces paisibles décors se fussent déroulés devant elle, avait le temps de les comparer aux grandes voies de Paris, envahies sans cesse de foule, et rêvait à la pensée des existences qui se vivaient là, sans autre désir que celui d'accomplir chaque jour la tâche voulue par la nécessité.

— Ne croyez pas trop cela, ma chère petite, — lui dit Mlle Stéphanie, tout en faisant les apprêts du déjeuner de jambon, poulet et fruits, qu'elle avait apporté pour le voyage.

— Ne croyez pas trop cela, la vie provinciale a ses soucis, ses vertus et ses vices, ses drames aussi, tout comme la vie parisienne. Il y a des anciens qui n'ont jamais bougé, mais la jeunesse voyage, ne revient pas toujours, et celle qui reste s'impatiente, s'ennuie. Vous

voyez mon exemple : je suis une provinciale, mais j'ai vu du pays. Il est vrai que je reviens dans celui-ci, qui est le mien, avec joie, et que j'y resterais bien volontiers.

— Et M. Porphyre Rondeau, d'où est-il ?

— Il est de Vendée. Et vous, de Paris, naturellement ?

— Oui, de Paris, comme mes frères et ma sœur et mon père, mais ma mère était de Bretagne.

— Tout cela c'est du cousinage des pays d'Ouest. Je ne suis pas étonnée que nous nous soyons accrochés ainsi tous les trois, « crochés », comme on dit en Normandie.

Pendant ce temps, la contrée devenait plus sylvestre, de verdure plus sombre, d'aspect plus grave, avec des ondulations de terrain plus longues. Un souffle plus fort venait de l'espace, chassant les nuages.

— Nous approchons, — dit Mlle Stéphanie.

Le train dévalait par des chemins creux, des champs bordés de haies. En se penchant, Cécile aperçut de loin une tache sombre sous le ciel.

— La mer !

Puis on cria : « Granville ! »

Les deux voyageuses descendirent de wagon, sortirent. Une main se tendit vers elles, une voix les appela :

— Par ici !

— Ah ! bonjour, Mariette, voilà le billet des bagages. La voiture est là ?

— Oui, Mademoiselle.

Celle qui recevait les deux femmes était une grande fille vigoureuse, vêtue d'une jupe de droguet et d'un sarrau de toile, sans chapeau sur sa tignasse rouge ébouriffée.

Mlle Stéphanie et Cécile montèrent dans la voiture, une carriole de campagne, attelée d'un cheval rond de forme, gris pommelé. Bientôt, les deux malles placées, Mariette sur le siège, un coup de fouet enveloppa

légèrement le bidet qui partit d'un trot modéré, puis sur la route, prit l'amble d'un mouvement doux et régulier sous lequel disparaissaient comme par enchantement les montées et les descentes. En haut de la première montée, apparut la mer toute proche et le chemin continua de dominer l'étendue d'eau, sombre au septentrion, brillante d'une fin de soleil à l'ouest. Un air vif mordillait le front et les joues des voyageuses, l'odeur âcre de la mer se mêlait aux parfums d'herbes et de fleurs de la terre.

La route fut quittée pour un chemin qui se rapprochait encore de la mer, un hameau fut atteint, la voiture passa entre des maisons basses enguirlandées de roses de toutes les couleurs.

— C'est Hagueville. Nous y sommes ! — dit Mlle Stéphanie heureuse.

Devant la dernière maison, le cheval s'arrêta de lui-même.

— Nous voilà chez nous.

Une maison, élevée seulement de quelques marches au-dessus du sol, avec quatre portes-fenêtres grandes ouvertes. Entre le chemin et la maison, un jardin séparé en deux par une allée, et bordé de haies de roses. Sur les murs de la maison, en espaliers, des rosiers à roses rouges.

— Cela vous plaît-il ?

Cécile regarda Mlle Stéphanie avec des yeux de biche reconnaissante. Elle pensa aux tristesses du faubourg.

— Peut-il y avoir des paradis pareils ! — dit-elle.

— Vous voyez que oui, et c'est bien simple, beaucoup plus simple qu'une maison à six étages, avec ascenseur, calorifère, eau et gaz à tous les étages. Ici, il y a de l'eau dans le puits, du bois pour se chauffer, et des lampes pour s'éclairer. Tout le confort de la civilisation. Mais entrons.

Mariette avait déjà porté les malles, à elle seule, dans les deux pièces à droite de la porte d'entrée.

— Voici ma chambre, qui communique avec la vôtre. . . . Mais on peut entrer dans chacune par le jardin. . . . Et voici la vôtre.

Cécile en aima la simplicité, les murs blanchis à la chaux, le mobilier restreint, un lit, une armoire, une table de toilette.

— Là ! dépoussiérez-vous, et nous nous mettrons à table ensuite. Mariette ! le dîner est-il prêt ?

— Oui, Mademoiselle, et le couvert est mis.

Mlle Stéphanie disparut avec Mariette, puis revint, montra le logis à Cécile, lui prit le bras, traversa avec elle le vestibule minuscule, la fit entrer dans la cuisine et la salle à manger, qui ne formaient qu'une vaste pièce avec une cloison suffisante pour les séparer. D'un côté, une grande cheminée, une cuisinière, un bahut à provisions, un coffre, une table, des chaises, une batterie restreinte de casseroles et de plats. De l'autre côté, une table, un buffet, des fauteuils de paille, une horloge qui battait la mesure des heures, une natte sur le plancher, quelques images au mur. Le bois des meubles en cerisier. Tout très simple, de la menuiserie de village, mais frottée, cirée, luisante, comme la grosse lampe de cuivre suspendue au-dessus de la table. Cette table, aussi simple que le reste, merveilleuse par sa nappe blanche à encadrement rouge, par ses assiettes à fleurs, ses couverts d'argent apportés de Paris, ses verres transparents, sa carafe de cidre roux et le bouquet de roses à longues tiges, dans un vase de verre.

Cécile prit place en face de Mlle Stéphanie. De là, elle voyait le jardin fleuri et par delà la haie de roses, la campagne verdoyante, les pommiers arrondis, et au-dessus de ces beautés, la beauté du ciel aux mer-

veilleux nuages, parmi lesquels commençait à briller le croissant d'or fin de la lune nouvelle.

Mariette fit diversion, en apportant la soupe aux légumes, le poisson froid et sa sauce, les pommes de terre cuites au four, des fraises et du fromage à la crème.

Après le dîner, elles allèrent s'asseoir sur un banc placé devant la maison. Mariette dînait et remettait tout en ordre, puis elle prit congé.

— A demain matin.

La silhouette de Mariette disparue dans le soir, les deux femmes restèrent seules à regarder la course lente des nuages, parmi lesquels paraissait et disparaissait la légère courbure de la lune.

— Il est temps d'aller vous reposer, — dit Mlle Stéphanie après un silence. — Demain, vous ferez mieux connaissance avec la maison et tout ce qui l'entoure.

Il en fut ainsi. Chacune se retira, et bientôt la maison flotta dans le sommeil et le rêve de la nuit, comme une barque dans l'immensité.

Le lendemain matin, Cécile était encore couchée, se réveillant à peine, lorsque Mlle Stéphanie frappa à sa porte et entra.

— Vous avez bien dormi ?

— Ce qui m'arrive est tellement extraordinaire que j'en étais toute agitée. Vous voyez, je me réveille à peine.

— Je vais vous réveiller tout à fait.

Mlle Stéphanie tira le verrou d'un volet de bois encastré dans le mur, peint à la chaux comme toute la chambre et que Cécile n'avait pas aperçu. Sous ce volet, dans l'épaisseur du mur, une petite fenêtre à quatre carreaux, voilée d'un rideau blanc, que Mlle Stéphanie tira aussi.

La mer immense apparut dans le cadre, une mer bleue, étincelante, brodée d'écume sous le soleil levant.

C'était beau comme la jeunesse du monde. Un orchestre incomparable accompagnait ce lever de rideau. Le bruit des flots sur la grève, roulant sa chanson avec les cailloux, se retirant, reprenant haleine, et revenant avec un murmure qui montait jusqu'à la clameur éperdue dans l'espace. La musique invisible émanait du rythme visible des vagues.

— Il y a la même vue dans ma chambre et aussi dans la salle à manger, mais j'ai voulu vous faire la surprise. La maison est entre terre et mer, c'est dans cette maison que je suis née. Là-dessus, venez prendre votre café au lait.

Dans la salle à manger où elles entrèrent, après avoir été saluées au passage par la rousse Mariette, la baie plus haute et plus large était ouverte sur la mer. Le lait fumait dans une jatte, couvert de crème. Le café embaumait, versé d'une cafetière de terre, les tartines de pain bis s'alignaient auprès du beurre, façonné et orné de fleurs en relief.

— C'est une artiste que votre Mariette.

— C'est une brave fille que je connais depuis sa naissance, elle a vingt-deux ans. Ses parents sont morts, et elle continue à habiter leur maisonnette. Son père était jardinier et sa mère gardait et entretenait ma maison à moi. Elle tient le tout à elle seule et je m'en trouve bien.

— Elle aussi, je crois.

— Elle aussi. . . . Mes vacances sont ses vacances. Toute l'année, elle est aux travaux des champs, pour les autres. Avec cela et son jardin, elle vit. D'ailleurs, elle sait tout faire, la moisson, le cidre, soigner les vaches, les cochons, les poules, les lapins, conduire un cheval et une voiture, vous l'avez vue hier, aller au marché. Je lui ai appris la cuisine que je préfère. Si je veux pour vous un entremets, crème ou gâteau,

quand elle me l'aura vu confectionner, elle est comme vous, elle a une mémoire effrayante, elle le réussira comme moi.

— J'espère que vous m'apprendrez cela aussi et que vous me ferez travailler.

— Bien sûr que oui. Vous savez ce que c'est que l'occupation dans un logis de Paris, vous saurez ce que c'est à la campagne. . . . Venez voir le paysage un instant, comme vous êtes là, à deux pas, derrière la maison.

Elles tournèrent l'angle du mur, se trouvèrent dans une prairie où paissait une vache blanche et noire.

— La vache de Mariette, et voici sa maison.

La maison était une chaumière aux murs blancs, barrés de poutres noires, aux portes et aux volets bleus, au toit de chaume, et elle était charmante et belle autant que la maison couverte de tuiles de Mlle Stéphanie, et comme elle enguirlandée de roses. Mais Cécile tout en l'admirant, ne pouvait détacher ses regards du spectacle grandiose qui se déroulait sous ses yeux et à ses pieds. Elle fit quelques pas, attirée vers le gouffre bleu où les lames jouaient sous le soleil, et Mlle Stéphanie la laissa aller.

La prairie s'arrêtait au sommet du léger monticule, puis le terrain de sable, couvert de christemarine et de chardons bleus, s'en allait en pentes douces, descendait vers la grève. Le sable fin, nettement mouillé par la dernière vague, brillait sous la lumière et sous la mousse du flot. Les lames arrivaient du large, tumultueuses et régulières, s'élevaient en touchant le sable, s'étalaient en nappes de mousseline concentriques. La vague qui s'élevait, transparente et pure, s'évanouissait, bue par le sol insatiable. Cécile s'approcha, marchant sur ce sable fin et solide comme un parquet. Au ras de l'eau, des puces de mer par milliers sautaient, poursuivies

et happées par des alouettes et des hirondelles de mer. Des mouettes passaient d'un vol ouaté, gris et blanc d'argent, le bec recourbé, à la recherche d'un plus gros gibier. De temps en temps, elles tombaient et entraient dans l'eau, en ressortaient plus loin, reprenaient leur vol, encore plus loin, sur la crête des vagues. La voile blanche d'une barque volait sur l'étendue liquide. Au-dessus, les nuages du matin, en argent doré, passaient comme des escadres toutes voiles dehors. Une fraîcheur inconnue de Cécile, un goût salubre lui vinrent du prodigieux abîme en mouvement. Elle s'approcha encore, cherchant à voir au large où finissait l'eau, où commençait le ciel. Une vague plus grosse que les autres se jeta sur elle, l'inonda. La vague semblait en colère, armée de dents et de griffes. Cécile, saisie d'abord, riait de cet assaut ruisselant.

— Là, voilà votre bain pris, — dit Mlle Stéphanie en la voyant revenir, — mais vous en prendrez de meilleurs. Allez vite vous changer.

La matinée se passa à organiser la maison, à placer les vêtements, le linge, les objets dans les armoires. Rien que le nécessaire, mais tout le nécessaire. Les jours s'écoulèrent ensuite en travail, en repos, en promenades. Tout d'abord, Cécile ne pouvait rassasier son esprit de la contemplation de la mer, chose nouvelle et immense pour elle. Cette contemplation, pour la première fois de sa vie, la fit rester inactive. Assise sur l'herbe sèche du talus, ou allongée sur le sable, elle regarda des heures le va-et-vient des marées qui fait des mers du septentrion et de l'ouest des forces de la nature, mystérieuses et vivantes. . . .

— Petite, si vous avez besoin de fil et d'aiguilles, allez jusqu'au bourg. C'est à dix minutes d'ici, par le premier chemin à droite. Vous trouverez sur la place le centre des affaires, et vous ferez connaissance avec la

marchande, Mme Barnabé. Vous n'avez pas à vous tromper, il n'y a qu'une boutique, c'est la sienne.

Cécile partit, longea les murs festonnés de roses, tourna à droite, découvrit les quelques maisons, la place de l'église, dans un repli de la basse falaise. Les maisons entouraient la place triangulaire. L'église était à la pointe du sommet du triangle, une église basse de style roman, entourée du cimetière. La mairie était en face, à la base du triangle, et la boutique de Mme Barnabé sur un des côtés. Cette boutique comprenait le bureau de tabac, l'épicerie, la mercerie, les draps et les toiles. La façade était étroite, l'intérieur presque obscur, tout en longueur. Un long comptoir de chêne luisait dans l'ombre, éclairé par deux minuscules fenêtres donnant sur une cour. Mme Barnabé, une femme grasse, d'un grand air de bonté, les yeux curieux et souriants au-dessus de ses lunettes, un sourire aussi sur sa bouche sans dents, fit asseoir Cécile auprès du comptoir, étala devant elle ses bobines de fil et ses écheveaux de soie, ses aiguilles et ses épingles, et faisant semblant d'apprendre ce qu'elle savait certainement déjà, que la jeune fille était chez Mlle Lechevallier, la chargea d'infiniment de compliments pour elle, regrettant de ne pas la voir, comme si les dix minutes de distance représentaient cent lieues. Cécile s'attarda à causer avec elle, lui acheta un foulard rouge à fleurs jaunes, pour faire aller son commerce, et se disposait à reprendre le chemin du retour, lorsque deux jeunes filles entrèrent. Bien mises, en toilettes de campagne, jolies, aux traits fins et réguliers, le visage éclairé de gaieté, elles embrassèrent Mme Barnabé, dirent bonjour à Cécile.

— C'est vous qui êtes chez Mlle Lechevallier ?

Elles se présentèrent : les demoiselles de l'instituteur, en vacances depuis la veille, se promettant bien d'aller

voir Mlle Lechevallier, et d'emmener Cécile en promenade avec elles, pour lui montrer le pays. La sauvage faubourienne répondit avec amabilité à ces inconnues qui avaient l'air si bon enfant, leur donna la main en les quittant.

— A bientôt !

— Oui, à bientôt.

Au revoir aussi à la bonne Mme Barnabé, et la voilà partie avec son foulard, son fil et ses aiguilles.

La matinée était peu avancée, elle s'avisa de revenir par la côte. L'église était sur son chemin, elle entra. Personne. Des colonnes courtes et trapues, en granit sombre, avec des chapiteaux à feuillage, soutenaient la voûte basse, peinte en blanc. Des murs blancs aussi, éclairés de vieux vitraux, et déparés par de mauvais tableaux de chemin de croix, vendus en pacotille par les commis-voyageurs en objets religieux. Le sol était fait de pierres tumulaires, aux inscriptions usées. Dans un angle, un tombeau avec une femme de pierre étendue, les mains jointes, les pieds joints, le profil pur endormi dans la douceur du sommeil éternel, un chien couché à ses pieds. Cécile lui trouva une ressemblance avec Mlle Lechevallier. Même ovale pur, même profil net, même bouche aux coins abaissés. La jeune fille ne put déchiffrer l'inscription en caractères gothiques à demi détruits. Elle put lire par contre, sur des plaques de marbre noir, les noms, en lettres d'or, des marins morts à la mer. Elle s'assit sur un banc, connut le charme étrange des endroits déserts, hantés par le génie de la solitude et de la mort. . . .

La journée se passa dans la tranquillité active que Mlle Stéphanie savait créer autour d'elle. Un piano, qu'elle avait loué à Granville, lui servit à continuer l'éducation musicale de Cécile. Celle-ci chantait d'une voix claire avec une justesse et une expression que

l'ex-danseuse, excellente musicienne, se plut à perfectionner.

— Ce n'est pas pour vous faire une voix de théâtre, — lui dit-elle, — puisque vous ne voulez pas monter sur les planches. Pour cela, il vous faudrait un autre enseignement et une autre discipline que mes leçons. Je veux seulement faire rendre à votre voix ce qu'elle peut donner, et surtout, je veux vous inspirer le goût de déchiffrer et d'exécuter. La musique, en voilà une compagne de solitude !

Elle avait aussi apporté quelques livres de poètes du XIX^e siècle, et Cécile ses livraisons de Balzac, terrain fertile d'une richesse profonde, où elle découvrait sans cesse de nouveaux filons humains. Mlle Stéphanie lisait les vers avec une simplicité qui leur laissait leur rythme et faisait valoir légèrement leurs rimes, et Cécile lisait la prose compacte, exubérante de pensée et d'intentions, du maître du roman, sans se tromper sur le sens et la qualité des mots. Mariette silencieuse apparaissait de temps à autre dans le cadre d'une fenêtre. La mer ourlait le rivage de son écume, murmurait son chant d'éternité, en accompagnant les paroles qui sortaient des livres. . . .

VI

SAISON À LONDRES

CÉCILE, rentrée à Paris dans les délais convenus, reprit à la maison Harry un travail qui était une étude de la coupe, de la création des formes et de la variété des ornements, sous la direction de Mme Pierre. Elle retrouva à son cinquième étage M. Porphyre Rondeau. Cécile lui raconta son séjour, en s'émerveillant de tout ce qu'elle avait vu, la charmante maison, la voisine Mariette, les demoiselles Charlotte et Adèle, et la bonne Mme Barnabé, si occupée à vendre ses aiguilles et son fil, son drap et sa toile. Elle offrit alors à M. Porphyre Rondeau, puisqu'elle avait du temps libre le soir et le dimanche, de lui rendre les mêmes services que lui rendait Mlle Lechevallier, de tenir son ménage et d'assurer sa subsistance en même temps que la sienne. L'écrivain accepta avec simplicité, et Cécile suffit à tout avec la rapidité nerveuse qui était de son âge, et grâce aussi à des allures méthodiques qui l'empêchaient de s'attarder sur rien, lui faisaient donner à chaque besogne juste le temps qui lui était nécessaire.

Pour elle, le ménage de M. Porphyre Rondeau devint surtout la mise en ordre de ses livres, de ses brochures, de ses papiers. Elle sut comprendre ses indications, classer ses notes, copier des brouillons, lui économiser le temps des recherches et des révisions.

— Vous êtes un parfait secrétaire, — lui dit-il, et

elle éprouva de la satisfaction de l'excellent homme, un plaisir d'intelligence dont elle lui sut un gré infini.

Quand Mlle Stéphanie revint aux premiers jours d'octobre, l'existence de ces trois êtres si différents et si bien réunis reprit son cours bizarre et régulier. Cécile connaissait mieux maintenant ceux qui l'avaient adoptée d'un commun accord. M. Porphyre Rondeau lui avait fait savoir qu'il avait connu l'ami à jamais regretté de Stéphanie, et que c'était cela qui avait créé entre elle et lui un lien d'amitié indéchirable. . . .

Cécile n'éprouvait aucun ennui dans la monotonie apparente de son travail de tous les jours. Elle acquit facilement, parmi les irrésolutions et les tatillonnements des dames qui veulent être « belles » par le secours de la toilette, un doigté délicat, une habileté qui n'avait pas l'air d'y toucher pour leur suggérer des choix qu'elles se figuraient ensuite avoir faits elles-mêmes.

— Cette jeune fille est vraiment charmante, — disaient-elles ensuite à Mme Pierre, pour la complimenter de la tenue de son élève, — elle comprend vite ce que l'on veut, elle devine, elle obéit dans la perfection.

Avec une modestie parfaite, Cécile recevait ces témoignages de satisfaction, transmis loyalement par Mme Pierre s'amusant de ces comédies, qui se jouent et se répètent sans cesse dans les salons d'essayage.

Chaque soir et chaque dimanche, la jeune fille vivait d'une autre vie, avec ses amis du cinquième étage. De là, où l'on n'entendait d'autres bruits que les mots de la conversation et les notes du clavecin, Cécile avait la sensation de vivre au-dessus de la vie, dans une région indéterminée, qui n'avait pas de frontières. On y entendait bien encore le bruissement de Paris, mais il était si lointain, si vague, qu'il ne pouvait que se comparer au bruit de la mer invisible et devinée. Là, c'était le

repos comme à l'écart des nécessités de l'existence, et c'était un travail plus difficile sans doute que les travaux manuels, mais qui ne montrait pas ses difficultés. Ce que l'on comprend est acquis et reste confié à la mémoire. Ce que l'on ne comprend pas reste devant l'esprit comme une porte fermée.

Ce fut peu de temps après que Cécile vint un soir, pâle et émue, faire part à ses amis de ce qui s'était passé dans la journée chez Harry. Elle monta l'escalier précipitamment, frappa de petits coups nerveux à la porte de Mlle Stéphanie et celle-ci lut sur le visage de Cécile qu'elle était en proie à une forte préoccupation.

— Qu'avez-vous ? — lui demanda sa maternelle amie.

Elle alarma Mlle Stéphanie par les premiers mots qu'elle prononça :

— Je vais être obligée de vous quitter. . . .

Puis elle expliqua :

— Emportée par je ne sais quel mouvement qui semblait me conduire malgré moi, j'ai accepté et conclu aujourd'hui un engagement, sans avoir pris vos conseils, et ce n'est qu'après que j'ai compris la faute commise envers vous et M. Rondeau.

Celui-ci survint à ce moment, et la conversation s'acheva.

— Cet après-midi sont venus chez Harry, comme à chaque saison d'hiver et d'été, des acheteurs de modèles pour l'étranger, des Anglais, le mari, sa femme et son frère, qui ont à Londres une grande maison de couture. Ils ont demandé à Mme Pierre de leur indiquer une première aux robes qui partirait avec eux pour la saison de six mois, et qui serait chargée de copier et de perfectionner les modèles qu'ils emportent. C'est d'un bon renom pour les grandes maisons anglaises d'avoir une Française pour représenter le goût parisien.

Elle devait donc partir dans quelques jours, lorsque



la cérémonie du Grand Prix révolue, les dames de Paris s'envolent vers les plages et les montagnes, en costumes appropriés. Elle s'en irait alors à Londres, y achèverait son éducation, apprendrait l'anglais nécessaire aux dialogues avec les clientes, reviendrait libre de choisir une situation qui assurerait son avenir, en même temps que son existence présente.

— J'aurais voulu avoir un jour pour réfléchir et surtout pour vous consulter. Ce jour ne m'a pas été accordé. Il fallait une réponse immédiate. Mme Pierre et M. Harry me conseillaient vivement de dire oui. Mes futurs patrons londoniens m'inspiraient confiance. Attirée aussi par le gain de six cents francs par mois, logée et nourrie, curieuse de voir du pays, j'ai murmuré sans beaucoup de volonté que j'acceptais, et j'ai signé sur papier timbré, car M. et Mme Hargreave repartaient ce soir. J'ai agi comme si vous me dictiez ma réponse. Ai-je bien fait ?

— Certainement oui, — dit M. Porphyre Rondeau, avec un bon sourire.

— Certainement oui, — dit Mlle Stéphanie avec un soupir.

Le jour du départ arriva. Cécile fit sa valise, selon les préceptes de Mlle Stéphanie, qui lui enseigna à ne se charger que du nécessaire. Elle confia sa clef à sa voisine, qui devait, lorsqu'elle quitterait Paris elle-même, la transmettre à la mère Rouget, pour aérer la chambre. Elle dit au revoir à celle-ci et à son chat et aussi à la bonne du tonnelier, embrassa le bon père Rondeau sur les deux joues et tous deux se regardèrent avec des yeux brouillés de larmes. Cécile s'en alla à la gare Saint-Lazare, accompagnée de Mlle Stéphanie. Lorsque le train partit, Cécile de la portière regarda aussi longtemps qu'elle put la voir, la silhouette mince et noire. Les gestes de leurs mains agitées se

croisèrent une dernière fois, puis tout disparut pour la jeune fille, maintenant retombée à ses pensées.

Il y avait dans le compartiment de Cécile, comme compagnons de voyage, un Anglais muet et absorbé par la lecture de magazines, deux messieurs qui dormaient dans des coins et deux dames étrangères l'une à l'autre, car elles ne se parlèrent pas pendant le voyage. Le train filait à toute vitesse. C'était le soir. Le soleil couchant dorait les campagnes, les arbres s'inclinaient sous le vent d'été, comme pour regarder ce qui s'en allait si vite, pendant qu'eux restaient fixés tristement au sol. Ils agitaient leurs branches et leurs feuillages, de même que les gens restés sur place dans les gares font les gestes d'adieu à ceux qui s'en vont. Cécile, le visage à la vitre, regardait s'enfuir les champs, les bois, les domaines, les métairies, les hameaux, les villages, les villes que le train quittait après un court arrêt. Elle se sentait bien seule, mais elle n'avait aucune envie de conversation. . . . Elle repassait les événements de sa jeune existence, la tragédie de la guerre, où s'était encadrée son enfance, les malheurs sur sa famille, les chagrins, la disparition de tous, et elle s'arrêtait devant cette bienveillance du sort, qui lui avait accordé la rencontre de deux amis de choix, qu'elle quittait peut-être comme une écervelée, sans savoir où elle allait.

La nuit tout à fait venue, qui assombrissait la terre, assombrissait aussi ses pensées. Les branches des arbres devenaient brunes, certaines frôlaient la vitre comme pour y regarder curieusement. Une lumière brillait à la fenêtre obscure de quelque chaumière, faisant songer la jeune fille à la clarté qu'aperçoit le petit Poucet au logis de l'ogre. Cette pensée inspira à Cécile l'idée de l'inconnu et du danger toujours possible.

— Bah ! — se dit-elle, — si je me suis trompée,

j'en serai quitte pour revenir aussi vite que je suis partie.

Le train arrivait à Dieppe. Après un arrêt en gare, il continua sa course ralentie jusqu'au quai, et Cécile, avec les autres voyageurs pour l'Angleterre, alla du wagon au bateau joints par une passerelle. Elle s'assit sur le pont, sa valise à ses pieds et attendit.

Sa vue errait autour d'elle, distinguant des gens qui allaient et venaient, des marins qui travaillaient à l'appareillage, des mâts qui se balançaient au-dessus des eaux noires des bassins. Cette eau lugubre, où dansaient les reflets des feux, clapotait contre les flancs des navires et les pierres du quai, faisaient s'entrechoquer les barques. Elle semblait à Cécile recéler des secrets et des pressentiments. Elle n'était rien qu'un petit être insignifiant presque invisible, pareil à une chose grise à peine perceptible, semblable dans la nuit aux autres choses qui étaient là, sur le pont, autour d'elle, les colis amoncelés, les paquets de cordages. De grands nuages passaient au-dessus d'elle en une course rapide, s'enfuyant vers la mer, comme pour emporter au large le navire et tout ce qu'il contenait. Un coup de sifflet strident vint couper ces réflexions et ces fantasmagories. La passerelle était retirée. Des coups sourds, violents et précipités, résonnèrent dans l'intérieur du bateau, qui s'ébranla d'un mouvement lent et régulier, dans les eaux du bassin. Cécile entendit les ordres donnés par le capitaine, les paroles échangées entre les passagers, et elle se vit déjà sur la terre étrangère en écoutant la langue inconnue.

« Je suis une exilée », murmura-t-elle, « et une exilée par ma faute. » Elle pensa enfantinement à Napoléon partant pour Sainte-Hélène, à Victor Hugo en route pour Jersey. . . .

En réalité, elle craignait le mal de mer. L'avant du

navire se souleva, porté par la longue vague, et tout le bâtiment entra dans le mouvement de la mer. Ce fut alors une course rapide, largement rythmée, où le paquebot qui semblait au ras du quai une construction massive, devint une embarcation légère, perdue sur l'immensité de l'eau et sous l'immensité du ciel.

Un spectacle nouveau la saisit tout entière. Les nuages amoncelés sur Dieppe s'évanouirent au-dessus de la mer, chassés vers le sud par la brise du nord-est. Le ciel se découvrit en quelques instants par larges pans où apparurent successivement la lune et les régions infinies des étoiles. En même temps, plus on gagnait le large, plus la mer unifiait son rythme qui se développa autour du navire avec une souveraine amplitude. A droite du bateau, la mer éclatante de lumière, l'espace lunaire et stellaire se reflétant dans chaque flot, doublant l'illumination céleste. A gauche, l'eau massive bleue de nuit semblait éclairée dans ses profondeurs par une fête intérieure.

Cécile, rassurée contre le mal mystérieux, ne put tenir contre le désir de contempler de plus près un tel spectacle. Elle fit quelques pas mal assurés, puis reprit son équilibre et se mit, comme les autres, à arpenter le pont, bien serrée dans un châte écossais, présent de Mlle Stéphanie. Elle connut un plaisir à cette marche oscillante et elle parcourut ainsi tout le navire avec sécurité, descendit dans les entreponts, s'éloigna vite des cabines où s'étaient réfugiées les personnes incommodées par la mer. Elle séjourna un instant dans le salon, où des gens renversés dans les fauteuils à bascule lisaient des journaux sous la lumière des lampes fixées au plafond. Elle poussa la porte ballante d'un bar, s'installa bravement sur un haut tabouret à l'extrémité du comptoir et le barman lui servit une tasse de thé âcre et bouillant, de couleur foncée, et

une assiettée de sandwiches en mie de pain, à laquelle elle fit honneur. Ce repas pris, elle remonta allégrement sur le pont, alla s'appuyer au bastingage côté lumière, d'où elle assista à la fête dansante des reflets d'or et d'argent, dont le bal incessant répercuté jusqu'au lointain était dominé par la lune ronde, pleine, reluisante comme un métal pur, qui dansait elle aussi, plus lentement, dans l'infini velouté de l'éther, parmi les scintillements de prunelles dorées, roses et vertes, des étoiles.

Enfin, les falaises de Newhaven se dessinèrent. Commencèrent alors les préparatifs du débarquement. Cécile revint près de sa valise et l'instant venu, suivit la file des voyageurs, monta dans le train de Londres.

Après la traversée d'une campagne verte, aux villages à toits rouges, le train fonça à travers une agglomération de maisons noires et rousses, couleur de fumée et de feu, où l'on avait le temps d'apercevoir, çà et là, une rue, une enseigne, un carrefour. « Est-ce là Londres ? » se demanda-t-elle, et elle posa aussi la question à un gentleman assis en face d'elle, qui répondit laconiquement :

— Faubourgs !

Ces faubourgs parurent à Cécile interminables et d'une tristesse inconcevable, dans une atmosphère de suie, qui ne laissait voir que par lambeaux le ciel bleu pâle du matin de juillet, dans une odeur de charbon de terre qui éloignait toute idée de printemps et d'été, de feuillages et de fleurs. Parfois, dans l'amas de cette sombre cité, un jardin se révélait, avec un carré de pelouse, un arbre noir en prison parmi ces maisons de briques toutes pareilles. C'était barbare, dur, hostile, et Cécile avait peine à imaginer quelles pensées moroses pouvaient hanter la cervelle de ceux qui habitaient ces logis sans joie dans cette ville de fer, et dont le

labeur devait s'accomplir sous ce deuil du ciel et de la nature. Un rayon de soleil, pâle et faux, vint éclairer cette désolation, fit briller faiblement les tuyaux d'usine et les vitres des fenêtres. Ce fut une lueur et une vision de cauchemar, puis, le sinistre paysage de ville s'apaisa, des rues correctes apparurent, bordées de maisons basses entre courette et jardinet, une région bourgeoise monotone, qui n'était pas sans charme, avec ses rues larges, ses façades blanches et rouges, ses trottoirs dallés de briques, sur lesquels on voyait s'activer au nettoyage des bonnes en tablier blanc.

— Banlieue ! — dit l'Anglais en réponse à l'interrogation des yeux de Cécile.

« Nous ne sommes pas encore à Londres », pensa celle-ci.

Cela ne tarda plus guère. Le train s'engouffra dans des tranchées profondes, sortit sur des ponts de fer, au-dessus de rues pleines de foule que l'on avait à peine le temps d'apercevoir, plongea dans des tunnels éclairés de globes électriques et enfin, avec un tintamarre de rails retentissants et de verrières sonores, se précipita dans une immense cage de fonte et de verre, où des chemins se croisaient chargés de locomotives et de trains.

— Victoria-station !

Cécile, malgré elle et quoi qu'elle fît pour se contenir, sentit un petit frisson d'émoi parcourir son être. Il lui sembla que son cœur tombait et se perdait dans une immensité sans fond. Encore une existence inconnue allait commencer pour elle ! Elle allait être éloignée, — pour combien de temps ? — de la terre de la patrie, de la terre des siens, de ses amis nouveaux et si chers, du pays de ses souvenirs, de ses douleurs et de ses joies.

« Allons ! — se commanda-t-elle, — je ne suis pas la

première à voyager, et cette sensation de rupture que j'éprouve, d'autres la connaissent ou l'ont connue.»

On lui avait dit qu'on viendrait à la gare, à sa rencontre, mais si on ne la reconnaissait pas dans cette foule de voyageurs ?

« Bah ! je prendrais un cab, comme me l'a recommandé Mlle Stéphanie et je me ferais conduire à Regent street. »

Elle sauta sur le quai, prit la valise que le dernier occupant du wagon lui passa :

— Merci.

— Good bye.

Elle donna son billet au préposé de la sortie, regarda autour d'elle, passa entre la double haie de ceux qui attendaient les arrivants.

— Mademoiselle . . . Mademoiselle Pommier, je crois, — prononça une voix calme avec un fort accent anglais.

Cécile vit devant elle un grand monsieur blond, au visage rasé, qu'elle se souvint avoir vu chez Harry au jour de l'engagement.

— Pardon, monsieur, j'avais peine à vous reconnaître au milieu de tout ce monde. . . . Je craignais de rester oubliée dans cette gare.

— Pas du tout, — sourit l'Anglais. — Quand nous, nous avons dit quelque chose, c'est toujours sérieux. Donnez-moi la valise, je vous prie.

A la porte de la gare, un cab fut hélé, dont le cocher apparut à Cécile comme un gentleman de premier ordre. Chapeau haut de forme gris, gants jaunes, bouquet à la boutonnière.

— Et ma malle ? — dit Cécile à son compagnon.

— Je la ferai prendre par le garçon, vous l'aurez aussitôt.

— A qui ai-je l'honneur de parler ? — demanda la

jeune fille pendant que le cheval trottait comme un pur-sang.

— Hargreave junior. . . . J'accompagnais à Paris mon frère et sa femme, ma belle-sœur.

Le cab s'arrêta, Cécile descendit, se trouva devant un magasin somptueux, mi-anglais, mi-parisien. L'étalage était riche, soigné et symétrique. Des robes et des manteaux confortables, sur des mannequins sans tête, semblaient se promener sur un gazon de peluche, couleur d'émeraude. Des fourrures luxueuses s'enroulaient en reptiles autour de colonnes de velours rubis. C'était véritablement le choix du luxe et de la nouveauté pour les élégantes londoniennes. D'un coup d'œil rapide et exercé, la jeune couturière acquit une première impression satisfaisante. Elle entra dans le magasin qui lui parut du dernier bon genre, de la plus moderne installation, remarqua l'affluence, vendeurs et vendeuses, acheteurs et acheteuses. Elle passa inaperçue, sans aucune curiosité pesant sur elle. Tout ce monde semblait flegmatique, attentif. Au bout du magasin, M. Hargreave junior s'enquit auprès d'un groupe d'employés :

— Miss Bessie ?

Quelqu'un prit l'acoustique, répéta le nom de miss Bessie.

M. Hargreave junior fit asseoir Cécile, la salua cérémonieusement, s'éclipsa.

Presque aussitôt, vint une jeune fille mince, paraissant vingt ans, les cheveux blond cendré, naturellement ondulés, de grands yeux gris clair au regard mystérieux et observateur, la bouche d'un dessin net et simple, comme une ligne rose tracée au pinceau, des dents petites, blanches et courtes qui apparaissaient dans son sourire, un nez minuscule, dont les narines flexibles annonçaient un tempérament nerveux, impressionnable

Elle portait une robe de voile noir dégagée au cou, qu'elle avait long et nacré, entouré d'une chaîne d'argent.

Elle interpella Cécile en français de petite Anglaise bien éduquée.

— C'est vous, mademoiselle, et c'est moi qui suis chargée de vous mettre au courant. . . . Vous permettez ?

Son air était si gracieux, ses traits prenaient une expression si riante que Cécile répondit au sourire par le sourire. Elles comprirent toutes deux qu'elles sympathiseraient. Elles montèrent deux étages et miss Bessie ouvrit une porte.

— Ceci est votre chambre, très jolie, très confortable, n'est-ce pas ?

Il y avait en effet tout ce qu'il faut pour vivre et se reposer. Grand lit, belle commode avec une glace, lavabo, table pour écrire ou pour coudre, fauteuils, chaises, pendule, candélabres, deux larges fenêtres à guillotine, l'une sur la rue, l'autre, en face, sur une cour.

— Je ne m'attendais pas, — dit Cécile, — à être si bien logée.

— Je vous laisse, — dit miss Bessie, — vous êtes fatiguée, je viendrai vous chercher pour le déjeuner, le second, celui qui est servi à midi.

Cécile défit sa valise, mit ordre à sa toilette, s'assit dans un fauteuil :

« Je suis venue ici surtout, — se dit-elle, — pour apprendre un peu l'anglais, mais je crois que cette petite miss Bessie, qui est si gentille, ne me perfectionnera pas dans sa langue et tâchera surtout de faire des progrès dans la mienne. »

On frappa à la porte.

— Entrez !

— Maintenant que vous êtes en Angleterre, — dit

miss Bessie, — il ne faut pas dire : « Entrez », mais « Come in ». Je vous apprendrai les mots anglais chaque fois que vous parlerez, et nous converserons ainsi, vous en anglais, moi en français. C'est le meilleur moyen.

Cécile sourit et remercia, se rappelant son jugement téméraire, puis suivit Bessie pour le déjeuner. Le second service était à table. Des femmes d'un certain âge, des moins âgées et des jeunes. Elles levèrent les yeux, saluèrent la nouvelle arrivante d'un regard distrait et indifférent. On n'entendait que le bruit des assiettes et des fourchettes. Une servante présenta le plat à Cécile qui se servit d'une tranche de roastbeef, de pommes de terre et de choux-fleurs à l'étuvée qui accompagnaient le rôti. Elle n'osa pas prendre le céleri cru offert dans un saladier rempli d'eau, mais apprécia le pudding aux raisins et la confiture de rhubarbe, trouva une saveur au pale-ale. Le repas terminé, on vint chercher Cécile et Bessie de la part de la patronne. Elles entrèrent dans une vaste pièce meublée d'acajou.

« L'appartement privé des patrons », pensa-t-elle.

Mistress Hargreave entra et Cécile eut peine à reconnaître la personne qu'elle avait vue à Paris en costume de voyage. La dame était forte et grande, un air d'assurance et d'autorité se lisait sur son visage, pourtant affable. Elle affirmait ses quarante ans, brune, massive, le teint coloré. Sa toilette de satin beige, recouverte de dentelles, lui donnait l'air d'aller au théâtre ou à un dîner d'apparat.

— Nous comptons beaucoup sur vous, Mademoiselle, — lui dit-elle en anglais que Bessie traduisait immédiatement. — Vous êtes très capable, m'a-t-on dit dans votre maison. Je vous souhaite la bienvenue, et j'espère que vous aussi, vous serez satisfaite de nous. . . . Vous nous ferez des modèles. . . . Mon mari, mon beau-frère

et moi-même, serons à votre disposition pour tout ce qui sera nécessaire à votre travail.

Cécile remercia pour les compliments et les encouragements, suivit Mrs Hargreave et Bessie qui lui montrèrent la pièce où elle se tiendrait, très vaste, meublée d'une immense table, de casiers et de mannequins, et donnant sur Regent street, par une large baie vitrée. La jeune fille voulut commencer immédiatement son travail, passa l'après-midi à choisir des étoffes et des ornements, recevant de temps à autre la visite de Bessie et de la patronne, puis des deux frères qui se ressemblaient curieusement, avec la différence d'âge, l'aîné et le cadet ayant les mêmes yeux bleu clair, les mêmes vêtements, les mêmes gestes, le même parler, sauf que l'aîné ne disait pas un mot de français et que le jeune s'exprimait par monosyllabes expressifs, suffisants pour se faire comprendre.

A la fin de la journée, qui avait été coupée par une collation, Bessie emmena au dehors sa nouvelle camarade, pour lui faire prendre l'air et lui montrer les étalages environnants. Elle lui fit faire aussi le tour de Piccadilly Circus, devant les restaurants et les cafés, et enfin, Cécile, un peu lasse, demanda la permission de rentrer.

— Il est temps, — dit Bessie, — c'est l'heure du dîner.

— On mange donc toute la journée, en Angleterre.

— Ici, vous mangerez quatre fois par jour : à huit heures, à midi, à quatre heures et à sept heures et demie. Dans les familles, on prend aussi le thé, avant d'aller se coucher, du thé et des gâteaux. Et quand on sort, si on a faim et soif, on a les Aerated-bread shops. Vous verrez, c'est très amusant.

La semaine se passa ainsi. Cécile apprit à connaître la maison, où l'on vendait des costumes et des chapeaux,

des parapluies et des chaussures, des fruits et de la pâtisserie. Il y avait, sur les côtés du magasin, des salons aux ouvertures à demi masquées de tentures, où les clientes et leurs amies venaient savourer le thé de quatre heures et de cinq heures.

Le samedi après-midi, commençait le repos de la semaine anglaise, le magasin fermé avec un gardien de jour et de nuit, et la cuisinière à son poste pour les ouvrières qui ne s'absentaient pas, les patrons partis à Brighton où ils avaient une villa au bord de la mer. Bessie dit aussi au revoir à Cécile jusqu'au lundi : elle s'en allait passer la fin du samedi et le dimanche, auprès de sa sœur Annie, inspectrice des lycées de jeunes filles. Elle eut une mine contristée de laisser sa nouvelle camarade seule à Londres un dimanche.

— Vous allez bien vous ennuyer.

— N'ayez crainte, j'ai à mettre mes affaires en ordre, des lettres à écrire, et j'irai me promener. D'après ce que vous m'avez dit, je ne serai pas gênée par la foule pour passer dans les rues.

— Oh ! non, — dit Bessie en riant, — mais c'est égal, je vais demander à Annie de vous présenter à elle, et la prochaine semaine, vous viendrez avec moi. Je pourrais vous emmener aujourd'hui, mais vous comprenez, il vaut mieux que je parle d'abord de vous.

— Certainly, — répondit Cécile, — you are very nice.

— Bravo ! je me sauve prendre mon train. Annie n'habite pas bien loin, à Primrose Hill, mais à pied ce serait une vraie course. Au revoir. Good-bye !

Cécile trouva le calme absolu. Le silence seul parla. Dans sa chambre anglaise, les rideaux abaissés sur les fenêtres à guillotine, un demi-jour doré éclairant les murs et les meubles, elle goûta le charme de la solitude. Pour la première fois elle se reposait depuis son arrivée à Londres. Elle s'installa à sa table, assise dans le

grand fauteuil à ramages bleus et jaunes, écrivit ses lettres, un remerciement à M. Harry, un compte rendu affectueux à Mme Pierre, puis à Mlle Stéphanie, une lettre destinée aussi à M. Porphyre Rondeau, où elle sut marquer pour chacun ses sentiments particuliers. Elle leur racontait son voyage avec simplicité, et sans la chercher découvrit une pointe d'humour pour décrire la maison et son personnel, les aspects et les habitudes. Et surtout, elle laissa librement s'exprimer ses sentiments de respect et d'affection pour les deux êtres qui l'avaient accueillie et choyée avec tant de bonté d'âme. Elle se reprocha une fois de plus de les avoir abandonnés, dit sa hâte de les revoir, de connaître encore les soirées et les dimanches du cinquième étage de la rue Saint-Honoré et les délices de l'été à Hagueville, puis mit son chapeau, sortit, chercha le bureau du Post Office d'après les indications de Bessie, et parcourut curieusement Regent street, Oxford street et les rues avoisinantes.

Une foule traversait comme elle ces larges et longues rues, la foule du samedi qui rentre chez elle sans flâner, d'un pas militaire, en suivant toujours sa gauche. Cécile marcha longtemps, n'osant pas trop quitter ces voies droites, de peur de s'égarer, consultant à chaque encoignure l'écriteau indicateur du nom de la rue, regardant la carte que Bessie lui avait donnée. Elle se rassurait en ne perdant pas de vue sur cette carte les lignes parallèles de Regent street et le demi cercle de Piccadilly Circus, vers lesquels elle reviendrait sans erreur par Oxford street. Elle s'enhardit alors, quitta Oxford street, se perdit dans un dédale de rues d'un tout autre aspect, rues populeuses, d'une nouvelle foule active, autour des marchés en plein air, tenus sur des éventaires de voitures plates : amas de viande et de poissons, légumes et fruits. Les boutiques basses et

étroites dans lesquelles on pénétrait souvent en descendant quelques marches regorgeaient de la même agglomération de victuailles. Aux portes, des fourneaux en plein courant d'air, des feux de coke sur lesquels bouillaient des fritures. . . .

Devant ces étalages, passait et repassait une population mêlée, d'ouvriers des docks, de femmes mal vêtues, coiffées de chapeaux à brides, d'enfants barbouillés et déguenillés.

Cécile eut faim et soif, mais n'osa entrer nulle part. Elle acheta des cerises, qu'elle mangea tout en marchant à travers la foule. Au bout d'une heure employée à chercher son chemin et à consulter sa carte sous quelque porte, elle discerna qu'elle était dans le quartier de White Chapel.

Elle avisa un policeman géant, à l'intersection de deux rues.

— Oxford street, please ?

Le géant abaissa sur elle son regard ombragé par la visière de son casque en cuir bouilli, de la main indiqua tout droit, puis à droite, sans un mot.

— Thank you.

Elle fila dans la direction désignée. Bientôt les régions calmes où les passants circulaient correctement et noblement devant les boutiques fermées, bientôt Regent street et la maison Hargreave, où elle rentra, fatiguée de sa course et du monde nouveau qu'elle avait entrevu.

La conversation fut vite finie avec le gardien et la cuisinière qui ne disaient pas un mot de français. La cuisinière s'exprimait surtout par des sourires. Elle montra à Cécile la porte de la salle à manger : *Dining room*, lui servit son repas gracieusement, entremêlant ses sourires de paroles brèves qui ressemblaient à de petits cris d'oiseau, et Cécile s'en alla se reposer avec un « good night » qu'elle répéta aimablement :

— Good night !

Le lendemain matin, elle fut réveillée par des coups discrets frappés à sa porte. Elle se leva, vint ouvrir. La cuisinière apparut toujours souriante.

— Had you a good sleep ?

Le dialogue en resta là. Cécile regarda sa montre :

« Nine o'clock ! »

Elle avait dormi depuis la veille au soir, protégée par les fenêtres closes, les rideaux tirés, la maison déserte. Cette constatation la fit bientôt descendre à la salle à manger où elle déjeuna de bon appétit. Ensuite, sa toilette, puis la fenêtre ouverte, une tiédeur de belle saison respirée au dehors, et elle est vite repartie, avec les recommandations de la cuisinière sur l'heure de sa rentrée pour le déjeuner de midi.

— Twelve o'clock.

Elle recommença sa promenade comme la veille par Oxford street, mais dans l'autre sens, tournant à gauche. Elle fut stupéfaite. Elle était seule dans la vaste rue. Toutes les maisons fermées, muettes, toutes les boutiques closes, volets verrouillés, même les bars. Elle marcha longtemps, aperçut enfin quelques passants qui se hâtaient, un livre à la main ou sous le bras. Elle les vit entrer dans un temple. Elle y entra à leur suite. Le décor était nu et froid. Pas de vitraux, pas d'autels, un orgue jouait, l'assistance chantait des psaumes.

Cécile regretta le mystère profond et coloré de Notre-Dame, l'ombre grise où l'on peut s'enfouir comme dans un repos éternel. Elle regretta plus encore la petite église d'Hagueville, au milieu de ses morts, avec sa statue couchée de la dame au lévrier. Dehors, la rue solitaire, plus que solitaire, vide, muette, aveugle, privée de sens, soustraite à la vie. Où est donc la population ? Où sont ces milliers, ces millions d'êtres

qui remplissent l'immense cité du bruit de leur pas ? Ils ne sont pas tous au prêche, ils ne sont pas tous dans les campagnes avoisinantes, sur les plages prochaines. Ils sont donc presque tous chez eux, confortablement installés dans des fauteuils à bascule, lisant des magazines, causant en famille ou ne disant rien, goûtant le repos de ne pas parler, après la semaine consacrée aux affaires et aux dialogues marchands. La solitude qu'elle connaissait dans la maison « Hargreave and Co. » était faite pour la renseigner sur l'existence de Londres le dimanche, et elle devina que la maison de commerce, le comptoir, la banque, et le home, cela faisait deux pour l'Anglais adonné aux affaires, qu'il allait à son bureau aux jours et aux heures nécessaires et qu'il se retirait ensuite chez lui pour y faire ce qu'il voulait, ou n'y rien faire.

Elle rentra par les rues sans piétons et sans voitures, déjeuna, constata que l'air de Londres, même le dimanche, favorisait l'appétit, et ne sachant mieux faire, sortit de nouveau, au grand étonnement du gardien et de la cuisinière, se dirigea, cette fois vers une autre région, reconnue sur sa carte, le West End aristocratique, dont Regent street est une des frontières. Elle parvint à la grille de Hyde Park et à la promenade de Rotten Row. Là, il y avait des promeneurs par cette belle après-midi ensoleillée de juillet, des promeneurs clairsemés, des gens se promenant en famille, d'autres seuls, des messieurs en chapeau haute forme passaient gravement, une pipe à la bouche. Des misses rêveuses gardaient le doigt à la page d'un livre. De vieux personnages à favoris gris étaient assis sur des bancs, appuyés fortement sur leur canne, des couples entourés d'enfants s'étendaient sur les pentes permises du gazon. Cécile s'enfonça dans les méandres du parc, admira les arbres centenaires, côtoya la

Serpentine, se perdit en de délicieux chemins aux haies fleuries, fut surprise devant des pelouses d'une étendue extraordinaire, dessinées en rondeurs et en molleses adorables, et vertes, d'un vert qu'elle aurait pu croire factice, resta en extase devant des massifs de fleurs, d'un éclat splendide, au milieu de cette herbe rase et drue, étincelante comme de l'émeraude. Elle regarda la carte, vit que Hyde Park occupait l'espace d'un quartier de Londres, que d'autres parcs encore, îlots de verdure disséminés partout, Regent's Park, Victoria Park, offraient à tous les habitants de la ville une campagne à leur portée, une campagne irréprochable, aménagée en décor de high-life, la nature convertie en jardins par le génie de l'homme traçant les voies d'accès, ménageant les points de vue, disposant les fonds, de manière à donner l'illusion de l'étendue, de la forêt, de la colline, de la montagne.

« Il y a un peu de cela aux Buttes-Chaumont, au Bois de Boulogne, au Bois de Vincennes, mais moins achevé. Ici, c'est vraiment magnifique, on pourrait vivre sur la lisière de ces parcs, beaux comme des paradis terrestres. »

Elle avisa, au loin de l'allée déserte, un groupement noir, et elle alla de ce côté pour voir quelles scènes pouvaient se jouer en un carrefour de Hyde Park, un dimanche. A mesure qu'elle approchait, elle entendait les accents sérieux d'une voix qui s'élevait et s'abaissait par moments monotone, par d'autres moments véhémentement. Un homme jeune, aux cheveux bouclés, une lévite boutonnée jusqu'au col, le nez chaussé de lunettes d'or, était debout sur un banc, gesticulant, déclamant ou lisant quelques passages d'un petit livre bleu. Autour de lui, l'auditoire écoutait, les femmes bouche entr'ouverte, les hommes fumant leur pipe. Quand l'oraison fut terminée, un garçon vêtu d'une veste rouge, assis sur le banc, souffla un air de trombone,

pendant que l'orateur descendait de sa chaire improvisée, distribuait un petit livre bleu, pareil à celui où il lisait les textes de ses objurgations. Cécile en accepta un, dont le titre annonçait des extraits d'évangile selon saint Mathieu.

« Il s'agit sans doute, — se dit-elle, — de l'interprétation d'une secte qui n'a pas de temple à sa disposition, et qui manifeste en plein air. Après tout, ce temple-ci n'est pas si mal choisi, avec ses verdure, ce banc à l'ombre d'un platane, ce massif de chèvrefeuilles, et ce ciel bleu comme voûte. Londres est vraiment une ville agréable, où tout le monde est libre de s'assembler, de parler dans de beaux endroits, arrangés pour le plaisir des yeux. »

Elle s'en alla, après une dernière station et un dernier regard aux pelouses d'émeraude, aux roses géraniums, aux tulipes d'or, et après avoir passé sur un pont rustique de la Serpentine, d'où elle contempla un couple de cygnes noirs à bec rouge, qui voguait lentement, les ailes frémissantes, comme prêts à prendre leur vol.

Le lendemain, l'existence de travail recommença. Cécile et Bessie se rejoignirent avec plaisir, se racontèrent leur journée, et Bessie annonça à son amie française qu'elles étaient attendues toutes les deux le samedi suivant chez Annie.

Il y avait des arrêts à la coupe et à la couture. Mrs Hargreave envoya les deux jeunes filles chez des clientes et dans les magasins de rassortiment. Ce fut une occasion pour voir Londres du haut des omnibus qui filaient à forte allure par les rues encombrées, mais où tous les cochers suivaient si méthodiquement la file que les encombrements étaient rares. Cécile vit ainsi de l'extérieur Saint-Paul et le British Museum, la National Gallery et le South Kensington.

— Vous verrez l'intérieur avec Annie, — lui dit Bessie.

Elles virent aussi le palais de Saint-James, les ministères, le quartier des grands clubs, hautes et sévères bâtisses granitiques et noires, où l'on entrevoyait le matin, par les hautes fenêtres ouvertes, de vastes salons que des domestiques en veste rouge aéraient, après les soirées où l'on avait fumé, bu, joué et conversé. Elles virent la Cité, les immenses bâtiments du commerce et de la banque groupés autour de Mansion House, tout ce qui est la richesse du transit, du négoce du Royaume-Uni. Elles virent les docks, stupéfiante succession de bassins où peuvent s'abriter les flottes du monde entier, d'entrepôts où toutes les richesses et les subsistances du globe terrestre viennent s'amonceler pour s'écouler au dehors, se renouveler sans cesse, vrais royaumes du thé, du café, du poivre, de la cannelle. Elles virent Billingsgate, le marché de la marée où la mer vient dégorger à pleins filets, à pleines barques, à pleins navires, ses amas de poissons de toutes les tailles, de crustacés, de coquillages. Que ne virent-elles pas ? Il n'y a dans l'univers qu'une ville, qui est Londres, pour multiplier l'image variée de la toute-puissance, pour signifier le rendez-vous de toutes les forces terrestres et navigantes. On peut y prendre une idée de tout le travail humain, par ces quartiers qui sont des villes, par ces docks sans fin qui réunissent les cinq parties du monde dans les entreponts des navires, dans les cours, les caveaux, les salles et les greniers de ces cités de briques, bâties au long de la Tamise jusqu'à la mer. Tous les peuples, tous les visages, tous les langages, autour des vapeurs et des navires à voiles, des ballots et des tonneaux, des poulies et des échelles. Les blancs, les jaunes, les rouges, les noirs se démènent, gesticulent, donnent et exécutent des ordres. Cécile entendit les mots français résonner

comme des souvenirs dans ce tumulte. Elle aperçut les tranquilles et forts Américains, solides et brefs, les Malais agiles comme des panthères, les Annamites, les Japonais, les Chinois aux yeux bridés, les nègres naïfs et rieurs, et à travers ces peuples bigarrés, les Anglais sérieux comme des chefs, vivant nettement dans leur élément, debout derrière leurs comptoirs, ainsi que des capitaines marins sur leur passerelle.

Devant cette activité qui semblait s'étendre sur un territoire infini, au milieu de ces senteurs d'épices, de ces parfums exotiques apportés par la mer à l'Île souveraine des flots universels, le mirage charmant de Paris se colorait des plus fines nuances dans l'imagination de Cécile. Elle apprenait la grâce en même temps que la force, et le rappel nostalgique de sa ville lui faisait savoir en même temps une beauté d'art et de monuments qu'elle cherchait en vain dans le colossal Londres. Elle n'y trouvait pas l'équivalent de Notre-Dame et du Louvre, de la place de la Concorde et de l'Arc de l'Étoile. Au regard de l'immensité de Londres et de l'amas prodigieux des maisons, les aspects des temples et des palais, des musées et des places, gardaient une apparence théâtrale de décor frêle. Cécile dit cette impression confuse à Bessie, qui lui répondit avoir souvent entendu dire à Annie que le gothique anglais était inférieur au gothique français, qu'il était d'une structure mince, d'une sculpture superficielle, et que la vraie beauté de Londres et de l'Angleterre n'était pas là, mais dans la Cité des banques, dans les docks du commerce.

Le jour vint où Bessie emmena Cécile chez Annie. Elle prirent le train à la gare du Métropolitain. Cécile revit alors, au nord de Londres, ces quartiers corrects et aimables qu'elle avait déjà entrevus du train lors de son arrivée. Sortie de la station, elle admira de près la propreté des façades et des grilles, les jardinets étroits

devant les maisons, les fenêtres aux petits carreaux. Plus loin, elles parurent quitter la ville pour la campagne, les habitations espacées s'entouraient de plus grands jardins. Le terrain montait, un air léger agitait la cime des arbres en bordure d'un chemin. Bessie s'arrêta devant une maison à rez-de-chaussée élevé, surmontée d'un étage en briques rouges, entourée d'un jardin et de haies.

— C'est là, — dit-elle.

Une servante en tablier blanc à brides, un petit bonnet blanc sur le sommet de la tête, parut sur le perron enguirlandé de fleurs montantes. Une grande pelouse de gazon vert ceignait le logis, seules les bordures étaient fleuries et les allées sablées ouataient la marche. Un aboiement se fit entendre.

— C'est Dolly, la chienne de garde. N'ayez nulle crainte, elle vous connaîtra vite avec nous.

Annie vint sur le seuil du vestibule. Cécile n'aurait pas reconnu pour une sœur de Bessie cette personne forte et brune, au visage rond, le front haut et bombé sous les cheveux crespelés, séparés par une raie au milieu. Les yeux fins et bruns s'apercevaient, brillants et perspicaces, au travers de lunettes cerclées d'or. Le nez était petit et un peu relevé. La bouche bien dessinée, avec des lèvres fortes et gonflées, s'entr'ouvrait sur deux rangées de dents larges et blanches, bien enracinées aux gencives.

— Ma sœur Annie, — dit Bessie.

Cécile parut surprise, resta muette.

— Miss, ou plutôt Mlle Cécile Pommier, — acheva Bessie.

— Nous nous ressemblons peu, — dit Annie en bon français, avec un accent anglais très prononcé. — Soyez la bienvenue, mademoiselle. Si ma sœur vous a dit de moi un peu du bien qu'elle m'a dit de vous, nous

sommes présentées, et nous pouvons nous embrasser, — conclut-elle cordialement.

— De grand cœur, — dit Cécile.

Toutes trois passèrent ensemble l'après-midi, la soirée du samedi, la journée du dimanche. Il y eut de la pluie et de l'orage le samedi, et la promenade fut remise au dimanche. Annie joua du piano, et Cécile, gagnée par sa familiarité et sa bienveillance, montra qu'elle avait profité des leçons de Mlle Stéphanie en chantant, accompagnée par Bessie, la romance du roi de Thulé, d'une voix fine et mélancolique, par laquelle elle émut les deux Anglaises. Elle joua ensuite, sans se faire prier, ce qu'elle put déchiffrer de Schumann et de Mozart, et, sur la demande qui lui fut faite à propos de cette éducation musicale, elle raconta avec simplicité sa vie et la rencontre bienheureuse qu'elle avait faite de Mlle Lechevallier et de M. Porphyre Rondeau.

A ce nom, Annie se leva, montra sur sa table de travail les deux volumes de *l'Histoire littéraire du XIX^e siècle*, et Cécile rougit de plaisir en voyant que l'œuvre de son vénérable ami avait passé l'eau et se trouvait entre les mains d'une personne sérieuse et savante comme miss Annie Lowrie, laquelle pressa Cécile de questions sur l'écrivain qu'elle admirait, auxquelles Cécile répondit avec abondance et éloquence. Il ressortit de cet entretien que miss Annie allait mettre à exécution un projet auquel elle avait pensé et qui était de traduire en anglais l'œuvre de Porphyre Rondeau.

Cécile battit des mains, épanouie et heureuse, et Annie et Bessie s'amuserent beaucoup de l'enthousiasme juvénile de la Française. Elles la prirent chacune par un bras et la firent passer dans le salon, où le thé et les gâteaux étaient servis, et Cécile apprit mieux encore les multiples occupations de miss Annie, inspectrice des lycées de jeunes filles, écrivain de magazines, critique

de littérature et d'art, « authoress » réputée pour ses études de la vie scolaire, ses romans sur l'existence de la jeune fille et de la femme anglaises. Cécile regarda avec respect cette figure ronde à lunettes d'or, qui exprimait la bonté intelligente, la perspicacité malicieuse, et elle distingua aussi dans les paroles de miss Annie un certain dédain de la vie usuelle qui lui fut expliqué plus tard par Bessie : sa sœur, qui avait quinze ans de plus qu'elle, et qui lui avait servi de mère après la mort de leurs parents, avait aimé quelqu'un qu'elle n'avait pas épousé, par suite de circonstances dont elle s'était toujours refusée à parler, et elle s'était donnée, en même temps qu'à sa sœur, au travail absorbant et pacifiant.

Pour Bessie, comme pour beaucoup de jeunes filles de sa condition, elle avait voulu, encouragée en cela par Annie, être libre avec une profession sérieuse : elle apprenait donc le commerce en attendant un établissement.

Ce fut ainsi que Cécile pénétra dans l'intimité des deux sœurs.

Le dimanche, par un matin apaisé, un paysage lavé par l'orage, elles sortirent pour une longue promenade sur la colline couverte de bruyères de Primrose Hill. Elles déjeunèrent sur les rochers. Londres apparaissait au loin sur un ciel bleu pâle. Le dôme de Saint-Paul, marqué d'une dorure de soleil, émergeait de l'amas énorme des maisons. La Tamise, que l'on ne voyait pas, dessinait son cours par une coulée de brume. Tout était léger, fin et grandiose. Cécile admira. Annie lui expliqua Londres, la formation, la grandeur de la ville unique, lui vanta Paris pour sa force spirituelle, pour le mouvement incessant de l'élite et de la foule.

— Londres, — lui dit-elle, — est plus compact, représente la force de l'immense empire qui tient le monde.

Ici, toutes les activités vont au même but. Cela ne nous empêche pas d'avoir eu des artistes, depuis la fin du xvii^e siècle et des philosophes aussi, et des écrivains et des politiques.

Elle expliqua encore que l'Angleterre avait fait sa révolution « antiroyale » avant la France, et que depuis, si les souverains étaient revenus, ils n'avaient fait que consacrer un régime de liberté et de droit individuel comme il n'y en avait pas en Europe. La reine d'Angleterre, impératrice des Indes, est un personnage décoratif, un symbole. Ce sont les Communes et les Lords qui gouvernent.

— Je vous mènerai voir une séance de la Chambre des Communes et bien d'autres choses encore, si vous restez quelque temps sur le sol de la vieille Angleterre.

— Six mois, — dit Cécile.

— En six mois, nous aurons le temps de voyager à travers la ville et autour.

— Je crains

— Que craignez-vous ? . . . De me prendre mon temps ? . . . Je vais souvent à Londres pour mes affaires, vous m'accompagnerez et ne me gênez pas. . . . C'est dit ? . . .

Elles rentrèrent un peu lasses pour le souper, qui raviva leur activité de pensée, et leur conversation se prolongea en une soirée paisible, le beau temps revenu avec une nuit claire qui trouva les trois amies assises dans le jardin, devisant de la vie anglaise et de la vie parisienne.

Bessie joyeuse, Annie sérieuse et maternelle, Cécile causant librement, et pour la première fois peut-être se montrant séduisante, intéressa ces deux charmantes filles avec le récit de sa vie au faubourg depuis le Siège et intéressant Annie, surtout avec la manière aisée et pleine de tact dont elle raconta comment M. Porphyre

Rondeau et Mlle Stéphanie Lechevallier lui avaient inspiré une amitié fervente.

Il fallut bien interrompre ces confidences pour prendre le repos nécessaire après cette journée en plein air. Bessie et Cécile devaient repartir le lendemain par le premier train pour leur travail, ce qu'elles firent, heureuses de leur après-midi du samedi et de leur journée du dimanche.

Cécile ne tarda pas à montrer ses talents. Après quelques visites à la National Gallery, elle dota la maison Hargreave de modèles inspirés des costumes peints par Reynolds, Gainsborough, Lawrence, et qui furent accueillis avec ravissement par la clientèle. Cette clientèle s'augmenta même de dames de l'aristocratie londonienne, mises au courant de ces nouveautés par d'habiles réclames insérées dans les principaux journaux de la métropole. Ces nouveautés étaient des modes anciennes, mais si bien adaptées au goût du jour, mélangeant si habilement la tradition anglaise avec la malice parisienne, que le résultat ne pouvait que plaire à la société élégante, désireuse de conserver son haut renom de dignité, tout en rajeunissant ses habitudes de toilette, de coupe et de couleur, par une pointe d'étrangeté que Cécile, de plus en plus hardie et sûre d'elle-même, excellait à donner aux travestissements de la mode changeante. La maison Hargreave and Co., bénéficiant de cette faveur de la gentry, en conçut une vive estime pour Cécile Pommier, qui fut de plus en plus traitée en artiste libre, à laquelle il fallait accorder le loisir de l'inspiration.

Très cérémonieusement, Mr Hargreave l'invita à une soirée de Covent Garden et Cécile, malgré ses excuses sur sa toilette insuffisante, dut accepter, parée d'une robe de son choix, aussi neutre que possible, car si elle dispensait la fantaisie aux accoutrements des

autres, elle aimait par goût invétéré à garder l'allure grisâtre et effacée de l'ouvrière qui voit se multiplier sans envie, sous ses yeux fins et par ses doigts agiles, les tissus soyeux, les moires miroitantes, les satins chatoyants, les velours profonds, tout ce que le génie des inventeurs a pu combiner d'aspects et de couleurs, pour la joie des yeux et la satisfaction des femmes parées en idoles.

Assise auprès de Mrs Hargreave, au rebord d'une loge, dans la salle blanche et rouge de Covent Garden, au-dessus d'un parterre de messieurs en smoking, de dames décolletées, brillantes de diamants, des aigrettes légères dans leur chevelure, quelques-unes vêtues par l'inspiration de Cécile en ladies Roxana et en ladies Hamilton, la jeune fille écouta *Roméo et Juliette*, mais passa des entr'actes difficiles à entendre les traductions de Mrs Hargreave, que lui transmettait à voix lente Mr Hargreave junior, en tout pareil, avec quelques années de moins, à Mr Hargreave senior, lequel se tenait à peu près silencieux, n'interrompant les conversations que par des mots brefs gutturalement jetés en conclusion des bavardages de sa femme et des explications de son frère.

Cécile aurait de beaucoup préféré se trouver au théâtre entre Bessie et Annie, mais elle dut plusieurs fois se rendre au désir de sa patronne et assister à des soirées du Lyceum, de l'Alhambra, de l'Empire, où elle admira néanmoins acteurs, musique, mises en scène, toutes choses dont elle pouvait rendre compte à ses amis de Paris, avec lesquels elle resta en correspondance régulière, se réjouissant de cet échange de lettres qui relie les absents à leur point d'attache, comme une électricité incessante. Avec les lettres de Mlle Stéphanie, elle voyait et elle entendait ceux qu'elle avait laissés à Paris, elle vivait dans ces chambres de la maison qui

était devenue son chez elle, parmi les livres de l'écrivain, parmi les meubles et les objets délicieux de la danseuse, et dans sa chambre à elle, Cécile, dont toutes les choses usées étaient si vivantes, dont tous les aspects humbles parlaient un langage si profond et si clair à son cœur.

Elle put courir les musées avec Annie, aller au spectacle avec les deux sœurs, admirer au Lyceum le jeu d'Irving et d'Ellen Terry dans *Ravenswood*, la beauté de miss Langtry dans *Cléopâtre*, rire franchement comme toute la salle du music-hall, des exercices des clowns, des drôleries des nègres. Elles profitèrent aussi de la fin de la saison pour partir le dimanche matin de la maison de Primrose Hill et gagner de là Windsor, Hampton Court, décors d'histoire, jardins de repos. « Il fallait se dépêcher, — disait Annie, — car les mauvais jours allaient venir. »

De fait, un matin de septembre, Cécile s'éveilla dans une demi-clarté blanche et grise qu'elle ne connaissait pas. Elle alla à sa fenêtre, ne vit rien de Regent street à travers la brume. Dans les salons du magasin, les stores baissés, le gaz fut allumé à profusion. Au soir, Cécile voulut sortir avec Bessie. Elle fut effarée au spectacle de la rue, de l'atmosphère opaque, dans laquelle les gens passaient comme des ombres. De temps en temps, une forme sortait de cette opacité, un piéton, un cab, un omnibus, qui ne faisaient qu'apparaître et disparaître. Les réverbères étaient allumés, diffusant dans un cercle étroit leur lueur jaune. Bessie s'amusa du recul de Cécile, l'assura qu'elle saurait la guider, la mena jusqu'à la gare de Charing Cross, en face de laquelle s'ouvrit pour elle l'abri d'un Aerated-bread shop. Là, elles retrouvèrent la lumière sur la blancheur des nappes, des tasses, des théières, et aussi des tranches de pain éblouissantes, que l'Anglais dédaigne aux repas, mais dont il fait une consumma-

tion surprenante à chaque heure de la journée où il a recours au thé pour s'exciter à l'appétit et combattre le brouillard meurtrier.

Cécile comprit encore mieux le charme du home éclairé et chaud, lorsque le samedi suivant, Bessie et elle émergèrent tout humides et toutes roses du chemin ouaté et silencieux à la grille de la maison d'Annie. Le logis est alors une défense et un réconfort, et les soins du ménage, de la cuisine, de la table, y prennent une importance et un charme au sortir de l'espace empli de l'air ruisselant et pénétrant. C'était plus encore que le silence de la neige, qui laisse à découvert les maisons, les arbres, dont les formes blanches soulignées de noir se dessinent en traits nets et profonds sur la blancheur de la terre et le gris du ciel. Avec le brouillard, tout est enfoui dans une substance invisible, sans consistance, sans issue, c'est la prison fluide et molle où tout s'évanouit, qui donne une sensation d'abîme et d'infini. Quelles délices alors que le feu rougeoyant derrière la grille du poêle, que la flamme pure de la lampe, caressant les meubles polis, les cadres dorés, les reliures des livres, se répandant sur la blancheur de la nappe où brillent le cristal des verres, la porcelaine des assiettes et des tasses, l'argent des couverts, mieux encore que dans les salles hospitalières où fument à l'envi tea, coffee, chocolate ! Ici, pas de va-et-vient des servantes empressées autour des tables, des passants qui poussent sans cesse les portes par lesquelles entrent avec eux les effilochages du brouillard du dehors. Ici, dans cette maison studieuse d'Annie, une seule servante, et dans le salon clos, derrière les rideaux tirés, trois femmes causantes et souriantes, se servant elles-mêmes, Bessie et Cécile empressées autour de leur aînée et celle-ci, toute réchauffée parmi ses livres et ses magazines, ses études et sa correspondance, par cette

irruption sans fracas d'une vie aimable qui lui donnait les sensations de la famille réunie dans la tiédeur du foyer. Que le brouillard soit béni, qui crée ces paradis d'illusion, ces haltes lumineuses et savoureuses sur les chemins incertains de la vie !

Ce fut Cécile, un samedi soir de lyrisme autour du thé de Chine et du cake pointillé de raisins, qui célébra ainsi la joie intime de cette réunion cordiale et de cet abri doré par la divine lumière. Ses deux amies l'applaudirent, lui dirent qu'elle était née pour la vie anglaise, qu'elle devrait se marier à Londres ou aux environs pour rester toujours auprès d'Annie et de Bessie. A quoi bon retourner en France où elle n'avait plus de famille ?

Cécile se rembrunit à cette perspective, évoquée d'un si bon cœur. Sans doute, elle n'avait plus personne des siens. . . .

— Mais j'ai tout de même une famille avec Mlle Stéphanie et M. Porphyre Rondeau, qui m'ont si bien adoptée et choyée.

— C'est vrai, — dit Annie, — qui comprit la profondeur du sentiment de sa jeune amie.

— Oui, sans doute, — dit Bessie condescendante, — mais pensez, chère Cécile, que vous pouvez être de nouveau seule un jour. . . .

Elle s'arrêta, voyant les pleurs monter aux yeux de la Française.

— Si ce malheur m'arrivait, peut-être oui, reviendrais-je auprès de vous deux, que j'aime infiniment aussi, mais encore, pour tout dire, il me semble qu'il y a là-bas quelque chose de fort qui m'attire et qui m'y retiendra. . . . Ce ne sera pas la présence des miens, de mes proches, puisqu'ils sont tous partis, oui, tous, — ajouta-t-elle songeuse. . . . — Et ce ne sera plus la présence de mes amis, si j'ai le malheur de les perdre.

— Ce sera la nouvelle famille que vous pourrez vous faire, quand vous voudrez, en vous mariant.

— Même sans cela, je crois, ce sera l'absence de tous ceux qui m'auront quittée. Absents pour toujours ! je trouve que, là-bas, ils sont plus près de moi, que tout me parle d'eux. Pardonnez-moi, mais il me semble qu'en passant la mer, en venant ici, j'ai perdu ma mère, mes frères, tous les miens une seconde fois. Je ne puis vous dire cela mieux pour que vous me compreniez, je ne me comprends pas moi-même.

Les deux sentimentales Anglaises comprenaient à merveille Cécile, et le lui dirent.

Elle s'avisa de poser une question aux deux sœurs :

— Et vous, miss Annie et miss Bessie, quitteriez-vous Londres et l'Angleterre pour venir en France ?

Annie rit et avoua :

— Franchement non. . . . Il me faudrait emporter trop de choses avec moi !

Et son geste indiquait tout autour d'elle.

— Mes meubles, mes livres, mes notes, tout l'amas de travail de quinze années. . . . Et puis, je ne saurais vivre ailleurs. . . . Je suis une vieille fille, avec des habitudes chez moi et des chemins tout tracés au dehors. . . . Londres me manquerait, même avec le brouillard, à travers lequel je connais ma route comme une aveugle, sans jamais me tromper. . . . Londres, oui, Londres, ma vie y est enfouie et n'en sortira pas.

Elle dit cela avec émotion et énergie et ajouta :

— Je vous comprends donc quand vous nous dites être attachée, vous aussi, à votre ville. . . . Vous êtes jeune, il est vrai, mais vous avez passé par des épreuves, et le malheur vous marque plus encore que le bonheur.

— Et vous, Bessie ? — dit Cécile.

— Oh ! moi, je quitterais Londres si ma sœur le voulait bien, mais pour une terre d'Empire, le Cap, les

Indes, l'Australie, partout où la mer nous conduit chez nous.

Bessie dit cela en riant, avec une fierté d'Anglaise maîtresse du monde, et Cécile admira volontiers la grandeur de l'Empire, et tant de vaisseaux sillonnant l'Océan, mais elle continuait à penser que Paris était autre chose, avec son fleuve, ses collines, ses monuments, sa vie ardente si diverse. Elles restèrent donc chacune sur leurs territoires respectifs, Annie à Londres, Cécile à Paris, Bessie courant le monde sur les routes mouvantes où les navires de son pays creusent leur sillage.

Elles n'étaient pas toujours seules. Certains samedis, Annie invitait quelques amis, quelques élèves choisies et les parents de celles-ci. Cécile fut ainsi initiée aux réunions familiales et amicales de la vieille Angleterre. Elle n'y trouva pas d'ennui, son jeune esprit était trop curieux de choses nouvelles pour se lasser de défilés variés. Elle fut gênée tout d'abord de l'empressement autour de la « Française » et de toutes les gracieusetés qui lui étaient offertes en langage mi-français, mi-anglais. Cela eut aussi son utilité pour elle. Sa mémoire la servit en cela comme en tout, elle sut retenir les mots et les formes de dialogues typiques, et bientôt se hasarda dans la causerie, aidée de Bessie. Elle provoqua bien des rires autour de la table du souper et dans les réunions au salon, par des accents mal appliqués et des termes « impropres » que sa naïveté employait courageusement, mais elle riait avec tout le monde et parvint à imiter parfois, à s'y méprendre, le gazouillement abrégatif qui court à travers les phrases d'une conversation anglaise, ce qui provoquait de nouveaux rires en même temps qu'une admiration étonnée.

Cécile en vint à admirer et à aimer Annie Lowrie comme M. Porphyre Rondeau et Mlle Stéphanie, pour

sa manière large, aisée et si affectueuse, de l'admettre dans l'intimité de sa pensée.

Son esprit se formait, en même temps que son cœur se dilatait, par cet amour des choses humaines, dont elle comprenait de mieux en mieux le sens. Et de plus en plus, elle voyait que la littérature et l'art brillaient au sommet du labeur des foules. A Londres, comme à Paris, elle connut la douceur, la beauté des bibliothèques et des musées, qui sont les asiles de la vie passée et présente, ouverts par leurs exemples à tous les espoirs de l'avenir. Elle parcourut avec Annie toujours, et parfois avec les deux sœurs, les salles du British Museum, où l'Antiquité revit par tant de puissants chefs-d'œuvre de l'Assyrie, de l'Égypte, de la Grèce, transportés sous le ciel de Londres, par les restes éblouissants du Parthénon de Phidias. Elle stationna dans les salles de la National Gallery, où toutes les écoles de peinture représentées racontent l'histoire de l'art, où l'École anglaise surgit tardivement, si fine, si charmante, avec les peintres de la femme et de l'enfance que furent Reynolds, Gainsborough, Romney, et ces contrastes où la robuste satire d'Hogarth précède les élégances de Lawrence, où la magie de Turner resplendit auprès du naturisme profond de Constable.

Annie fut satisfaite encore de l'émotion de Cécile, lorsque celle-ci fut mise en présence du monde immense du travail et de l'art dans les galeries à perte de vue du South Kensington Museum, où toutes les formes, tous les façonnements de la matière, le bois, les métaux, les pâtes de la céramique, se présentent en un classement si admirable, que cet univers des artisans et des artistes sollicite à la fois l'étude savante et le plaisir de la promenade à travers une forêt fleurie de chefs-d'œuvre.

Cécile, le 15 décembre, tous les comptes réglés, prit congé de l'aimable famille Hargreave. Il avait été

convenu qu'elle passerait le temps qui lui restait chez Annie, où Bessie, grâce aux fêtes de Noël, pourrait vivre presque tous ces jours avec elle.

Noël vint. La fête de la veille, avec sa table bien servie, étincelante autour de l'oie rôtie, jeune et tendre, débordante de farce et de marrons, le mince pie, le pudding flambant de rhum, et surtout les jeunes têtes rieuses des enfants, les mines épanouies des invités, l'émotion affectueuse dont on entourait la voyageuse, tout cela si aimable, si chaleureux, devait rester dans le souvenir de Cécile. Et aussi, la fin de la fête, une apothéose intime, le sapin allumé de bougies, dans le salon sans autre lumière, la belle verdure bleuâtre de la forêt chargée de friandises, d'objets puérils, et entourée de battements de mains, de rires et de sourires.

Ce qui vint aussi, après le dernier jour passé dans le calme de la solitude, ce fut la séparation, et ce fut le départ. Les deux sœurs conduisirent Cécile à la gare, toutes trois le cœur gros, ne pouvant pas parler. Sur le quai, elles s'étreignirent en pleurant.

Annie et Bessie ne retrouvèrent de paroles que pour faire promettre, une fois encore, à Cécile de ne pas les oublier, de revenir à Londres rien que pour elles, si elle n'y revenait pas pour son travail, et elles promirent aussi d'aller à Paris. Et dans les intervalles, écrivez-nous, chérie, oh ! écrivez-nous ! De tout son élan, Cécile promit. Puis, une dernière étreinte de toutes trois, à pleins bras, à pleins cœurs, et la petite Française à la portière, les yeux dans les yeux de ses amies échangeant avec elle les adieux et les promesses jusqu'au moment où le train, par puissantes saccades, glissa sur les rails, fit trembler et tinter les verrières, emportant l'une, laissant les autres.

Jusqu'au navire, Cécile resta immobile, pleurant ces deux chères filles qui lui avaient rendu, dans son exil,

le séjour si chaud et si tendre. Sur le bateau, elle s'assit sur le pont, comme elle l'avait fait pour venir, sans souci du brouillard épais, à travers lequel le vapeur prit sa route, s'enfonça dans la densité de l'atmosphère. On distinguait à peine quelques lames vertes s'écoulant au long du bastingage. D'ailleurs, la mer était douce et docile. La marche fut sûre et régulière, annoncée par les cris répercutés de la sirène. Par moments, des coups de sifflet déchiraient l'espace brumeux, et un autre navire croisait à tribord ou à babord, comme un vaisseau fantôme. Parfois aussi, des barques de pêcheurs oscillaient à la vue, tournoyaient l'espace d'une seconde dans le remous du bâtiment, sur l'eau verte, dans l'air ténébreux.

Vers la moitié du parcours, au moment de passer des eaux anglaises dans les eaux françaises, comme si l'Angleterre était entourée et défendue par une forteresse de brouillard haute et large comme l'espace, une légère clarté courut dans l'air comme un frisson. La clarté grandit, la mer étincela, bondit, joyeuse, et tout à coup, dans un ciel redevenu bleu, la lumière du soleil jaillit et s'épandit librement, vint frapper d'un coup sonore et joyeux le sommet des hautes falaises qui étaient le promontoire de la terre de France.

Cécile pâlit, fut parcourue aussi d'un frisson, adorant l'image qui se dressait devant elle, de plus en plus visible, tout son être avançant la marche rapide du navire, s'envolant comme à un appel, respirant l'air de la patrie, lui apportant l'offrande de son humble amour.

NOTES

Page 12.

dans cette fête = " on this day of rejoicing."
toucher son salaire = " to draw one's pay."

Page 13.

entrepreneuse. Person working under a contract and employing cheap labour ; agent.
dans huit jours = " in a week's time."
se faire régler = " to have her money paid to her."

Page 14.

on s'y fait vite = " one soon gets used to that."

Page 16.

un vasistas = " ventilating window." German, " was ist das ? "

Page 17.

un peu pâle des travaux nocturnes = " a little pale because of night-work."
les Buttes - Chaumont. Public park in the north of Paris.

Page 18.

l'acquis = "acquirements," "knowledge."
un établissement de bouillon = "a restaurant."

Page 19.

la manière d'être = "the way of living." **son chez elle** =
 "her home."

Page 20.

"Belleville - Louvre." The omnibus on the Belleville-Louvre route.

Page 21.

la foule coulait à pleine rue = "the crowd surged through the street like a black river."

Page 23.

faire la part de l'utile et de l'inutile = "to separate the useful from the useless."

le denier à Dieu. Money set apart for charitable purposes.

dans ces parages = "in those regions," "in that district."
ce sera bien le diable si . . . = "it will be a queer thing if . . ."

Page 24.

au cinquième = "on the fifth floor."

en dépendance d'un hôtel particulier = "belonging to a private house."

Page 25.

à croire que = "making one think that . . ."

tremper un bol de soupe = " to pour a bowlful of soup on to slices of bread."

je suis à vous = " I am at your service."

Page 27.

elle eut du mal à s'endormir = " she had difficulty in going to sleep."

Page 29.

sur l'invitation qui lui en fut faite = " on being invited to do so."

à ce que je vois = " I see," *parenthetical*.

Page 30.

dormir tout d'une traite = " to sleep without waking."

remettre en marche = " to get going again " (a clock).

s'en aller aux nouvelles = " to go and inquire."

il allait en être ainsi = " things would continue thus."

Page 31.

plus d'ouvrage = " no more work."

Page 32.

battant Paris = " wandering through Paris." Cf. *battre le pavé* = " to tramp the streets."

Strasbourg. From 1871 to 1918 Strasbourg was under German rule, and the statue representing the town on the Place de la Concorde, Paris, was draped in mourning for its loss.

fortifications. A favourite walk of the working classes in Paris.

Page 33.

les mains gantées de clair = "wearing light-coloured gloves."

en sens inverse = "in the opposite direction."

Page 35.

la Cité, l'île de la cité. The island in the Seine on which the cathedral of Notre Dame is built. It is pointed at one end, hence *la proue de la Cité*, which has almost the shape of a vessel.

bateaux-mouches = "river steamers."

boîtes des bouquinistes. Second-hand book-stalls on the Seine embankments.

l'Institut de France. The meeting-place of the five French Academies—the Académie Française, Académie des Inscriptions et Belles Lettres, Académie des Sciences, Académie des Beaux-Arts, Académie des Sciences Morales et Politiques, which together form L'Institut.

Voltaire. Historian, philosopher, and poet, 1694–1778.

Condorcet. Philosopher and mathematician, 1743–1794.

Page 36.

creusées profondément = "deep set."

sa mère à elle = "her mother."

Page 37.

il faisait encore grand jour = "it was still broad daylight."

un escalier en vis = "a spiral staircase."

Parvis. Wide open space in front of a cathedral.

l'Hôtel-Dieu. Hospital built also on the Île de la Cité, founded in the 6th century.

Préfecture de Police. Headquarters of the Police in Paris. The Préfet de Police and the Préfet de la Seine share between them the honours which in a smaller town accrue to the mayor.

Page 38.

l'Hôtel de Ville. Municipal buildings.

Saint-Gervais, Saint-Ambroise. City churches.

Tour Saint-Jacques. Formerly the steeple of the church of St. Jacques-la-Boucherie, which has been pulled down.

l'Opéra. The Opera House, a magnificent building, in architecture, size, and position.

Belleville. Working-class quarter of Paris, on high ground to the north-east of the city.

le Panthéon. The French Westminster Abbey, a lofty building in the form of a Greek cross, surmounted by a dome, formerly a church, but now dedicated "Aux Grands Hommes, la Patrie Reconnaissante." In the crypt are buried the great men of France.

la montagne Sainte-Geneviève. The hill on which the Panthéon stands.

Page 40.

la fille d'Égypte. Esmeralda, the Gipsy.

Page 41.

jeter un coup d'œil = "to glance."

Page 43.

donner un coup de balai = "to sweep."

Page 46.

elle n'y verra pas à redire = "she will have no objection."
c'est ce que nul n'avait à connaître = "that concerned nobody."

Page 48.

qui s'y entendait = "who knew his business."

Page 49.

il n'y paraîtra plus = *literally*, "there will be nothing more visible," *i.e.* "you will be all right."

Page 50.

fit tirer la langue à la malade = "made the patient put out her tongue."

Page 53.

Cécile n'eut garde de refuser l'invitation = "Cecile never thought of refusing the invitation."

Page 54.

à pas feutrés = "with slippared feet."

Page 55.

la Vie d'une Femme = "Frauenliebe und Leben," a song cycle by Schumann, setting of poems by Chamisso.

Page 56.

du jour au lendemain = "from one day to the next," "in one day."

Page 57.

cela va de soi = "that goes without saying."

Page 59.

jouer des deux mains = "to play with both hands" (piano).

Page 61.

il y avait trois heures, etc. = "the girl had been three hours in the rooms . . ."

Page 63.

de vous en tenir à = "to limit yourself to."

Page 64.

à voir la régularité = "judging from the regularity."

Page 67.

en manière de plaisanterie = "as a joke."

Page 71.

sous cette forme = "in this form."

se remettre en mémoire = "to recall to memory."

Page 72.

rien à reprendre = "there was nothing to be corrected, improved upon."

c'est arrivé = "it is a success."

Page 73.

changements à vue = "transformations."

le dernier cri = "the latest fashion."

avaient également à cœur d'aller = "were equally anxious to go."

Page 74.

faisaient assaut de toilettes = "vied with each other in elegance."

elle se rendit aux raisons = "she yielded to the reasoning."

qui avaient lié partie ensemble = "who had made up a party."

Page 75.

sabres au clair = "with drawn sabres."

Page 76.

entrée dans les mœurs = " which had become a custom."

Page 78.

voyons ! un bon mouvement = " come ! be kind."

Page 80.

à se croire transportée = " so that she imagined herself transported."

Page 81.

le grand foyer. The hall in a French theatre where the audience generally spends the intervals.

Page 82.

pour les avoir écoutés une fois = " when they have heard them once."

Page 83.

le Théâtre - Français. The official theatre of Paris, financially supported by the government.

Page 85.

je ne demande pas mieux = " I ask nothing better," *i.e.* " I am delighted."

donner son dernier bon à tirer = " sent his last proofs to the printer." " Bon à tirer " is the formula written on the page which is ready to be printed off.

il n'en fera rien = " he'll do nothing of the kind."

le plus fort est fait = " the greater part of the work is done."

le Second Empire. Under Napoleon III., 1852-1870.

la troisième République. The Third Republic, from September 4, 1870, till the present day.

Page 87.

au passage des villes = "on passing through towns."

Page 88.

le billet des bagages. Luggage conveyed in the van of a French train is registered and the owner is given a ticket, *le billet des bagages.*

Page 89.

nous y sommes = "here we are."

Page 92.

à elle seule = "alone," "without help."
je m'en trouve bien = "I consider myself well off with her."

Page 94.

toutes voiles dehors = "all sails set."

Page 95.

vous n'avez pas à vous tromper = "you can't go wrong."

Page 99.

qui n'avait pas l'air d'y toucher = "which seemed quite innocent."

Page 102.

le petit Poucet = "Hop o' my Thumb."

Page 103.

j'en serai quitte pour = "I shall just have to," "I shall make up for it by . . ."

Page 104.

au ras du quai = "on a level with the quay." •

Page 131.

à s'y méprendre = "in a most convincing manner."

VOCABULARY

- abat-jour**, *n. m.*, lamp-shade.
abîme, *n. m.*, abyss, gulf.
aboïement, *n. m.*, barking.
abri, *n. m.*, shelter; **à l'— de**, sheltered from, under cover.
abriter, *v. tr.*, to shelter.
abside, *n. f.*, apse.
acajou, *n. m.*, mahogany.
accord, *n. m.*, agreement, tuning, harmony.
accordeur, *n. m.*, tuner.
accoté, *adj.*, leaning, by the side of.
accouder, *s', v. r.*, to lean on one's elbow.
accrocher, *v. tr.*, to hang up.
accrocher, *s', v. r.*, to become attached, cling to.
accueillir, *v. tr.*, to receive.
achat, *n. m.*, purchase.
acheter, *v. tr.*, to buy.
achever, *v. tr.*, to finish.
achever, *s', v. r.*, to be finished, draw to an end.
acier, *n. m.*, steel.
acoustique, *n. m.*, **tuyau —**, speaking-tube.
âcre, *adj.*, acrid, sharp.
activer, *s', v. r.*, to busy oneself; — **à quelque chose**, with something.
adonné, *adj.*, devoted, addicted (**à**) to.
adosser, *s', v. r.*, to lean up (**à**) against.
aérer, *v. tr.*, to air, ventilate.
affaire, *n. f.*, business; **avoir — à**, to have to do with.
afficher, *v. tr.*, to bill.
affluence, *n. f.*, crowd, throng.
agir, *v. intr.*, to act; **s'— de**, to be a question of.
agrafe, *n. f.*, hook.
agrémenter, *s', v. r.*, to be adorned; — **de**, with.
aigu, *adj.*, sharp.
aiguille, *n. f.*, needle.
ailleurs, *adj.*, elsewhere; **d'—**, besides.
ajouré, *adj.*, with openwork ornament, fretted.
ajouté, *n. m.*, addition.
ajouter, *v. tr.*, to add.
ajuster, *v. tr.*, to adjust, arrange.
alezan, *n. m.*, chestnut horse.
aligner, *v. tr.*, to arrange in rows, add.
alimenter, *v. tr.*, to feed.
allée, *n. f.*, going; — **et venue**, going and coming.
allure, *n. f.*, gait, manner; **à forte —**, quickly.
amas, *n. m.*, heap.
amazone, *n. f.*, riding-habit.
aménager, *v. tr.*, to arrange.
amitié, *n. f.*, friendship.
amonceler, *v. tr.*, to heap up.
ampleur, *n. f.*, width.
apothéose, *n. f.*, apotheosis, deification, honour.
apparat, *n. m.*, formal preparations; **un dîner d'apparat**, a formal dinner; **des costumes d'—**, formal dress.
appareillage, *n. m.*, act of setting sail.
apprêter, *v. tr.*, to make ready, prepare, think out.
apprivoiser, *v. tr.*, to tame.
appui, *n. m.*, support.
appuyé, *adj.*, searching.
appuyer, *v. tr.*, to lean; emphasize, insist; **s'— sur**, to rely upon.
ardoise, *n. f.*, slate.
ardu, *adj.*, arduous.

- armoire**, *n. f.*, cupboard.
arpenter, *v. tr.*, to stride along, pace.
arracher, *v. tr.*, to tear; **s'—**, to tear oneself away.
arrêt, *n. m.*, halt, pause.
ascenseur, *n. m.*, lift.
ascension, *n. f.*, climb, ascent.
assistance, *n. f.*, audience.
assister, *v. intr.*, to be present (**à**) at.
assombrir, *v. tr.*, to darken.
assoupir, **s'**, *v. r.*, to grow drowsy.
assujétir, *v. tr.*, to subject, arrange.
astiqué, *adj.*, polished.
astre, *n. m.*, star, heavenly body.
atelier, *n. m.*, workroom, studio.
atours, *n. m. pl.*, ornament, dress, finery.
attelage, *n. m.*, team.
atteler, *v. tr.*, to harness.
attendant, *adj.*, adjoining.
aube, *n. f.*, dawn.
aucun, *adj.*, any; **ne . . .**, none, no.
au-dessus de, *adv.*, above.
autrefois, *adv.*, formerly.
avenant, *adj.*, pleasing, taking.
avenir, *n. m.*, future.
aventure, *n. f.*, chance; **bonne —**, good luck.
aveugle, *adj.*, blind.
avide, *adj.*, greedy.
avisé, *adj.*, sensible, shrewd.
aviser, *v. tr.*, to catch sight of, espy.
aviver, **s'**, *v. r.*, to be lit up, enlivened.
avoisinant, *adj.*, adjoining.
- bâbord**, *n. m.*, larboard.
bahut, *n. m.*, chest.
baie, *n. f.*, bay window.
bail, *n. m.*, lease.
balai, *n. m.*, broom.
ballot, *n. m.*, bale.
bancal, *adj.*, bandy-legged.
banlieue, *n. f.*, suburbs.
barbe, *n. f.*, beard.
barbiche, *n. f.*, little beard, imperial.
barbouillé, *adj.*, besmeared.
barbu, *adj.*, bearded.
barré, *adj.*, barred, crossed.
barrière, *n. f.*, barrier, gate of a city.
bas-côté, *n. m.*, lateral nave of a church, aisle.
- bascule**, *n. f.*, scales; **fauteuil à —**, rocking-chair.
bas-relief, *n. m.*, low relief.
bassin, *n. m.*, harbour.
bastingage, *n. m.*, ship's rail, barricading.
bâtiment, *n. m.*, building.
bâtisse, *n. f.*, building.
bâton, *n. m.*, stick, conducting stick.
batterie (de cuisine), *n. f.*, set of utensils.
battre, *v. tr.*, to beat; — **des mains**, to clap.
bavard, *adj.*, talkative.
bec, *n. m.*, beak; — **de gaz**, gas jet.
bergère, *n. f.*, shepherdess; easy-chair.
besicles, *n. f. pl.*, spectacles.
besogne, *n. f.*, task.
besoin, *n. m.*, need.
biche, *n. f.*, hind.
bidet, *n. m.*, pony, nag.
bienfait, *n. m.*, benefit.
bienveillant, *adj.*, kind, benevolent.
bigarré, *adj.*, motley, variegated.
bijou, *n. m.*, jewel.
blafard, *adj.*, wan, pale.
blason, *n. m.*, coat of arms; **à —**, crested.
blasonné, *adj.*, crested, emblazoned.
blond, *adj.*, fair; — **cendré**, ash-coloured, pale yellow.
bobine, *n. f.*, reel.
bocagère, *adj.*, of groves, rural.
bondir, *v. intr.*, to bound, leap.
border, *v. tr.*, to edge, border; tuck up (in bed).
borgne, *adj.*, one-eyed.
bosse, *n. f.*, hump.
bossu, *adj.*, hump-backed.
bouc, *n. m.*, goat.
bouchon, *n. m.*, cork.
bouger, *v. intr.*, to move, stir.
bouilloire, *n. f.*, kettle.
bouquet, *n. m.*, buttonhole flower, nosegay.
bouquin, *n. m.*, old book.
bourreau, *n. m.*, executioner.
brioche, *n. f.*, bun.
broc, *n. m.*, jug.
brocanteur, *n. m.*, second-hand dealer.

- brouillon**, *n. m.*, rough copy.
broyer, *v. tr.*, to crush.
bruissant, *adj.*, rustling, soughing.
bruissement, *n. m.*, rustle, murmur.
bruyère, *n. f.*, heather.
bureau, *n. m.*, desk; — **de la caisse**, cash-desk.
but, *n. m.*, goal.
- cadre**, *n. m.*, frame.
cahotant, *adj.*, jolting, rough.
cahoter, *v. intr.*, to jolt.
caillou, *n. m.*, pebble.
caissier, *-ière*, person in charge of
la caisse, the cash office.
calcaire, *n. m.*, limestone.
calèche, *n. f.*, carriage (open).
calorifère, *n. m.*, central heating,
 stove, radiator.
camail, *n. m.*, hood, capuchin.
canard, *n. m.*, drake.
cannelle, *n. f.*, cinnamon.
carré, *n. m.* and *adj.*, square.
carreau, *n. m.*, square pane of glass,
 tile.
carre-four, *n. m.*, cross-roads.
carrelage, *n. m.*, pavement, paving.
carrelé, *adj.*, tiled.
carriole, *n. f.*, cab, carriage, tilted
 cart, gig.
casier, *n. m.*, case, wooden box,
 pigeon-hole.
cauchemar, *n. m.*, nightmare.
céramique, *n. f.*, pottery.
châle, *n. m.*, shawl, scarf; — **écossais**, plaid.
chaleureux, *adj.*, warm, hearty.
chantonner, *v. tr.*, to hum.
chapeau, *n. m.*, hat; — **haut de forme**, top-hat.
chapiteau, *n. m.*, capital (of a pillar).
charbon, *n. m.*, coal; — **de terre**,
 coal.
chardon, *n. m.*, thistle.
charger, *v. tr.*, to load.
charmille, *n. f.*, hedge or alley of
 horn-beam trees.
chaton, *n. m.*, bezel (of a ring).
chatoyant, *adj.*, shot (colour).
chaume, *n. m.*, thatch.
chaumière, *n. f.*, thatched cottage.
chaussée, *n. f.*, high-road.
- chaux**, *n. f.*, lime; **blanchi à la —**,
 lime-washed.
chêne, *n. m.*, oak.
chevelu, *adj.*, hairy.
chevelure, *n. f.*, head of hair.
chevet, *n. m.*, bed's head.
chèvrefeuille, *n. m.*, honeysuckle.
chiffon, *n. m.*, rag, duster.
chimère, *n. f.*, chimera, fantastic
 figure.
choir, *v. intr.*, fall.
choix, *n. m.*, choice.
chômage, *n. m.*, unemployment.
choyer, *v. tr.*, to cherish.
christemarine, *n. f.*, sea fennel.
chuchoter, *v. tr.*, to whisper.
chute, *n. f.*, fall.
cicatrice, *n. f.*, scar.
cigogne, *n. f.*, stork.
cil, *n. m.*, eyelash.
cime, *n. f.*, summit, top.
cimetièrre, *n. m.*, cemetery.
cirer, *v. tr.*, to wax, polish.
cirque, *n. m.*, circus.
clairsemé, *adj.*, scattered, rare.
clapoter, *v. intr.*, to ripple, splash.
clarté, *n. f.*, light.
clavecin, *n. m.*, harpsichord.
clef, *n. f.*, key.
clientèle, *n. f.*, customers.
cloche, *n. f.*, bell.
clocher, *n. m.*, belfry, spire.
clocheton, *n. m.*, bell, turret.
cloison, *n. f.*, partition wall.
clouer, *v. tr.*, to nail.
col, *n. m.*, collar.
colis, *n. m.*, parcel.
commission, *n. f.*, message.
commis-voyageur, *n. m.*, commercial
 traveller.
commode, *n. f.*, chest of drawers.
comparse, *n. m.*, supernumerary.
complimenter, *v. tr.*, to congratulate.
compris, *adj.*, including.
compte, *n. m.*, account; **tenir — de**,
 to take into account.
concombre, *n. m.*, cucumber.
concurrence, *n. f.*, competition.
confection, *n. f.*, ready-made clothing.
congé, *n. m.*, holiday; **prendre — de**,
 to take leave of; **remettre son —**,
 to give in one's notice.

- conte**, *n. m.*, story ; — **de fées**, fairy tale.
- contourner**, *v. tr.*, to go round.
- contrarier**, *v. tr.*, to cross, contradict, thwart.
- contre**, *prep.*, against ; **par** —, as a set-off, by way of comparison.
- contrefait**, *adj.*, misshapen, deformed.
- contrefort**, *n. m.*, buttress.
- contristé**, *adj.*, saddened, woe-begone.
- convenir**, *v. intr.*, to suit.
- convenu**, *adj.*, agreed upon.
- convive**, *n. m. or f.*, guest.
- cordage**, *n. m.*, rope-work, rigging.
- corolle**, *n. f.*, corolla.
- corps**, *n. m.*, body ; — **de logis**, detached (*or* main) building.
- corsage**, *n. m.*, bodice.
- cortège**, *n. m.*, procession.
- corvée**, *n. f.*, task, drudgery.
- cosu**, *adj.*, substantial.
- côte**, *n. f.*, coast.
- côté**, *n. m.*, side ; — **lumière**, port (side of vessel).
- coulée**, *n. f.*, track, rush, torrent.
- couloir**, *n. m.*, corridor.
- coupe**, *n. f.*, cut.
- cour**, *n. f.*, courtyard ; **la courette**, little yard.
- courbe**, *n. f.*, curve.
- courbure**, *n. f.*, curve, bend.
- cours**, *n. m.*, course ; **en** —, current.
- course**, *n. f.*, race ; **des** —, errands.
- couseuse**, *n. f.*, sempstress.
- coutumier**, *adj.*, customary.
- couture**, *n. f.*, dressmaking.
- couturier**, *n. m.*, ladies' tailor.
- couturière**, *n. f.*, dressmaker.
- couver**, *v. tr.*, to brood.
- couvert**, *n. m.*, table accessories ; **mettre le** —, to lay the table.
- crénelé**, *adj.*, turreted, battlemented.
- crepelé**, *adj.*, crisp.
- crinière**, *n. f.*, mane.
- croissant**, *n. m.*, crescent.
- cuir**, *n. m.*, leather ; — **bouilli**, waxed leather.
- cuisine**, *n. f.*, kitchen ; cookery.
- cuiivre**, *n. m.*, copper.
- culte**, *n. m.*, care, worship.
- cygne**, *n. m.*, swan.
- dalle**, *n. f.*, flag-stone.
- daller**, *v. tr.*, to pave.
- débit**, *n. m.*, utterance, talk.
- débrouiller**, **se**, *v. r.*, to get out of difficulties.
- déchiffrer**, *v. tr.*, to read (music) at sight.
- déchu**, *adj.*, fallen.
- dédale**, *n. m.*, maze.
- défaillant**, *adj.*, faltering.
- défectuosité**, *n. f.*, flaw, defect.
- défilé**, *n. m.*, procession.
- dégourdir**, *n. tr.*, to warm, quicken circulation ; **se** — **les jambes**, to stretch one's legs.
- dégringoler**, *v. intr.*, to fall down, run headlong down.
- déguenillé**, *adj.*, tattered, ragged.
- déguiser**, *v. tr.*, to disguise.
- déjeuner**, *v. intr.*, to breakfast, lunch.
- délai**, *n. m.*, delay, space of time.
- délice**, *n. m.*, delight.
- délié**, *adj.*, slender, slim.
- délirant**, *adj.*, delirious, deliriously happy.
- démarche**, *n. f.*, gait.
- déménageur**, *n. m.*, removal agent.
- démener**, **se**, *v. r.*, to strive, struggle, make a bustle.
- démentir**, *v. tr.*, to deny, contradict.
- démonter**, *v. tr.*, to take to pieces, analyse.
- dent**, *n. f.*, tooth.
- dépaysé**, *adj.*, exiled, not at home.
- dépoussiérer**, *v. tr.*, to dust.
- déraison**, *n. f.*, unreasonableness.
- dessinateur**, *n. m.*, draughtsman.
- dessiner**, *v. tr.*, to draw ; **se** —, to show, appear dimly.
- deuil**, *n. m.*, mourning.
- dévaler**, *v. intr.*, to go down hill.
- deviser**, *v. intr.*, to chat.
- diriger**, *v. tr.*, to direct.
- dispos**, *adj.*, good-humoured.
- disposer**, *v. tr.*, to dispose ; **se** — **à**, to prepare ; **disposé pour**, suited to.
- disposition**, *n. f.*, disposal, arrangement ; **des** —s, talent.
- distancer**, *v. tr.*, to out-distance.
- doigté**, *n. m.*, touch ; tact.
- don**, *n. m.*, gift.

- donner**, *v. tr.*, to give ; — **sur**, to look on to.
- dorer**, *v. tr.*, to gild.
- dorure**, *n. f.*, gilding.
- dot**, *n. f.*, dowry.
- doubler**, *v. tr.*, to line, give another side to.
- douillet**, *-te, adj.*, soft, downy.
- douleur**, *n. f.*, grief.
- dramaturge**, *n. m.*, dramatic author.
- droguet**, *n. m.*, drugget.
- dru**, *adj.*, thick, crowded.
- ébloui**, *adj.*, dazzled.
- éblouir**, *v. tr.*, to dazzle.
- ébouriffé**, *adj.*, disordered.
- ébranler**, *s', v. r.*, to shake, set in motion.
- écaille**, *n. f.*, scale.
- écarquillé**, *adj.*, wide open.
- écart**, à l'—, apart, aside (**de**) from.
- écervelé**, *n. m.*, **écervelée**, *n. f.*, thoughtless person.
- écheveau**, *n. m.*, skein.
- éclairer**, *v. tr.*, to lighten.
- éclat**, *n. m.*, splendour, show.
- éclatant**, *adj.*, splendid.
- écorner**, *v. tr.*, to encroach upon, make a hole in (money).
- écouler**, *s', v. r.*, to flow past, pass.
- écraser**, *v. tr.*, to crush.
- écriteau**, *n. m.*, notice, bill.
- écriture**, *n. f.*, hand-writing.
- écrivain**, *n. m.*, writer, author.
- écumer**, *v. tr.*, to skim.
- effilochage**, *n. m.*, shred, wisp.
- effleurer**, *v. tr.*, to touch lightly, skim over.
- égarer**, *v. tr.*, to mislead, mislay ; **s'**—, to be lost.
- élan**, *n. m.*, flight, soaring ; **de tout son** —, with all her heart.
- émail**, *n. m.*, enamel.
- émaner**, *v. intr.*, to emanate (**de**) from.
- emballer**, *v. tr.*, to pack.
- embêter**, *v. tr.*, to bore ; **s'**—, to be bored.
- émerveillement**, *n. m.*, astonishment.
- émerveiller**, *s'*, to marvel (**de**) at.
- emmener**, *v. tr.*, to lead off.
- émoi**, *n. m.*, anxiety, flutter.
- émotionné**, *adj.*, disturbed, moved.
- émouvoir**, *v. tr.*, to move.
- emparer**, *s', v. r.*, to take possession (**de**) of.
- empêcher**, *v. tr.*, to prevent.
- emprunt**, *n. m.*, loan.
- ému**, *adj.*, moved.
- encadrement**, *n. m.*, border, frame.
- encadrer**, *v. tr.*, to frame.
- encastré**, *adj.*, fixed, fitted (into a recess).
- encombré**, *adj.*, crowded.
- encombrement**, *n. m.*, block, obstruction.
- endimanché**, *adj.*, in one's Sunday best.
- enfer**, *n. m.*, hell.
- enfiler**, *v. tr.*, to thread ; — **un chemin**, to thread one's way.
- engagement**, *n. m.*, agreement, contract.
- engager**, *s', v. r.*, to enter ; — **sur les degrés**, to begin to climb the steps.
- englober**, *v. tr.*, to include.
- engloutir**, *v. tr.*, to swallow up.
- engouffrer**, *s', v. r.*, to enter, rush, be swallowed up.
- engraisser**, *v. intr.*, to grow fat ; *v. tr.*, to fatten.
- enjambée**, *n. f.*, step, stride.
- enquérir**, *s'*, to make inquiries.
- enseigne**, *n. f.*, sign, title.
- enseignement**, *n. m.*, teaching, education.
- enserré**, *adj.*, closed in.
- enserrer**, *v. tr.*, to clutch.
- enterrement**, *n. m.*, funeral.
- entrechoquer**, *s', v. r.*, to knock together.
- entremets**, *n. m.*, side-dish, sweet.
- entrepont**, *n. m.*, between-decks.
- entrepôt**, *n. m.*, store, bonded warehouse.
- environ**, *adv.*, about.
- environnant**, *adj.*, surrounding.
- épais**, *-se, adj.*, thick.
- épanoui**, *adj.*, cheerful.
- épanouissement**, *n. m.*, bloom ; expansion.
- éperdu**, *adj.*, distracted.
- épervier**, *n. m.*, hawk, sparrow-hawk.
- épicerie**, *n. f.*, grocer's shop.

- épinards**, *n. m. pl.*, spinach.
épingle, *n. f.*, pin.
épouvanté, *adj.*, frightened.
épreuve, *n. f.*, proof, test.
éreintement, *n. m.*, fatigue.
ériger, *v. tr.*, to erect; **s' —**, to pose (en) as.
escalier, *n. m.*, staircase; — **en vis**, spiral stair.
escouade, *n. f.*, squad.
essayage, *n. m.*, fitting; **salon d'—**, fitting-room.
essayeuse, *n. f.*, fitter.
essoufflé, *adj.*, out of breath.
étage, *n. m.*, flat.
étalage, *n. m.*, show window, goods displayed.
étaler, *v. tr.*, to spread out.
état, *n. m.*, state.
étincelant, *adj.*, sparkling.
êtreindre, *v. tr.*, to grasp; **s' —**, to embrace.
étuvée, *n. f.*, stew; **à l' —**, steamed, stewed.
évanouir, *v. intr.*, to disappear, vanish.
évasé, *adj.*, wide-mouthed, bell-shaped.
éventail, *n. m.*, fan.
éventaire, *n. m.*, hawk's basket.
éviter, *v. tr.*, to avoid.
exiger, *v. tr.*, to demand.
expédier, *v. tr.*, to send, do something expeditiously.
- face**, *n. f.*, face; **faire — à**, to meet, face.
fâcheux, *adj.*, regrettable.
façon, *n. f.*, manner; **sans —**, without ceremony, simply.
factice, *adj.*, artificial.
fade, *adj.*, insipid.
fantasmagorie, *n. f.*, fairy scene.
farce, *n. f.*, stuffing, farce.
fardeau, *n. m.*, burden.
farfadet, *n. m.*, goblin.
farouche, *adj.*, wild, shy.
fastueux, *adj.*, pompous.
faubourg, *n. m.*, suburb.
faubourien, *n. m.*, **faubourienne**, *n. f.*, suburban dweller.
- fauteuil**, *n. m.*, armchair; — **à bascule**, rocking-chair.
faux, fausse, *adj.*, false.
féerie, *n. f.*, fairyland, enchantment.
féérique, *adj.*, enchanted.
feuille, *n. f.*, leaf.
flacre, *n. m.*, cab.
fierté, *n. f.*, pride.
fièvre, *n. f.*, fever.
figure, *n. f.*, face.
figurer, to imagine (**se**) to oneself.
figurine, *n. f.*, little figure, statuette.
fil, *n. m.*, thread.
filon, *n. m.*, vein.
flairer, *v. tr.*, to sniff, smell.
flambeau, *n. m.*, torch.
flamboyant, *adj.*, flashing.
flâner, *v. intr.*, to lounge, stroll.
flèche, *n. f.*, spire.
fleuriste, *n. f.*, florist; maker of artificial flowers.
foncé, *adj.*, dark (of colour).
fontaine, *n. f.*, fountain, spring, water-supply.
force, *n. f.*, strength.
fort, *adj.*, stout, strong.
fouetter, *v. tr.*, to whip.
fouillis, *n. m.*, tangle.
foulard, *n. m.*, silk handkerchief.
foule, *n. f.*, crowd.
four, *n. m.*, oven.
fourreur, *n. m.*, furrier.
fraîcheur, *n. f.*, coolness.
fraîchir, *v. intr.*, to grow cool.
frais, *n. m. pl.*, expenses.
fraise, *n. f.*, strawberry.
frêne, *n. m.*, ash.
fringale, *n. f.*, sudden hunger.
frise, *n. f.*, frieze.
frôlement, *n. m.*, grazing, rustling.
frôler, *v. tr.*, to brush past.
fromage, *n. m.*, cheese.
fronton, *n. m.*, front, pediment.
fût, *n. m.*, shaft (of a column).
- gamme**, *n. f.*, scale (music).
gardien, *n. m.*, keeper; — **de la paix**, policeman.
gare, *n. f.*, station.
garnir, *v. tr.*, to adorn, trim.
gazon, *n. m.*, lawn.
gazonné, *adj.*, grassy.

gazouiller, *v. tr.*, to twitter.
géant, *n. m.*, giant.
gencive, *n. f.*, gum.
gibier, *n. m.*, game.
glace, *n. f.*, mirror.
goût, *n. m.*, taste.
grappe, *n. f.*, bunch.
gras, grasse, *adj.*, fat.
graver, *v. tr.*, to engrave.
gravir, *v. tr.*, to climb.
gré, *n. m.*, will; **savoir** —, to be grateful.
grève, *n. f.*, shore; **faire la** —, to go on strike.
griffe, *n. f.*, claw.
grimoire, *n. m.*, scrawl; magic book.
gris, *adj.*, grey; **gris pommelé**, dapple grey.
grouillement, *n. m.*, swarming.
gueule, *n. f.*, jaw, mouth.
guillotine, *n. f.*, **fenêtre à** —, sash window.

habiter, *v. tr.*, to inhabit.
haie, *n. f.*, hedge.
halètement, *n. m.*, panting.
hameau, *n. m.*, hamlet.
hanneton, *n. m.*, flying beetle.
happer, *v. tr.*, to snap.
hêler, *v. tr.*, to hail.
héraut, *n. m.*, herald.
heurter, *v. tr.*, to knock; **se** — **à**, to knock against, encounter.
holocauste, *n. m.*, sacrifice.
horloge, *n. f.*, clock.
houle, *n. f.*, ground-swell.
houppelande, *n. f.*, long cloak.

ignorer, *v. tr.*, not to know.
importer, *v. intr.*, to matter.
imprévu, *adj.*, unforeseen.
imprimer, *v. tr.*, to print.
impuissance, *n. f.*, powerlessness.
inanition, *n. f.*, weakness.
indéchirable, *adj.*, untearable, unbreakable (bond).
indice, *n. m.*, sign.
indiquer, *v. tr.*, to indicate.
infirmière, *n. f.*, sick-nurse, hospital-nurse.
insérer, *v. tr.*, to insert.
intarissable, *adj.*, inexhaustible.

interloqué, *adj.*, speechless, non-plussed.
ivre, *adj.*, intoxicated.

jaillir, *v. tr.*, to spring up, flow.
jais, *n. m.*, jet.
jambon, *n. m.*, ham.
jardinnet, *n. m.*, little garden.
jarret, *n. m.*, leg.
jatte, *n. f.*, bowl.
joufflu, *adj.*, chubby.
juché, *adj.*, perched.
jumelle, *n. f.*, opera-glass.
juste, *adj.*, in tune (**voix**).
justesse, *n. f.*, exactness of intonation.

lame, *n. f.*, blade, sword; wave.
lapin, *n. m.*, rabbit.
large, *n. m.*, open sea.
largesse, *n. f.*, generosity.
largeur, *n. f.*, width.
lavabo, *n. m.*, wash-stand.
léger, *adj.*, light, slight.
lévite, *n. f.*, frock-coat.
lévrier, *n. m.*, greyhound.
librairie, *n. f.*, book-shop.
lier, *v. tr.*, to bind.
linge, *n. m.*, linen.
liséré, *n. m.*, piping, edge.
lisière, *n. f.*, edge.
livraison, *n. f.*, part, issue of a book.
livrer, *v. tr.*, to deliver up, abandon, yield.
locataire, *n. m. or f.*, tenant.
loge, *n. f.*, care-taker's lodge; box (theatre).
lointain, *adj.*, distant.
longueur, *n. f.*, length.
lueur, *n. f.*, light, glow.
lumière, *n. f.*, light.
lunettes, *n. f. pl.*, spectacles.
lustre, *n. m.*, chandelier.
luzerne, *n. f.*, lucerne grass, Spanish clover.

malgré, *prep.*, in spite of.
malle, *n. f.*, trunk.
mannequin, *n. m.*, lay figure.
mansarde, *n. f.*, attic.
mansardé, *adj.*, with sloping roof.
marche, *n. f.*, step.
marée, *n. f.*, tide.

- marin**, *n. m.*, sailor.
marque, *n. f.*, mark ; **de** —, of note, famous.
massif, *n. m.*, clump ; massive building, pile.
massue, *n. f.*, club.
matinal, *adj.*, morning, early.
mauvais, *adj.*, bad, poor, paltry.
mélanger, *v. tr.*, to mix.
même, *adj.*, same ; **de** — **que**, just as.
ménage, *n. m.*, household.
ménagère, *n. f.*, housekeeper, housewife.
menu, *adj.*, small.
menuiserie, *n. f.*, carpenter's shop.
menuisier, *n. m.*, carpenter.
mercerie, *n. f.*, draper's shop.
métairie, *n. f.*, farm.
métier, *n. m.*, trade, calling.
mettre, *v. tr.*, to put ; — **au courant**, to bring up to date, inform ; — **en garde**, to store.
meurtrier, *adj.*, deadly.
meurtrière, *n. f.*, loop-hole.
mi-clos, *adj.*, half shut.
mie, *n. f.*, crumb ; — **de pain**, crumb of bread.
mince, *adj.*, thin.
minuscule, *adj.*, tiny, minute.
mioche, *n. m.*, child, urchin.
miroitant, *adj.*, shining.
mise, *n. f.*, dress, setting ; **la** — **en ordre**, the arrangement.
mite, *n. f.*, moth.
meuble, *n. m.*, furniture.
modèle, *n. m.*, model gown.
modiste, *n. f.*, milliner.
moire, *n. f.*, watered silk.
moisson, *n. f.*, harvest.
mollet, *adj.*, soft.
monacal, *adj.*, monkish.
montée, *n. f.*, rising ground, ascent.
monticule, *n. f.*, hillock.
monture, *n. f.*, steed, mount.
mordiller, *v. tr.*, to nibble.
morte-saison, *n. f.*, off-season, slack-time.
mouchoir, *n. m.*, handkerchief.
moulure, *n. f.*, moulding.
moyen, *n. m.*, means.
muraille, *n. f.*, wall.
musée, *n. m.*, museum, picture-gallery.
nacré, *adj.*, pearly.
narquois, *adj.*, mocking, sly.
natte, *n. f.*, rush mat.
néant, *n. m.*, nothingness, annihilation.
nef, *n. f.*, nave.
nerveux, *adj.*, vigorous, nervous.
noirci, *adj.*, blackened.
nostalgique, *adj.*, home-sick.
nuage, *n. m.*, cloud ; **un** — **de lait**, a little milk.
nuance, *n. f.*, shade.
œillère, *n. f.*, blinker.
œuvre, *n. f.*, work.
office, *n. m.*, service.
officier de paix, *n. m.*, police officer.
ombragé, *adj.*, shady.
ombre, *n. f.*, shadow.
ombrelle, *n. f.*, sunshade.
onde, *n. f.*, wave.
onduler, *v. tr.*, to wave (hair).
oraison, *n. f.*, speech.
orgueil, *n. m.*, pride.
orgueilleux, *adj.*, proud.
orienter, *s'*, to find one's bearings, way.
oser, *v. intr.*, to dare.
ouaté, *adj.*, downy, soft.
ouest, *n. m.*, west.
ourler, *v. tr.*, to hem.
ours, *n. m.*, bear.
outil, *n. m.*, tool.
pacotille, *n. f.*, pedlar's pack ; machine-made goods of poor quality.
paille, *n. f.*, straw ; — **de riz**, chip ; — **d'Italie**, Leghorn.
pain, *n. m.*, bread ; — **bis**, brown bread.
paître, *v. tr.* and *intr.*, to graze.
pampre, *n. m.*, vine-branch.
pan, *n. m.*, end, side.
pancarte, *n. f.*, ticket, placard.
paperasse, *n. f.*, collection of papers, old paper.
papillon, *n. m.*, butterfly.
parole, *n. f.*, word.

- parquet, n. m.**, wooden floor.
part, n. f., share ; **de toutes parts**, on all hands.
parterre, n. m., flower-bed.
parvenir, v. intr., succeed (à) in.
parvis, n. m., open space in front of a church.
pas, n. m., step ; **le — de la porte**, threshold.
passer, se, v. r., to do without (de).
passerelle, n. f., gangway, bridge.
passionner, v. tr., to thrill.
patron, n. m., proprietor ; pattern.
patronne, n. f., proprietrix.
pavoisé, adj., beflagged, decorated.
paysage, n. m., landscape.
peau, n. f., skin.
peluche, n. f., plush.
pente, n. f., slope.
perruque, n. f., wig.
personnel, n. m., employés.
pesage, n. m., weighing-in ; pad-dock.
pièce, n. f., room.
piéton, n. m., foot passenger.
pilastre, n. m., pillar.
pincement, n. m., plucking (of strings), pizzicato.
piqueur, n. m., outrider.
placard, n. m., cupboard.
plage, n. f., shore.
plaisant, adj., amusing.
planche, n. f., plank ; **les planches**, the "boards," stage.
planer, v. intr., to hover.
platane, n. m., plane-tree.
plumassière, n. f., feather-dresser, dealer.
plumeau, n. m., feather duster.
plupart, n. f., most.
plus, adv., more ; **de — en —**, more and more.
poigne, n. f., grip, clutch.
point, n. m., stitch.
pointillé, adj., dotted.
pois, n. m., spot.
poivre, n. m., pepper.
punctuer, v. tr., to punctuate.
portée, n. f., reach ; **à la — de, à — de**, within reach.
portière, n. f., carriage door.
posé, adj., steady, sedate.
postulant, n. m., postulante, n. f., applicant.
pot, n. m., pot ; — **-au-feu**, boiled beet and broth.
poulet, n. m., chicken.
poulie, n. f., pulley.
pouls, n. m., pulse ; **tâter le —**, to feel the pulse.
poutre, n. f., beam, rafter.
prêche, n. m., sermon.
prendre, v. tr., to take ; — **au sérieux**, to take seriously.
préposé, n. m., official.
près, adv., near ; **de —**, at close quarters.
preste, adj., quick, nimble.
prétention, n. f., claim, intention.
prévenant, adj., friendly, obliging.
prévenir, v. tr., to warn, leave word.
professorat, n. m., the teaching profession.
proie, n. f., prey.
prune, n. f., plum ; **adj.**, plum-coloured.
prunelle, n. f., pupil of the eye.
puce de mer, n. f., sand-hopper.
puits, n. m., well.
pur-sang, n. m., thoroughbred.
quai, n. m., platform (station) ; wharf, quay ; Seine embankment.
quasi, adv., more or less.
quatuor, n. m., quartet.
quérir, v. tr., to seek.
râblé, adj., thick-set, broad-shouldered.
raccommodage, n. m., mending.
radis, n. m., radish.
raffiné, adj., refined.
railleur, adj., mocking.
ralentir, v. tr., to slow down.
ramage, n. m., song of birds, pattern of flowers, etc.
rampe, n. f., banister.
rangée, n. f., row.
ras, n. m., **au — de**, on a level with.
raser, v. tr., to shave.
rassasier, v. tr., to sate, satisfy.
rassortiment, n. m., assortment, matching.
rauque, adj., hoarse.

- ravir**, *v. tr.*, to delight.
ravissement, *n. m.*, rapture.
rayon, *n. m.*, ray of light; shop counter.
rebord, *n. m.*, ledge.
rebut, *n. m.*, outcast.
receler, *v. tr.*, to hide.
receleur, *adj.*, hiding, concealing.
réclame, *n. f.*, advertisement.
récolter, *v. tr.*, to gather.
réconfort, *n. m.*, comfort.
redire, *v. tr.*, to repeat; **voir à** —, to take exception (à) to.
réduit, *n. m.*, den, room.
réfugié, *n. m.*, refugee.
regorger, *v. intr.*, to be stuffed to overflowing.
reliure, *n. f.*, binding.
rembrunir, *v. intr.*, to grow dark; **se** —, to become gloomy.
remercier, *v. tr.*, to thank.
remettre, *v. tr.*, to put back, return; — à, to put off till.
remous, *n. m.*, eddy.
renouveau, *n. m.*, renaissance, spring.
renover, *v. tr.*, to renew.
renseigner, *v. tr.*, to inform; **se** —, to make inquiries.
rente, *n. f.*, income; — **viagère**, life interest, annuity.
répartir, *v. tr.*, to divide.
répercuter, *v. intr.*, to echo.
repli, *n. m.*, bend, fold.
réplique, *n. f.*, reply, repartee.
reposoir, *n. m.*, altar (temporary, for a procession, etc.).
repriser, *v. tr.*, to mend.
ressaisir, **se**, *v. r.*, to recover one's strength, equilibrium, etc.
ressentir, *v. tr.*, feel.
reste, *n. m.*, rest, remainder.
retenir, *v. tr.*, to remember.
retraite, *n. f.*, retreat.
réussite, *n. f.*, success.
réverbère, *n. m.*, street-lamp.
révérence, *n. f.*, bow.
rez-de-chaussée, *n. m.*, ground floor.
ricaner, *v. intr.*, to sneer, grin.
rictus, *n. m.*, grin.
ride, *n. f.*, wrinkle.
rigolade, *n. f.*, merriment.
robinet, *n. m.*, tap.
roche, *n. f.*, rock.
rosace, *n. f.*, rose-window.
rosier, *n. m.*, rose-tree.
rouage, *n. m.*, machinery.
rougeoyer, *v. intr.*, to be red.
roux, rousse, *adj.*, red, red-haired.
ruer, se, *v. r.*, to rush.
ruisseler, *v. intr.*, to stream down, trickle down.
sable, *n. m.*, sand, gravel.
sacerdotal, *adj.*, priestly.
saison, *n. f.*, season; **la morte** —, the off season.
sanglier, *n. m.*, boar.
sarrau, *n. m.*, smock-frock.
sauvage, *adj.*, shy.
sauver, se, *v. r.*, to run away.
savant, *adj.*, learned, skilful.
savoureux, *adj.*, tasty.
scarabée, *n. m.*, beetle.
scène, *n. f.*, stage.
scintillant, *adj.*, sparkling.
sécheresse, *n. f.*, dryness.
secrétaire, *n. f.*, desk.
séduire, *v. tr.*, to charm.
semaine, *n. f.*, week; — **anglaise**, finishing work at mid-day on Saturday.
sens, *n. m.*, meaning; direction.
sensible, *adj.*, noticeable.
sentier, *n. m.*, footpath.
seoir (à), *v. intr.* to suit.
serre, *n. f.*, claw, talon.
serré, *adj.*, serrated, close.
sertir, to set, mount (jewels, etc.); **se — de**, to be mounted in.
seuil, *n. m.*, threshold.
sifflet, *n. m.*, whistle, whistling.
singe, *n. m.*, monkey.
socle, *n. m.*, pedestal.
sol, *n. m.*, ground.
sommaire, *adj.*, quick, sketchy.
sommeil, *n. m.*, sleep.
somptuaire, *adj.*, sumptuous.
sonneur, *n. m.*, bell-ringer.
sort, *n. m.*, fate.
sortie, *n. f.*, exit.
sortilège, *n. m.*, witchcraft, spell.
souci, *n. m.*, care.
souffle, *n. m.*, breath.
souhaiter, *v. tr.*, to wish.

- soulier**, *n. m.*, shoe.
soupière, *n. f.*, soup-tureen.
sourcil, *n. m.*, eyebrow.
sourd, *adj.*, deaf, dull.
sourire, *v. intr.*, to smile.
sournois, *adj.*, sly.
sous-sol, *n. m.*, basement.
soyeux, *adj.*, silky.
suie, *n. f.*, soot.
suivre, *v. tr.*, to follow ; — **sa gauche**, to keep to the left.
supprimer, *v. tr.*, to suppress.
surcroît, *n. m.*, excess ; **par —**, in addition.
surgir, *v. intr.*, to rise up.
surlendemain, *n. m.*, the day after the next.
surplomber, *v. tr.*, to overhang.
survenir, *v. intr.*, to arrive.
susciter, *v. tr.*, to call up.
sympathiser, *v. intr.*, to be friendly (**avec**) with, congenial to.

tablier, *n. m.*, apron ; — **à brides**, with strings.
tabouret, *n. m.*, stool.
tâche, *n. f.*, task.
tâcher, *v. intr.*, to try.
taille, *n. f.*, waist.
tailler, *v. tr.*, to cut, clip.
talon, *n. m.*, heel.
talus, *n. m.*, slope.
tare, *n. f.*, blemish.
tartine, *n. f.*, slice (of bread and butter).
tatillonnement, *n. m.*, groping, hesitation.
taureau, *n. m.*, bull.
temple, *n. m.*, protestant church.
tendre, *v. tr.*, to hang (a wallpaper).
ténèbres, *n. f. pl.*, darkness.
tentative, *n. f.*, attempt.
tenue, *n. f.*, dress ; **la — des livres**, book-keeping.
terme, *n. m.*, rent.
théière, *n. f.*, teapot.
tiédeur, *n. f.*, warmth.
tige, *n. f.*, stem ; upright (harpsichord).
tignasse, *n. f.*, mop of hair.
timbré, *adj.*, stamped.
tintamarre, *n. f.*, din, hubbub.
- tinter**, *v. tr.*, to ring.
tirer, *v. tr.*, to draw, pull ; — **la langue**, to put out one's tongue ; **se — d'affaire**, to get on well, manage.
toison, *n. f.*, fleece.
tonneau, *n. m.*, barrel, cask.
tonnelier, *n. m.*, cooper.
toque, *n. f.*, flat cap.
touffe, *n. f.*, tuft.
tour, *n. m.*, turn ; **faire un —**, to go for a turn.
tournoyer, *v. intr.*, to whirl.
tournure, *n. f.*, style.
tousser, *v. intr.*, to cough.
traînée, *n. f.*, trail.
trainer, *v. intr.*, to be left lying.
tranchée, *n. f.*, trench, railway cutting.
transfert, *n. m.*, transference, removal.
transmettre, *v. tr.*, to transmit.
trapu, *adj.*, thickset.
treillis, *n. m.*, trellis.
trépidant, *adj.*, trembling, throbbing.
tresser, *v. tr.*, to plait.
tribord, *n. m.*, starboard.
tribune, *n. f.*, platform, grand-stand.
trier, *v. tr.*, to choose, sort.
trottoir, *n. m.*, pavement.
tuile, *n. f.*, tile.
tumulaire, *adj.*, sepulchral.
tuyau, *n. m.*, pipe, funnel.

unisson, *n. m.*, unison ; **à l'—**, in unison.
usité, *adj.*, usual.

vacance, *n. f.*, vacation ; **en —**, on holiday.
va - et - vient, *n. m.*, coming and going.
vaisselle, *n. f.*, dishes.
vapeur, *n. f.*, steamer.
veille, *n. f.*, day before.
veiller, *v. intr.*, to watch, work overtime, sit up late.
ventru, *adj.*, bulging.
verdâtre, *adj.*, greenish.
vernir, *v. tr.*, to varnish, polish ; **verni**, patent (leather).

- vernissé**, *adj.*, shiny, glazed.
verrière, *n. f.* (window) glass, glass case.
verrou, *n. m.*, bolt.
verrouiller, *v. tr.*, to bolt, bar.
vertigineux, *adj.*, dizzy.
vétusté, *n. f.*, age.
victuailles, *n. f. pl.*, victuals.
vieillot, *adj.*, oldish, old.
virer, *v. intr.*, to veer, turn.
vitrail, vitraux, *n. m.*, stained glass.
- vitre**, *n. f.*, pane.
vitré, *adj.*, glazed.
vitreux, *adj.*, glassy.
vitrine, *n. f.*, shop window.
vivat, *n. m.*, cheer.
voisin, *n. m.*, neighbour.
voiture, *n. f.*, carriage.
volet, *n. m.*, shutter.
volonté, *n. f.*, will.
voltiger, *v. intr.*, to flutter.
voyant, *adj.*, conspicuous, showy.



